

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

#### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

#### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

### Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

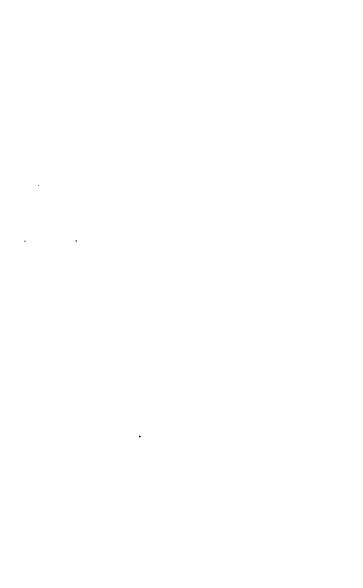
#### À propos du service Google Recherche de Livres

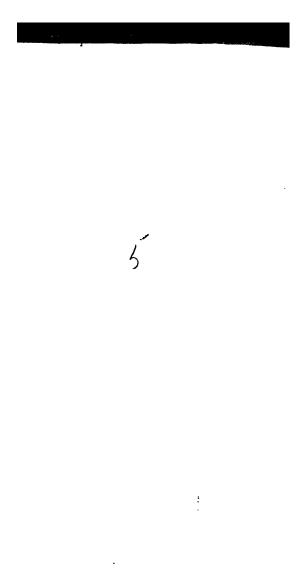
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com

















# **ESSAI**

S II B

# LA LITTÉRATURE

ANGLAISE.

# **ESSA** I

SUR

# LA LITTÉRATURE

# **ANGLAISE**

ET

## CONSIDÉRATIONS

SUL

LE GÉNIE DES HOMMES,

DES TEMPS ET DES RÉVOLUTIONS;

PAB

M. DE CHATEAUBRIAND.

TOME II

Bruxelles,

LOUIS HAUMAN ET Co, LIBRAIRES.

# DCCC XXXVI.

# THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY 606099 A ASTOR, I NOW AND TILDER P. NEATTONS R 1932 L

#### MILTON.

#### SA NAISSANCE, COLLÉGE.

Au-dessus d'une foule de prosateurs et de poètes, pendant les règnes orageux de Charles Ier et du Protecteur, s'élève la belle tête de Milton. Où sont les contemporains de ce Génie, les Cowley, les Waller, les Denham, les Marvel, les Suckling, les Crashaw, les Lovelace, les Davenant, les Wither, les Habington, les Herbert, les Carew, les Stanley? Excepté deux ou trois de ces noms, quel lecteur français connaît les autres? Le Genie du christianisme parle raisonnablement du Paradis perdu: j'avais à faire amende honorable d'une partie de mes jugemens sur Shakspeare et Dante; je n'ai rien à réparer auprès de l'homme dont le poème a été l'occasion de ces recherches sur la

littérature anglaise: il ne me reste qu'à dévolopper les motifs d'une admiration accrue par un examen plus approfondi d'un chef-d'œuvre. Obligé de m'arrêter à des beautés que j'essayais de faire passer dans notre langue, je les ai mieux appréciées, en désespérant de les reproduire telles que je les sentais.

Milton n'était plus; on ne le connaissait pas : son génie, sorti du tombeau comme une ombre, vint demander au monde pourquoi on l'ignorait sur la terre. Étonné, on regarda ces grands Mânes; on se demanda si réellement l'auteur de douze mille vers oubliés, était immortel. La vision éclatante et majestueuse fit d'abord baisser les yeux; puis on se prosterna et on adora. Alors il fallut savoir ce qu'avait été ce secrétaire de Cromwell, ce pamphlétaire apologiste du régicide, détesté des uns, méprisé des autres. Bayle commença et s'enquit des faits touchant la taille et la mine de Milton. cette mine-là était fière, et valait bien celle d'un roi.

Une malédiction était dans la famille noble de Milton, dépouillée de sa fortune pendant les guerres civiles de la Rose blanche: le père de Milton était *protestant* et son grand-père catholique; celui-ci avait déshérité son fils. La malédiction de l'aïeul, sautant une génération, se reposa sur la tête du petit-fils.

Le père de Milton, établi à Londres où il devint notaire (scrivener), épousa Sarah Caston, de l'ancienne famille de Bradshaw ou des Hangton, dont il eut une fille, Anne, et deux fils, Jean et Christophe. Christophe, le cadet, fut royaliste, devint un des barons de l'échiquier et juge des Common Pleas sous Jacques II; il s'éteignit dans l'obscurité, dépouillé ou démissionnaire de sa place, peu de temps après ou avant la révolution de 1688; Jean, l'ainé. fut républicain et mourut non aperçu comme son frère: mais la raison de la nuit qui l'environnait était d'une toute autre nature; on peut dire de lui ce qu'il a dit de la Montagne-Sainte dans le ciel : « On ne la voyait point, parce qu'elle • était obscurcie par l'excès de la lumière. •

Le père de Milton aimait les arts : il avait composé un in Nomine à quarante parties; quelques vieux airs de lui ont été conservés dans le recueil de Wilby. Apollon, partageant ses présens entre le père et le fils, avait donné la musique au père, la poésie au fils.

Dividuumque Deum, genitorque, puerque tenemus.
(Milto ad patrem.)

Milton, le père, était peut-être né en France. Son immortel fils naquit le 9 décembre 1608, dans la Cité de Londres. Bread-Street. à l'enseigne de l'Aigle, augure et symbole. Shakspeare vivait encore: Milton recut une éducation domestique lettrée, à l'ombre du tombeau de ce grand génie inculte. Il acheva ses humanités à l'école de Saint-Paul à Londres, sous le docteur Alexandre Gill; if eut pour tuteur Young, puritain. Son extrême application à l'étude lui donna de bonne heure des douleurs de tête et une grande faiblesse de vue; maux habituels de sa vie, dont il avait reçu le germe de sa mère. A dix-sept ans il passa au collége de Christ à Cambridge en qualité de pensionnaire minor, et à la surveillance du savant William Chappel, depuis évêque de Cork et Ross en Irlande. La beauté de Milton le fit surnommer « la dame du collége de Christ » : the lady of Chrit's college: il rappelle complaisamment ce nom dans un de ses discours à l'université. Il donna des marques de ses dispositions poétiques, en composant des pièces latines, et des paraphrases des Psaumes en vers anglais. L'hymne sur la Nativité est admirable de rhythme, et d'un effet inattendu.

· C'était l'hiver; l'enfant né du ciel était

venu enveloppé dans de rudes et pauvres » langes; la Nature s'était dépouillée de sa riante parure, pour sympathiser avec son » maître : ce n'était pas le moment pour elle » de se livrer aux plaisirs avec le Soleil son » amant: seulement elle avait caché sa fai-· blesse sous l'innocente neige, et jeté sur elle » le saint et blanc voile des vierges. . . . . . · La terre était en paix ; les rois demeuraient en silence, comme s'ils sentaient l'approche · de leur souverain. Les vents caressaient les vagues, annoncant tout bas de nouvelles joies au doux océan. Les étoiles, regardant immo-» biles et surprises, ne voulaient pas s'enfuir : malgré toute la lumière du matin, elles » s'obstinaient à briller dans le ciel, jusqu'à ce • que leur Seigneur leur parlât lui-même, et leur dit de s'en aller.

Reçu Bachelier en 1628, Milton, Maître en 1632, quitta Cambridge par esprit d'indépendance, et refusa d'entrer dans le clergé. Celui qui s'engage dans les ordres, dit-il, souscrit à son esclavage et prête un serment:

• il lui faut alors ou devenir parjure ou briser

» sa conscience. »

Quelques passages de sa première élégie latine où il a l'air de préférer les plaisirs de

#### 6 ESSAI SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE.

Londres aux ennuis de Cambridge, devinrent la source des calomnies que l'on répandit contre lui dans la suite: on l'accusa d'avoir été vou de l'Université après les désordres d'une impure jeunesse; des pamphlets assurèrent qu'il avait été forcé d'aller cacher sa vie en Italie. Johnson pense que Milton fut le dernier étudiant de l'Université, puni d'une peine corporelle. Rien de tout cela n'est vrai, et ne s'accorde même pas avec les dates d'une vie aussi correcte que religieuse.

Le père de Milton ayant fait une petite fortune, s'était retiré à la campagne d'Horton, près Colebrooke, en Buckingham-Shire. Milton l'y rejoignit, et passa cinq années enseveli dans la lecture des auteurs grecs et latins. Il faisait, de temps en temps, quelques courses à Londres pour acheter des livres et prendre des leçons de mathématiques, d'escrime et de musique.

Il écrivait à un ami qui lui reprochait de vivre dans la retraite : « Vous croyez qu'un

- trop grand amour d'apprendre est une
- faute; que je me suis abandonné à rêver
   inutilement mes années dans les bras d'une
- inutilement mes années dans les bras d'une
- » solitude lettrée, comme Endymion perdait
- » ses jours avec la lune sur le mont Latmus....

» tretenez, qui flattent la vanité et la jeunesse, » ne s'accordent point avec ce Casque obscur » de Pluton, dont parle Homère. Je mettrais » bas ce Casque, si dans ma vie cachée je n'a-» vais d'autre vue que de satisfaire une frivole · curiosité. Mais l'exemple terrible, rapporté » dans l'Évangile, du serviteur qui avait en-» foui son talent, est présent à mes yeux : ce • n'est pas le plaisir d'une étude spéculative. · c'est la considération même du Commande-» ment évangélique, qui m'empêche d'aller » aussi vite que d'autres et me retient par un religieux respect. Cependant, afin que vous » voviez que je me défie quelquesois de moi-» même, et que je prends note de certain re-» tardement en moi, j'ai la hardiesse de vous • envoyer quelques-unes de mes rêveries de

How soon hath Time, the subtle thief of youth, Stoln on is wing my three and twentieth year! My hasting days fly on with full carreer, But my late spring no bud or blossom shew'th.

» nuit, dans la forme des stances de Pétrarque,

- . Combien vite le temps, adroit voleur de la
- » jeunesse, a dérobé sur son aile mes vingt-
- » trois années! Mes jours hâtés fuient en

pleine carrière; mais mon dernier prin-• temps ne montre ni boutons, ni sleurs..... •

De 1624 à 1638 il composa l'Arcades, Comus

ou le Masque, Lycidas, dans lequel il semble prophétiser la mort tragique de l'évêque Laud, l'Allegro et le Penseroso, des Élégies latines et des Sylves.

Johnson a fait de l'Allegro et du Penseroso une vive analyse.

- « L'homme gai entend l'alouette le matin; l'homme pensif entend le rossignol le soir.
  - » L'homme gai voit le coq se pavaner, il
- · prête l'oreille à l'écho qui répète le bruit du
- cor et de la meute dans le bois : il voit le
- · soleil s'élever avec gloire; il écoute le chant
- de la laitière, il regarde les travaux du la-
- » boureur et du faucheur, il jette les yeux sur
- · une tour éloignée où réside quelque belle
- · dame : la nuit il fait ses délices de quelque
- conte fabuleux.
  - » L'homme pensif tantôt se promène à mi-
- · nuit pour rèver, tantôt écoute le triste son · de la cloche du Couvre-Feu. Si le mauvais
- temps l'oblige de rentrer chez lui, il s'assied
- · dans une chambre éclairée par la lueur du
- · foyer. Ayant près de lui une lampe solitaire,
- · il épie l'étoile du pôle pour découvrir l'ha-

- » bitation des ames séparées de leurs corps,
- » ou bien il lit les scènes pathétiques de la
- » tragédie ou de l'épopée. Quant vient le
- » matin, matin obscurci par la pluie et le
- » vent, il erre dans les sombres forêts où il
- » n'y a pas de sentier; il tombe assoupi au
- bord de quelque eau qui murmure, et dans
- un enthousiasme mélancolique, il attend un
- · rêve d'avenir ou une musique exécutée par
- » quelques personnages aériens.
  - » La Gaieté et la Mélancolie sont toutes les
- » deux solitaires, silencieuses habitantes des
- » cœurs qui ne reçoivent ni ne transmettent
- » des sentimens.
  - » L'homme gai assiste à la ville aux fêtes
- brillantes, aux savantes comédies de Ben-
- Johnson et aux drames sauvages de Shak-
- » speare (Wild dramas of Shakspeare).
  - » Le Pensif, loin de la foule, se promène
- . dans les cloîtres, ou fréquente les cathé-
- » drales. »

Pour le vieil âge de la Gaieté, Milton ne fait point de provisions; mais il conduit la Mélancolie avec une grande dignité jusqu'à la fin de la vie.

Je ne sais si les deux caractères sont suffisamment distincts; on ne peut trouver, il est vrai, de la gaieté dans la mélancolie du poète, mais j'ai peur qu'on ne rencontre quelque mélancolie dans sa gaieté. Le Penseroso et l'Allegro sont deux nobles efforts d'imagination.

Milton a emprunté plusieurs images de ces beaux poëmes à l'Anatomie de la melancolie, par Burton, imprimée en 1624.

#### MILTON EN ITALIE.

En 1638 Milton obtint de son père la permission de voyager. Le vicomte Scudamore, ambassadeur de Charles Ier, reçut à Paris l'apologiste futur du meurtre de ce roi; il le présenta à Grotius. A Florence, Milton visita Galilée presque aveugle et demi-prisonnier de l'Inquisition; il a souvent rappelé le Courrier céleste, nuncius Sidereus, dans le Paradis perdu, lui rendant ainsi l'hospitalité des grands hommes. A Rome, il se lia avec Holstein, bibliothécaire du Vatican. Chez le cardinal Barberini, il entendit chanter Léonora; il lui adressa des vers inspirés par les lieux qui avaient entendu la voix d'Horace:

Altera Torquatum cepit Leonora poetam, Cujus ab insano cessit amore furens. Ah! miser ille tuo quantò felicius ævo Perditus, et propter te Leonora forct!

- · Une autre Léonore ravit le Tasse qui de-
- · vint insensé par l'ardeur de l'amour. Ah!
- · qu'avec bonheur de ton temps, Léonore,
- l'Infortuné se serait perdu pour toi! •

Milton s'est plu à renfermer son génie dans quelques sonnets italiens; on aime à voir le terrible chantre de Satause jouer à travers les doux Nombres de Pétrarque:

- Je chante, non entendu du mon peuple;
- j'ai changé la belle Tamise pour le bel Arno.
- L'amour l'a voulu; l'amour n'a jamais voulu
- » une chose en vain. »

Milton connut à Naples Manso, marquis de Villa, vieillard qui eut le double honneur d'être l'ami du Tasse et l'hôte de Milton: il adressa à ce dernier un distique renouvelé du pape saint Grégoire:

Ut mens, forma, decor, facies, mos, si pictas sic, Non Anglus, verùm herclè, Angelus ipse fores.

« Si la piété répondait au génie, à la forme,

- à la bonne grâce, à la beauté, aux ma-
- » nières, par Hercule! tu ne serais pas un
- » Anglais, mais un Ange. »

Milton lui paya sa dette de reconnaissance dans une Églogue latine pleine de charme.

Dis dilecte senex, te Jupiter æquus oportet Nascentem, et miti lustrârit lumine Phæbus, Atlantisque nepos; neque enim nisi charus ab ortu Dis superis poterit magno favisse poetæ.

- « Vieillard aimé des dieux, il faut que Ju-
- » piter ( j'emprunte ici l'élégante traduction
- » de M. Villemain ) ait protégé ton berceau,
- et que Phœbus l'ait éclairé de sa douce lu-
- » mière; car il n'y a que le mortel aimé des
- dieux dès sa naissance, qui puisse avoir eu
- » le bonheur de secourir un grand poète. »

Le chantre à venir des innocentes joies d'Éden, priait le ciel de lui accorder un pareil ami; il promettait alors de célébrer les rois de la Grande-Bretagne, cet Arthur qui « livra des combats sur la terre, » terris bella moventem. Milton n'obtint pas la faveur qu'il implorait; il n'a eu pour ami et pour défenseur de son nom que la postérité. Le poète convie Manso de ne pas trop mépriser une muse hyperboréenne; car, lui dit-il gracieusement, « dans

- · l'ombre obscure de la nuit croyons avoir en-
- tendu des cygnes chanter sur la Tamise :

Nos etiam in nostro modulantes flumine cygnos Credimus obscuras noctis sensisse per umbras. »

Milton avait formé le projet de parcourir la Sicile et la Grèce : quel précurseur de Byron! Les troubles de sa patrie le rappelèrent : il ne rentra point en Angleterre sans avoir vu Venise, cette beauté de l'Italie, aujourd'hui si belle encore bien que mourante au bord de ses flots.

MILTON REVENU EN ANGLETERRE, SES OCCUPA-TIONS ET SES PREMIERS OUVRAGES DE CON-TROVERSE.

Le voyageur revenu à Londres ne prit aucune part active aux premiers mouvemens de la révolution. Écoutons Johnson :

- · Que notre respect pour Milton ne nous dé-
- fende pas de regarder avec quelque degré
- » d'amusement, de grandes promesses et de
- » petits effets, un homme qui revient en hâte
- au logis, parce que ses compatriotes luttent
- » pour leur liberté, et qui, arrivé sur le thé-
- » âtre de l'action, évapore son patriotisme
- » dans une école privée. Cette période de la
- » vie du poète est celle devant laquelle tous ses
- » biographes ont reculé : il leur est désagréable
- · d'abaisser Milton au rang de maître d'école;
- mais comme on ne peut nier qu'il enseigna
- des enfans, l'un trouve qu'il les instruisit

pour rien, l'autre pour le seul amour de la
propagation du savoir et de la vertu. Tous
disent ce qu'ils savent n'être pas vrai, afin
d'excuser une condition à laquelle un homme
sage ne peut trouver aucun reproche à
faire.

L'esprit satirique et la malveillance de Johnson se fait ici remarquer. Le docteur, qui n'avait pas vu de révolution, ignorait que, dans ces grands troubles, les champs de bataille sont partout et que chacun choisit celui où l'appelle son inclination ou son génie : l'épée de Milton n'aurait pas fait pour la liberté ce que fit sa plume. Le docteur, grand royaliste, oublie encore que tous les royalistes ne prirent pas les armes ou ne montèrent pas sur l'échafaud, comme le duc d'Hamilton, le lord de Holland et lord Capel; que lord Arundel, par exemple, ami des muses comme Milton, et à qui la science doit les marbres d'Oxford, quitta Londres, tout grand-maréchal d'Angleterre qu'il était, au commencement de la guerre civile, et alla mourir paisiblement à Padoue: il est vrai que son malheureux neveu, Guillaume Howard, lord Stafford, paya pour lui tribut au malheur, et l'on sait trop par qui son sang fut répandu.

Pendant trois ans Milton donna des soins à l'éducation des deux fils de sa sœur et à quelques jeunes garçons de leur âge. Il habita successivement au cimetière de Saint-Bride dans Fleet-Street, et un grand hôtel avec un jardin dans Aldersgate. Il se fortifia dans les langues anciennes en les enseignant; il apprit l'hébreu, le chaldéen et le syriaque. En 1640, à l'époque de la convocation du Long-Parlement, il débuta dans la polémique et plaida la cause de la liberté religieuse contre l'Église établie. Son ouvrage, divisé en deux livres, adressé à un ami, a pour titre : of Reformation touching church discipline : etc., - « de la Réformation touchant la discipline de l'Église en Angle-» terre, et des causes qui jusqu'ici l'ont em-• pêchée. • Il publia ensuite trois traités : Episcopat anglais, Raison du Gouvernement de l'Église, Apologie pour Smectymnus: ce nom était composé de la réunion de six lettres prises des noms des six théologiens auteurs du Traité de Smectymnus. Pour les lecteurs d'aujourd'hui, il n'y a rien à tirer de ces ouvrages, si ce n'est ce que Milton dit dans la Raison du Gouvernement de l'Église, de son dessein de composer un poëme en anglais.

« Peut-être avec le temps, le travail, et le

- penchant de la nature, j'enverrai quelque
- · chose d'écrit à la postérité, qu'elle ne lais-
- · sera pas volontiers mourir: je suis possédé
- · de cette idée. Peu m'importe d'être célèbre au
- · loin, je me contenteraides îles Britanniques,
- mon univers. Mais il ne suffit pas d'invoquer
- · les filles de mémoire, il faut par des prières
- ferventes implorer l'Esprit éternel; lui seul
- peut envoyer le Séraphin qui, du feu sacré
- de son autel, touche et purifie nos lèvres.

Milton ne faisait pas aussi bon marché de sa renommée que Shakspeare: celui-ci plait par l'insouciance de sa vie; d'un autre côté on aime à voir un génie encore inconnu, se prophétiser lui-même, quand la postérité, confirmant la prédiction, lui répond: « Non! je » n'ai pas laissé mourir ce quelque chose que » tu as écrit. »

Malheureusement Milton, cédant à l'ardeur de son caractère dans cette dispute religieuse, parle avec dédain du savant et vénérable évêque anglican Usher, à qui la science doit des travaux admirables sur l'Histoire de la Chronologie.

#### MARIAGE DE MILTON.

Milton, à l'âge de dix-neuf ans, avait composé sa septième élégie latine dans laquelle il dit:

- Un jour de mai, dans une promenade aux
- environs de Londres, je rencontrai une
- jeune femme d'une beauté extraordinaire.
- J'en devins passionnément amoureux; mais
- soudain je la perdis de vue : je n'ai jamais
- » su qui elle était, et ne l'ai jamais retrouvée.
- Je fis le serment de ne jamais aimer. »

Si le poète tint son serment, il faudrait supposer qu'il n'aima aucune de ses trois femmes, car il se maria trois fois. En ce cas qu'aurait été la vierge si promptement évanouie? peutêtre cette Compagne céleste qui visitait l'Homère anglais pendant la nuit, et lui dictait ses plus tendres vers. Dans un beau portrait de Milton, M. Pichot raconte que cette sylphide mystérieuse était Léonora, l'Italienne: l'auteur du *Pélerinage à Cambridge* brode là-dessus une touchante Nouvelle historique. W. Bowlez et M. Bulwer ont développé la même fiction.

Le comte d'Essex ayant pris Reading en 1643, le père et le frère de Milton, qui s'étaient retirés dans cette ville, retournèrent à Londres et vinrent demeurer chez le poète. Milton avait alors trente-cinq ans: un jour il se dérobe de sa maison, sans être accompagné de personne; son absence dura un mois, au bout duquel il rentra marié, sous le toit d'où il était sorti garcon. Il avait épousé la fille aînée de Richard Powell, juge de paix de Forest-Hill, près Shotover, dans Oxford-Shire. Richard Powell avait emprunté du père de Milton 500 liv. st. qu'il ne lui rendit jamais, et qu'il crut payer en donnant sa fille au fils de son créancier. Ces noces, aussi furtives que des amours, en eurent l'inconstance: Milton ne quitta pas sa femme comme Shakspeare; ce fut sa femme qui l'abandonna. La famille de Marie Powell était royaliste: soit que Marie ne voulût pas vivre avec un républicain, soit tout autre motif, elle retourna chez ses parens Elle avait promis de revenir à la Saint-Michel, et elle ne revint pas:

### 22 ESSAI SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE.

Milton écrit lettres sur lettres, point de réponse; il dépêche un messager qui perd son éloquence et son temps. Alors l'époux délaissé se résout à répudier l'épouse fugitive: pour faire jouir les autres maris de l'indépendance qu'il se propose, son esprit le porte à changer en une question de liberté, une question de susceptibilité personnelle; il publie son Traité sur le Divorce.

### TRAITÉ DE MILTON SUR LE DIVORCE.

Le traité est divisé en deux livres: The Doce and discipline of divorce; restaured to the d of both sexes, etc. « Doctrine et discipline lu divorce, rétablie pour le bien des deux exes. » Il s'ouvre par une adresse au Longlement.

S'il était sérieusement demandé, ô Parlenent renommé, assemblée choisie! qui de ous les docteurs et maîtres a jamais attiré à ui un plus grand nombre de disciples en natière de religion et de mœurs, on réponlrait avec une apparence de vérité : C'est la loutume. La théorie et la Conscience recomnandent pour guide la Vertu; cependant, ue cela arrive par le secret de la Volonté

- divineou par l'aveuglement Originel de notre
- » nature, la Coutume est silencieusement re-
- » çue comme le meilleur instructeur. »

L'écrivain pose ensuite divers principes qu'il ne prouve pas tous également.

- « L'homme est l'occasion de ses propres mi-
- sères, dans la plupart de ses maux qu'il at-
- tribue à la main de Dieu. Ce n'est pas Dieu
- qui a défendu le Divorce, c'est le Prêtre. La
- » loi de Moïse permet le Divorce, la loi du
- Christ n'a pas aboli cette loi de Moïse. La loi
  - on the pas about cette for the moise. Ea for
- · canonique est ignorante et inique lorsque,
- en stipulant les droits du corps, elle n'a rien
- fait pour la réparation des injustices et des
- » souffrances qui naissent de l'esprit. Le ma-
- riage n'est pas un remède contre les exigences
- de la nature; il est l'accomplissement d'un
- amour conjugalet d'un aide mutuel : l'amour
- et la paix de la famille font le mariage aux
- yeux de Dieu. Or, si l'amour et la paix n'exis-
- tent pas, il n'y a plus de mariage. Rien ne
- trouble et ne désole plus un chrétien qu'un
- mariage où l'incompatibilité de caractère se
- mariage ou i incompanionne de caractere se
- » rencontre : l'adultère corporel n'est pas la
- plus grande offense faite au mariage; il y a
- un adultère spirituel, une infidélité des in-
- » telligences antipathiques, plus cruelle que

· l'adultère corporel. Prohiber le divorce pour · cause naturelle, est contre nature. Deux personnes mal engagées dans le mariage passent · les nuits dans les discordes et les inimitiés, » se réveillent dans l'agonie et la douleur ; ils · trainent leur existence de mal en mal jusqu'à ce que le meilleur de leurs jours se soit épuisé · dans l'infortune, ou que leur vie se soit évanouie dans quelque peine soudaine. Moïse admet le Divorce pour dureté de cœur; le · Christ n'a pas aboli de Divorce; il l'a expli-• qué; saint Paul a commenté les paroles du · Christ. Le Christ ne faisait pas de longs discours, souvent il parlait en monosyllabes; il semait cà et là, comme des perles, les » grains célestes de sa doctrine; ce qui de-» mande de l'attention et du travail pour les • recueillir. On peut dire à celui qui renvoie » sa femme pour cause d'adultère : Pardonnez-· lui. — Vous pouvez montrer de la miséri-• corde; vous pouvez gagner une ame: ne » pourriez-vous donc divorcer doucement avec celle qui vous rend malheureux? Dieu n'aime » pas à labourer de chagrins le cœur de l'homme : il ne se plait pas dans nos combats contre des obstacles invincibles. Dieu le Fils a mis toute chose sous ses pieds; mais il a

- » commandé aux hommes de mettre tout sous
- » les pieds de la Charité. »

Milton ne résout ici aucune question particulière; il n'entre point dans les difficultés touchant les ensans et les partages: son esprit large était contraire à l'esprit anglais qui se renserme dans le cercle de la société pratique. Milton généralise les idées, les applique à la société dans son ensemble, à la nature humaine entière; il fait liberté de tout, et prêche l'indépendance de l'homme sous quelque rapport que ce soit. Et cependant cet ardent champion du divorce a divinement chanté la sainteté et les délices de l'amour conjugal: « Salut, amour con-

- » jugal, mystérieuse loi, véritable source de l'hu-
- » maine postérité. » (Paradis perdu, livre IV.)

D'après ce principe sur le Divorce, Milton voulut épouser une fille du docteur Dawis, jeune et spirituelle, mais elle ne se souciait pas du beau génie qui la recherchait. La première femme du poète se ressouvint de lui alors : la famille Powell, devenue moins royaliste à mesure que la cause royale devenait moins victorieuse, désirait un raccommodement. Milton étant allé chez un de ses voisins nommé Blackborough, soudain la porte d'une chambre s'ouvre : Marie Powell se jette en larmes aux

pieds de son mari et confesse ses torts; Milton pardonne à la pécheresse : aventure qui nous a valu l'admirable scène entre Adam et Ève au X° livre du *Paradis perdu*.

Soon is heart relented Tow'reds her, his life so late and sole dilight, Now, at his feet submissive in destrees!

- Son cœur bientôt s'attendrit pour elle,
- naguère sa vie et ses seules délices, à présent
- à ses pieds soumise dans la douleur.

La postérité a profité d'une tracasserie de ménage.

Un mariage romanesque commencé dans le mystère, renoué dans les larmes, eut pour résultat la naissance de trois filles, et deux de ces Antigones rouvrirent les pages de l'antiquité à leur père aveugle.

Après le triomphe des Parlementaires, Milton offrit un asile à la famille de sa femme. Todd a retrouvé des papiers dans les archives publiques, par lesquels on voit que Milton prit possession du reste de la fortune de son beau-père lorsqu'il mourut; fortune qui lui revenait comme hypothèque d'une somme prêtée par le père du poète. La veuve de Powell pouvait réclamer son douaire; elle ne l'osa, « car,

### 28 ESSAI SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE.

- dit-elle, M. Milton est un homme dur et colère,
- et ma fille qu'il a épousée, serait perdue si je
- poursuivais ma réclamation.

Les Presbytériens ayant attaqué l'écrit sur le Divorce, l'auteur irascible se détacha de leur secte, et devint leur ennemi.

### DISCOURS SUR LA LIBERTÉ DE LA PRESSE.

Milton fit bientôt paraître son Areopagitica, le meilleur ouvrage en prose anglaise qu'il ait écrit; cette manière de s'exprimer, liberté de la presse, n'étant pas encore connue, il intitula son ouvrage: A speach for the liberty of unlicend's printing,

## To the Parliament of England.

Discours pour la liberté d'imprimer sans licence (permission) au Parlement d'Angleterre.

Après avoir remarqué que la censure est inutile contre les mauvais livres, puisqu'elle ne les empêche pas de circuler, l'auteur ajoute:

- · Tuer un homme, c'est tuer une créature
- raisonnable; tuer un livre, c'est tuer la rai-
- son, c'est tuer l'immortalité plutôt que la

» vie. Les révolutions des âges souvent ne re-· trouvent pas une vérité rejetée, et faute de

» laquelle des nations entières souffrent éter-

» nellement.

» Le peuple vous conjure de ne pas rétro-» grader, d'entrer dans le chemin de la vérité » et de la vertu. Il me semble voir dans ma » pensée une noble et puissante nation se le-» ver, comme un homme fort après le som-• meil; il me semble voir un aigle muant sa • puissante jeunesse, allumant ses regards non » éblouis au plein rayon du soleil de midi, » ôtant à la fontaine même de la lumière cé-· leste, les écailles de ses yeux long-temps » abusés, tandis que la bruyante et timide » volée des oiseaux qui aiment le crépuscule, • finit en désordre. Supprimerez-vous cette » moisson fleurie de connaissances et de lu-· mières nouvelles qui ont grandi et qui grandissent encore journellement dans cette cité? » Établirez-vous une oligarchie de vingt mo-» nopoleurs, pour affamer nos esprits? N'au-» rons-nous rien au-delà de la nourriture qui » nous sera mesurée par leur boisseau? Croyez-» moi, Lords et Communes, je me suis assis » parmi les savans étrangers; ils me félicitaient » d'être né sur une terre de liberté philosophique, tandis qu'ils étaient réduits à gémir
de la servile condition où le savoir était

· réduit dans leur pays. J'ai visité le fameux

· Galilée devenu vieux, prisonnier de l'Inqui-

· sition pour avoir pensé en astronomie au-

· trement qu'un censeur franciscain ou domi-

· nicain. La liberté est la nourrice de tous les

pgrands esprits : c'est celle qui éclaire nos

· pensées comme la lumière du ciel. »

A cet énergique langage on reconnaît l'auteur du Paradis perdu. Milton est un aussi grand écrivain en prose qu'en vers; les révolutions l'ont rapproché de' nous; ses idées politiques en font un homme de notre époque : il se plaint dans ses vers d'être venu un siècle trop tard; il aurait pu se plaindre dans sa prose d'être venu un siècle trop tôt. Maintenant l'heure de sa résurrection est arrivée; je serais heureux d'avoir donné la main à Milton pour sortir de sa tombe comme prosateur; depuis long-temps, la gloire lui a dit comme poète: « Lève-toi! » Il s'est levé et ne se recouchera plus.

La liberté de la presse doit tenir à grand honneur d'avoir pour patron l'auteur du *Pa-radis perdu*; c'est lui qui, le premier, l'a nettement et formellement réclamée. Avec quel

### 32 ESSAI SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE.

art pathétique le poète ne rappelle-t-il pas qu'il a vu Galilée, sous le poids de l'âge et des infirmités, près d'expirer dans les fers de la censure, pour avoir osé affirmer le mouvement de la terre! C'était un exemple pris à la hauteur de Milton. Où irions-nous aujourd'hui si nous tenions un pareil langage?

Regardez, regardez, peuples du nouveau monde, N'apercevez-vous rien sur votre mer profonde? Ne vient-il pas à vous, du fond de l'horizon, Un cétacée informe au triple pavillon? Vous ne devinez pas ce qui se meut sur l'onde : C'est la première fois qu'on lance une prison (1).

(1) Loi de la presse. M. A. Musset.

NORT DU PÈRE DE MILTON, ÉVÉNEMENS HISTO-RIQUES, TRAITÉ SUR L'ÉTAT DES ROIS ET DES MAGISTRATS.

En 1645 Milton recueillit les poèmes latins et anglais de sa jeunesse. Les chansons furent mises en musique par Henri Lawes, attaché à la chapelle de Charles I<sup>er</sup>: la voix de l'apologiste allait bientôt se faire entendre au cercueil du monarque à la chapelle de Windsor.

Le père de Milton mourut; les parens de la femme du poète retournèrent chez eux, et sa maison, dit Philips, redevint encore une fois le temple des muses. A cette époque, Milton fut au moment d'être employé en qualité d'adjudant dans les troupes de sir William Waller, général du parti presbytérien dont nous avons des mémoires.

Lorsque, au mois d'avril 1647, Fairfaix et

Cromwell se furent emparés de Londres, Milton, pour continuer plus tranquillement ses études, quitta son grand établissement de Berbicane, et se retira dans une petite maison de High Holborne, près de laquelle j'ai longtemps demeuré. Et c'est ici le lieu de rappeler une observation que j'ai faite au commencement de cet Essai : « Une vue de la littérature, isolée de l'histoire des nations, ai-je dit, créerait un prodigieux mensonge; en entendant des poètes successifs chanter imperturbablement leurs amours et leurs moutons, on se figurerait l'existence non interrompue de l'âge d'or sur la terre..... Il y a toujours chez une nation, au moment des catastrophes et parmi les plus grands événemens, un prêtre qui prie, un poète qui chante, etc. »

Nous voyons Milton se marier, s'occuper de l'étude des langues, élever des enfans, publier des opuscules en prose et en vers, comme si l'Angleterre jouissait de la plus profonde paix : et la guerre civile était allumée, et mille partis se déchiraient, et l'on marchait dans le sang parmi des ruines.

En 1644, les batailles de Marstonmoor et de Newbury avaient été livrées; la tête du vieil archevêque Laud était tombée sous le fer du bourreau. Les années 1645 et 1646 virent le combat de Naseby, la prise de Bristol, la défaite de Montross, la retraite de Charles I<sup>er</sup> à l'armée écossaise, qui livra aux Anglais leur monarque pour 400,000 livres sterling.

Les années 1647, 1648, 1649, furent plus tragiques encore; elles renferment dans leur période fatale, le soulèvement de l'armée, l'enlèvement du roi par Joyce, l'oppression du parlement par les soldats, la seconde guerre civile, l'évasion du roi, la seconde arrestation de ce monarque, l'épuration violente du Parlement, le jugement et la mort de Charles I<sup>er</sup>.

Qu'on se reporte à ces dates, et l'on y placera successivement ces ouvrages de Milton, dont je viens de parler. Milton assista peut-être comme spectateur à la décapitation de son souverain; il revint peut-être chez lui faire quelques vers ou arranger pour des enfans, un paragraphe desa grammaire latine: Gendres are three: masculine, feminine and neuter; « il y a trois genres: le masculin, le féminin et le neutre. » Le sort des empires et des hommes ne compte pas plus que cela dans le mouvement qui entraîne les sociétés.

Eh France, en 1793, il y avait aussi des poè-

tes qui chantaient Thyrsis, un des personnages du Masque, et qui n'étaient pas des Milton; on allait au spectacle peuplé de bons villageois; les bergers occupaient la scène quand la tragédie courait les rues. On sait que les Terroristes étaient d'une bénignité de mœurs extraordinaire: ces tendres pastoureaux aimaient surtout les petits enfans. Fouquier-Tinville et son serviteur Samson qui sentit le sang, se délassaient le soir au théâtre, et pleuraient à la peinture de l'innocente vie des champs.

Charles Ier n'eut pas plus tôt été exécuté, que les Presbytériens crièrent au meurtre, à l'inviolabilité de la personne royale: bien que ccs Girondins de l'Angleterre eussent puissamment contribué à la catastrophe, du moins ils ne votèrent pas, comme les Girondins français, la mort du prince dont ils déploraient la perte. Pour répondre à leur clameur, Milton écrivit son Tenure of kings and magistrats, « État des rois et des magistrats. » Il n'eut pas de peine à démontrer que ceux qui se lamentaient le plus du sort de Charles l'avaient euxmes conduit à l'échafaud. Ainsi qu'il arrive dans toutes les révolutions, les partis essaient de tenir à certaines bornes où ils ont fixé le droit et la justice; mais les hommes qui les

suivent les renversent et franchissent ce but, comme dans une charge de cavalerie le dernier escadron passe sur le ventre du premier, si celui-ci vient à s'arrêter.

Milton cherche à prouver qu'en tout temps et sous toutes les formes de gouvernement, ila été légal de faire le procès à un mauvais roi, de le déposer ou de le condamner à mort. « Si » un sujet, dit-il, en raison de certains crimes, est frappé par la loi dans lui-même, · dans sa postérité, dans son héritage dévolu au roi; quoi de plus juste que le roi, en raison de crimes analogues, perde ses titres, • et que son héritage soit dévolu au peuple? » Direz-vous que les nations sont créées pour » le monarque, et que celui-ci n'est pas créé pour les nations; que ces nations sont regar-. dées, dans leur Multitude, comme inférieures à l'Individu Royal? Cette doctrine serait » une espèce de trahison contre la dignité de · l'espèce humaine. Soutenir que les Rois ne · doivent rendre compte de leur conduite qu'à » Dieu, c'est abolir toute société politique. . C'est alors que les sermens que les princes » ont prêtés à leur couronnement sont de pures moqueries, et que les lois qu'ils ont juré . de garder, sont comme non avenues. » Mil-11.

### 38 ESSAI SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE.

ton, dans ces doctrines, n'allait pas si loin que Mariana, et il les appuyait des textes de l'Écriture: la révolution anglaise, en cela toute contraire à la nôtre, était essentiellement religieuse.

# MILTON SECRÉTAIRE LATIN DU CONSEIL D'ÉTAT DE LA RÉPUBLIQUE. L'ICONOCLASTE.

Les écrits politiques de Milton le recommandèrent enfin à l'attention des chefs du gouvernement; il fut appelé aux affaires et nommé secrétaire latin du Conseil d'état de la république : quand celle-ci se changea en Protectorat, Milton se trouva tout naturellement secrétaire du Protecteur pour la même langue latine. A peine entré dans ses nouvelles fonctions, il reçut l'ordre de répondre à l'Eikon Basiliké, publié à Londres après la mort de Charles, comme le testament de Louis XVI se épandit dans Paris après la mort du roi marr. Une traduction française de l'Eikon parut us ce titre: Pourtraict de sa sacrée majesté rant sa solitude et ses souffrances. Milton intitula spirituellement sa réponse au Pourtraiet: l'Iconoclaste. Tout en immolant de nouveau le monarque, il prétend n'avoir aucun dessein de souffleter une tête coupée; mais enfin les circonstances l'obligent à parler, et il préfère au Roi Charles la Reine Vérité: Reginam Veritatem Regi Carolo anteponendam arbitratus.

L'ouvrage est écrit avec méthode et clarté; l'auteur y semble moins dominé par son imagination que dans ses autres traités politiques. « Discourir sur les malheurs d'une personne » tombée d'un rang si élevé, et qui a payé sa • dette finale à ses fautes et à la nature. n'est » pas une chose en elle-même recommanda-» ble; ce n'est pas non plus mon intention. Je • ne suis poussé ni par l'ambition, ni par la vanité de me faire un nom, en écrivant con-• tre un roi: les rois sont forts en soldats et · faibles en argumens, ainsi que tous ceux qui » sont accoutumés dès le berceau à user de • leur volonté comme de leur main droite, et de leur raison comme de leur main gauche. · Cependant pour l'amour des personnes d'ha-» bitude et de simplicité, qui croient les mo-» narques animés d'un souffle différent des au-» tres mortels, je relèverai au nom de la liberté ret de la république le gant qui a été jeté

dans l'arène, quoiqu'il soit le gant d'un
roi.

Milton, d'autant plus cruel pour Charles I<sup>er</sup> dans l'Iconoclaste qu'il est plus contenu, oppose à l'Eikon ce raisonnement au sujet de la mort de Strafford:

« Charles se repent, nous dit-il, d'avoir a donné son consentement à l'exécution de » Strafford; il est vrai que Charles déclare aux · deux chambres qu'il ne pouvait condamner son favori pour haute trahison; que ni la · crainte ni aucune considération ne lui fe-» raient changer une résolution puisée dans sa conscience. Mais ou la résolution de Char-» les n'était pas puisée dans sa conscience, ou » sa conscience reçut de meilleures informa-» tions, ou enfin sa conscience et sa ferme ré-» solution plièrent les voiles devant quelque rainte plus forte, car peu de jours après ses » fermes et glorieuses paroles à son parlement, » il signa le bill pour l'exécution de Strafford. » Milton appelle l'Eikon un livre de pénitence. « Charles était un diligent lecteur de » poésie plus que de politique; peut-être l'Ei-» kon n'est qu'une pièce de vers : les mots en son bons, la fiction claire; il n'y manque

• que la rime. Charles donne la rudesse au

- » Parlement anglais, la vertu à la Reine dans
- des paroles qui arrivent presque à la douce
- » autorité du sonnet. »

Milton se joue des réflexions du roi à Holmby et de sa lettre testamentaire au prince de Galles : il rappelle encore à ce propos les condamnations de diverses têtes couronnées, et descend impitovable, jusqu'à l'exécution de Marie Stuart, aïeule de Charles; souvenir sans courage, car Charles dormait à Windsor et n'entendait pas ce que son ennemi lui disait.

- « Vous parlez, s'écrie le poète, de la couronne d'épines de notre Sauveur! Les rois » peuvent sans doute trouver assez de couron-» nes d'épines cueillies et tressées par eux; » mais la porter comme Christ la porta, n'est
- » pas donné à ceux qui ont souffert pour leurs » propres démérites. »

Malgré son intrépidité républicaine, le publiciste paraît embarrassé quand il arrive au dernier chapitre de l'Eikon. Ce dernier chapitre a pour titre : Méditations sur la Mort. Que fait Milton? Il fuit devant ces méditations.

- « Toutes les choses humaines, dit-il, peuvent
- » être controversées; les jugemens seront di-
- » vers jusqu'à la fin du monde; mais cette af-
- faire de la mort est un cas simple, et n'admet

ontroverse; dans ce centre comes les opinions se rencontrent. > si que Milton prit part à la gloire : le bourreau fit jaillir jusqu'à lui Charles Ier, comme l'immolateur, rifices antiques, arrosait les specsang de la victime.

upconnait l'Eikon de n'être pas du il avait pressenti s'est trouvé vrai; st du docteur Gauden, L'Eikon renprière empruntée, mot pour mot, Pamela, dans l'Arcadie de Philippe fut un grand sujet de moquerie publicains et de confusion pour les ui avaient cru à l'authenticité du de leur maître. Dans la suite, un nri Hills, imprimeur de Cromwell, que Milton et Bradshaw avaient obgar, éditeur de l'Eikon, l'insertion e de Pamela, asin de détruire l'effet . Rien dans le caractère de Milton à croire qu'il eût pu se rendre coue pareille lâcheté. Comment auraitimprimait le Portrait royal? Comarlementaires, qui auraient connu du manuscrit, ne l'auraient-ils pas es violences arbitraires étaient fort en usage parmi ces gens libres, non les fourberies: dans la correspondance secrète du Roi avec la Reine, qu'ils surprirent et imprimèrent, ils ne changèrent rien. Les interpolations, les falsifications, les suppressions, sont des moyens bas que la révolution anglaise a laissés à notre révolution.

Toutesois Johnson a cru qu'on avait dépravé le texte de l'Eikon Basiliké: « Les factions, » dit-il, laissent rarement un homme honnête, » quoiqu'il puisse y être entré tel. . . . . . . . . Les régicides s'emparèrent des papiers que » le roi donna à Juxon sur l'échasaud, de sorte » qu'ils surent au moins les éditeurs de cette » prière (la prière prise de l'Arcadie de Sidney), et le docteur Biche, qui a examiné ce » sujet avec beaucoup de soin, croit qu'ils en

Pour moi, en examinant de près l'Eikon Basiliké, il m'est venu une autre espèce de doute sur cet ouvrage: je ne puis me persuader que l'Eikon soit sorti tout entier de la plume du docteur Gauden. Le Ministre aura vraisemblablement travaillé sur des notes laissées par Charles Ier. Des sentimens intimes ne trompent pas; on ne peut se mettre si bien à la place d'un homme, que l'on reproduise

furent les fabricateurs.

les mouvemens d'esprit de cet homme dans telle ou telle circonstance de sa vie. Il me semble, par exemple, que Charles Ier a pu seul écrire cette suite de pensées:

- « Sous prétexte d'arrêter une bourrasque
- populaire, j'ai excité une tempête dans mon
- sein. (Charles se reproche ici la mort de
- Strafford.)
- O Dieu, que ta bénédiction m'octroye d'ê-
- tre toujours raisonnable comme homme,
- · religieux comme chrétien, constant et juste
- · comme roi!
  - » Les événemens de toutes les guerres sont
- · incertains, ceux de la guerre civile incon-
- » solables : puis donc que, vainqueur ou vain-
- · cu, il me faut toujours souffrir, donne-moi
- » de ton esprit au double.
  - J'ai besoin d'un cœur propre à beaucoup
- · souffrir!
- » Ils m'ont bien peu laissé de cette vie, et
- » seulement l'écorce.
  - . Mon fils, s'il faut que vous ne voyiez plus
- ma face, et que ce soit l'ordre de Dieu que
- » je sois enterré pour jamais dans cette ob-
- » scure et si barbare prison, adieu.
  - » Je laisse à vos soins votre mère : souvenez-
- vous qu'elle a été contente de souffrir pour

### 46 essai sur la littérature an**graise.**

- · moi, avec moi et avec vous aussi, par une
- » magnanimité incomparable
  - Quand ils m'auront fait mourir, je prie
- Dieu qu'il ne verse point les fioles de son
- indignation sur la généralité du peuple.
  - » J'aimerais mieux que vous fussiez Charles
- » le Bon que Charles le Grand. J'espèce que
- Dieu vous aura destiné à pouvoir être l'un
- » et l'autre.
  - » Vous ferez plus paraître et exercerez plus
- » légitimement votre autorité en relâchant un
- · peu de la sévérité des lois, qu'en vous y at-
- tachant si fort; car il n'y a rien de pire
- » qu'on pouvoir tyrannique exercé sous les
- » formes de la loi
  - Que ma mémoire et mon nom vivent en
- votre souvenir.
  - Adieu, jusqu'à ce que nous puissions nous
- rencontrer au ciel, si nous ne le pouvons
- pas en la terre.
  - » J'espère qu'un siècle plus heureux vous
- attend. >

#### DÉFENSE DU PEUPLE ANGLAIS CONTRE SAUMAISE.

Bientôt parut celui des ouvrages de Milton, qui, de son vivant, lui donna le plus de renommée: c'est sa Défense du peuple anglais contre l'écrit de Saumaise en faveur de la mémoire de Charles I<sup>or</sup>. « Les attaques contre un

- roi qui n'est plus, dit avec raison et élo-
- quence M. Villemain, ces insultes au-delà de
- l'échafaud avaient quelque chose d'abject
- et de féroce, que l'éblouissement du zèle
- cachait à l'ame enthousiaste de Milton. •

Defensio pro populo Anglicano est écrit en prose latine, élégante et classique; mais Milton ne s'y montre que le traducteur de ses propres sentimens pensés en anglais, et il perd ainsi son originalité nationale. Tous ces chefs-d'œuvre de latinité moderne feraient bien rire les écoliers de Rome s'ils venaient à ressusciter.

Milton dit d'abord à Saumaise que lui Saumaise ne sait pas le latin; il lui demande comment il a écrit persona regia. Milton affectait de saire remonter en bonne latinité, persona à la signification classique, un masque, bien que Saumaise eût pour lui l'autorité de Varron et de Juvénal; mais se relevant tout à coup, il ajoute: « Ton expression, Saumaise, est

» plus juste que tu ne l'imagines; un tyran

» est en effet le masque d'un roi. »

Cette querelle sur le latin est une querelle commune entre les érudits; tout homme habile en grec et en latin, prétend que son voisin n'en sait pas un mot.

- « Tu commences, Saumaise, ton écrit par
- » ces mots: Une horrible nouvelle a dernière-
- » ment frappé nos oreilles! un parricide a été
- » commis en Angleterre! Mais cette horrible
- » nouvelle doit avoir eu une épée beaucoup
- plus longue que celle de saint Pierre, et tes
- · oreilles doivent être d'une étonnante lon-
- pueur, car cette nouvelle ne peut frapper
- » que celles d'un âne... O avocat mercenaire!
- » ne pouvais-tu écrire la défense de Charles le
- » père, selon toi le meilleur des rois défunts,
- » à Charles le fils, le plus indigent de tous les
- » rois vivans, sans mettre ton écrit à la charge

- · de ce roi piteux? Quoique tu sois un coquin,
- tu n'as pas voulu te rendre ridicule et appe-
- ler ton écrit : Défense du roi ; car avant
- sendu ton écrit, il n'est pas à toi; il appar-
- tient à ton roi, lequel l'a trop payé au prix
- de cent jacobusses, grande somme pour ce
- » pauvre hère de monarque! »

Milton ne recut-il pas de ses maîtres, mille livres sterling pour sa réponse à Saumaise? c'était plus de cent jacobusses. Heureusement tout n'est pas de ce ton dans la Défense.

- « Je vais discourir sur des choses considéra-
- bles et non communes : je dirai comment un
- » roi très puissant, après avoir foulé aux pieds
- · les lois de la nation et ébranlé le culte, gou-
- » verna selon sa volonté et son bon plaisir, et
- fut enfin vaincu sur le champ de bataille par
- » ses sujets : ils avaient souffert sous ce roi une
- » longue servitude. Je dirai comment il fut
- jeté en prison ; comment, n'avant pu donner
- adans ses paroles ou ses actions l'espoir d'ob-
- » tenir de lui une meilleure règle, il fut fina-• lement condamné à mort par le suprême
- » conseil du royaume, et décapité devant la
- porte même de son palais. Je dirai en vertu
- » de quel droit et de quelles lois particulières
- · à ce pays ce jugement fut prononcé, et je

- » défendrai facilement mes dignes et vaillans
- · compatriotes contre les calomnies domesti-
- ques et étrangères....
  - · La nature et les lois seraient en dangir,
- si l'esclavage parlait et que la liberté fût
- muette, si les tyrans rencontraient des
- hommes prêts à plaider leur cause, tandis
- que ceux qui ont vaincu ces tyrans ne pour-
- raient trouver un avocat. Chose déplorable
- en vérité si la raison, présent de Dieu dont
- of verte of in raison, present do bled done
- l'homme est doué, ne fournissait pas plus
- » d'argumens pour la conservation et la déli-
- » vrance des hommes, que pour leur oppres-
- · sion et leur ruine! »

De là, l'auteur passe aux réponses directes. Saumaise avance qu'on a vu des rois, des tyrans assassinés dans leur palais ou tués dans des émeutes populaires, mais qu'on n'en a point vu conduits à l'échafaud. Milton lui demande s'il est meilleur de tuer un prince par violence et sans jugement, que de le mener à un tribunal où il n'est condamné, comme tout autre citoyen, qu'après avoir été entendu dans sa défense?

Saumaise soutient que la loi de nature est imprimée dans le cœur des hommes: Milton répond que le droit de succession n'est point un droit de nature; qu'aucun homme n'est roi par la nature. Il cite à cette occasion tous les rois jugés et surtout en Angleterre. « Dans » un ancien manuscrit, » dit-il, appelé Modus tenendi parlamenta, on lit: « Si le roi dissout » le parlement avant que les affaires pour les» quelles le conseil a été convoqué ne soient » dépêchées, il se rend coupable de parjure » et sera réputé avoir violé le serment de son » couronnement. » « A qui la faute si Charles a été condamné? N'a-t-il pas pris les armes contre ses peuples? N'a-t-il pas fait massacrer cent cinquante-quatre mille protestans dans la seule province d'Ulster en Irlande. »

Hobbes prétend que, dans la Défense du peuple anglais, le style est aussi bon que les argumens sont mauvais. Voltaire dit que Saumaise attaque en pédant, et que Milton répond comme une bête féroce. « Aucun homme, se-

- » lon Johnson, n'oublie son premier métier :
- » les droits des nations et des rois deviennent
- » des questions de grammaire, si des gram-
- » mairiens les discutent. »

La Défense fut traduite du latin dans toutes les langues de l'Europe : le traducteur anglais s'appelle Washington.

Les ambassadeurs des puissances étrangères

a Londres, s'empressèrent d'aller faire leur complimens à Milton sur son admirable ouvrage c'est une chose si heureuse pour les rois que duer les rois! Philaras, Athénien de naissance et ambassadeur du duc de Parme auprès di roi de France, écrivit des éloges sans fin l'apologiste du jugement de Charles Ier. Nou avons vu les ambassadeurs ramper à Paris au pieds des secrétaires de Bonaparte. Abstractio faite des hommes, les corps diplomatiques, qu ne sont plus en rapport avec le système de l nouvelle société, ne servent souvent qu'à trou bler les cabinets auprès desquels ils sont accredités, et à nourrir leurs maîtres d'illusions.

Milton a remué d'une main puissante toute les idées agitées dans notre siècle. Ces idée ont dormi pendant cent cinquante années, e se sont réveillées en 1789. Ne croirait-on paque les ouvrages politiques du poète ont élécrits de nos jours, sur des sujets que not voyons traiter chaque matin dans les feuille publiques?

Saumaise se vantait d'avoir fait perdre la vu à Milton, et Milton d'avoir fait mourir Sau maise. Une réplique de celui-ci ne paru qu'après sa mort; il y traite Milton de prosi tué, de laron funatique, d'avorton, de cha sieux, de myope, d'homme perdu, de fourbe, d'impur, de scélérat audacieux, de génie infernal, d'imposteur infame; il déclare qu'il voudrait le voir torturer et expirer dans de la poix fondue ou dans de l'huile bouillante. Saumaise n'oublie pas quelques vers latins où Milton a manqué à la quantité. Vraisemblablement la colère du savant venait moins de son horreur du Régicide que des mauvaises plaisanteries de Milton contre le latin de la Defensio regia.

### SECONDE DÉFENSE.

Milton répliqua peut-être encore avec plus de violence à la brochure de Pierre du Moulin, chanoine de Canterbury, publiée par le ministre François Morus: Cri du sang royal vers le ciel contre les régicides anglais. Les royalistes croyaient émouvoir les princes étrangers en appelant Cromwell régicide et usurpateur; ils se trompaient: les souverains sont fort accommodans en fait d'usurpation; ils n'ont horreur que de la liberté.

Defensio secunda est plus intéressante pour nous que la première: dans ce second traité, Milton a passé de la défense des principes à la défense des hommes: il raconte l'histoire de sa vie et repousse les reproches qu'on lui adresse; il établit ainsi magnifiquement le lieu de sa plaidoirie:

· Il me semble commander, comme du som-» met d'une hauteur, une grande étendue de · mer et de terre. Des spectateurs se pressent en · foule: leurs visages inconnus trahissent des pensées semblables aux miennes. Ici, des Ger-· mains dont la mâle force dédaigne la servitude; · ici des Français d'une impétuosité vivante et • généreuse au nom de la liberté; de ce côté-ci le · calme et la valeur de l'Espagnol ; de ce côté-là » la retenue et la circonspecte magnanimité de l'Italien. Tous les amans de l'indépendance et · de la vertu, le Courageux et le sage, dans quel-• que endroit qu'ils se trouvent, sont pour moi. » Quelques-uns me favorisent en secret, quel-· ques-uns m'approuvent ouvertement; d'au-• tres m'accueillent par des applaudissemens • et des félicitations; d'autres, qui s'étaient re-• fusés long-temps à toute conviction, se li-· vrent enfin captiss à la sorce de la vérité. Entouré par la multitude, je m'imagine à présent · que des colonnes d'Hercule aux extrémités · de la terre, je vois toutes les nations recouvrant » la liberté dont elles avaient été si long-temps · exilées; je crois voir les hommes de ma patrie transporter dans d'autres pays une plante · d'une qualité supérieure, et d'une plus noble · croissance que celle que Triptolème trans-

- » porta de régions en régions ; ils sèment les
- » avantages de la civilisation et de la liberté
- » parmi les cités, les royaumes et les nations.
- » Peut-être n'approcherai-je pas inconnu de
- » cette foule, peut-être en serai-je aimé, si on
- · lui dit que je suis cet homme qui soutient
- » un combat singulier contre le fier avocat du
- » un compat singulier contre le ner avocat du

» despotisme. »

N'est-ce pas là ce qu'on appelle aujourd'hui la propagande révolutionnaire éloquemment annoncée? Milton avait seul ces idées; on n'en trouve aucune trace dans les révolutionnaires de son temps. Sa fiction s'est réalisée: l'Angleterre a répandu ses principes et les formes de son gouvernement, sur toute la terre.

L'auteur de *Defensio secunda*, en parcourant son sujet, trace plusieurs portraits historiques:

#### BRADSHAW.

- Jean Bradshaw, dont la liberté même re-
- · commande le nom à une éternelle mémoire,
- » est sorti, comme chacun le sait, d'une noble
- » famille. . . . . Appelé par le Parlement à
- » présider le procès du roi, il ne se récusa
- » pas, et accepta cette charge pleine de péril.
- » Il joignait à la science des lois un esprit gé-
- » néreux, une ame élevée, des mœurs intègres

- » qui ne déplaisent à personne. Il s'acquitta de
- son devoir avec tant de gravité, de con-
- stance, de présence d'esprit, qu'on eût pu
- roire que Dieu, comme autrefois dans son
- » admirable providence, l'avait désigné de
- · tout temps parmi son peuple pour conduire
- · ce jugement. »

Voilà ce que les partis font d'un homme! Bradshaw était un avocat bavard et médiocre.

#### FAIRFAX.

- Il ne serait pas juste de passer sous silence
- Fairfax qui unit le plus grand courage à la
- » plus grande modestie, à la plus haute sain-
- teté de vie, et qui est l'objet des faveurs de
- Dieu et de la nature. Ces louanges te sont jus-
- tement dues, quoique tu te sois retiré à présent
- · du monde, comme autrefois Scipion à Literne.
- Tu as vaincu non seulement l'ennemi, mais
- · l'ambition, mais la gloire qui ont vaincu tant
- d'éclatans mortels. La pureté de tes vertus,
- la splendeur de tes actions consacrent la dou-
- ceur de ce repos dont tu jouis et qui constitue
- ceur de coropos dont tu jouis et qui constitue
- la récompense désirée des travaux des hom-
- mes. Tel était le repos que possédaient les
- · héros de l'antiquité après une vie de gloire :

- · les poètes, désespérant de trouver des idées
- 61 des expressions propres à exprimer la
- » paix de ces guerriers, disaient qu'ils avaient
- · été reçus dans le ciel et admis à la table des
- · Dieux. Mais quelles que soient les causes de
- ta retraite, soit la santé, comme je le crois
- w retaile, sett at saine, commo je le crois
- · principalement, soit tout autre motif, je suis
- · convaincu que rien ne t'aurait fait aban-
- · donner le service de ton pays, si tu n'avais
- » su que dans ton successeur, la liberté trou-
- · versit un protecteur, l'Angleterre un resuge
- » et une colonne de gloire. »

Les efforts de Milton sont visibles; il appelle à lui toute la poésie de l'histoire pour masquer la véritable cause de la retraite de Fairfax, le jugement de Charles I<sup>er</sup>. On sait la comédie que Cromwell fit jouer auprès de cet honnête mais pauvre bomme.

#### CRUMWELL.

Milton parle d'abord de la noble naissance du Protecteur : la missance joue un grand rôle dans les idées républicaines du poète, luimine noble.

 Monoceroit impossible de compter toutes les des parties de des parties de la parties de

a gagnées. La surface entière de l'empire » britannique a été la scène de ses exploits et • le théâtre de ses triomphes...... · A toi, notre pays doit ses libertés; tu ne · pouvais porter un titre plus utile et plus · auguste que celui d'auteur, de gardien, de conservateur de nos libertés. Non seulement • tu as éclipsé les actions de tous nos rois, mais · celles qui ont été racontées de nos héros fa-• buleux. Réfléchis souvent au cher gage que la • terre qui t'a donné la naissance a confié à tes · soins : la liberté qu'elle espéra autrefois de la • fleur des talens et des vertus, elle l'attend • maintenant de toi : elle se flatte de l'obtenir · de toi seul. Honore les vives espérances que nous avons conçues, honore les sollicitudes de • ta patrie inquiète. Respecte les regards et les » blessures de tes braves compagnons qui, sous • ta bannière, ont hardiment combattu pour la · liberté; respecte les ombres de ceux qui pé-· rirent sur le champ de bataille; respecte les opinions et les espérances que les États étran-. • gers ont conçues de nous, de nous qui leur » avons promis pour eux-mêmes tant d'avan-• tage de cette liberté, laquelle, si elle s'évanouissait, nous plongerait dans le plus pro-· fond abime de la honte; enfin respecte toi

- toi-même; ne souffre pas, après avoir bravé
- tant de périls pour l'amour des libertés.
- qu'elles soient violées par toi-même, ou at-
- taquées par d'autres mains. Tu ne peux être
- » vraiment libre que nous ne le soyons nous
- mêmes. Telle est la nature des choses : celu
- p qui empiète sur la liberté de tous, est le
- » premier à perdre la sienne et à deveni
- esclave. »

Milton aurait pu écrire l'histoire comm-Tite-Live et Thucydide. Johnson n'a cité qu les louanges données au Protecteur par l poète, pour mettre en contradition le répu blicain avec lui-même : le beau passage que i viens de traduire montre ce qui faisait le con trepoids de ces louanges. Aux jours de la toute puissance de Bonaparte, qui aurait osé lui dir qu'il n'avait obtenu l'Empire que pour pro téger la liberté? Cependant Milton aura mieux fait d'imiter quelques fermes démocra tes qui ne se rapprochèrent jamais de Cromwel et le regardèrent toujours comme un tyran mais Milton n'était pas démocrate.

Sur ces ouvrages aujourd'hui complétemen oubliés, reposa la réputation du grand écr vain pendant sa vie; triste réputation qui en poisonna ses jours, et que n'a point console l'impérissable renommée sortie de la tombe du poète. Tout ce qui tient aux entraînemens des partis et aux passions du moment, meurt comme eux et avec elles.

Les réactions de la Restauration en Angleterre furent beaucoup plus vives que les réactions de la Restauration en France, parce que les convictions étaient plus profondes, et les caractères plus prononcés. Le retour des Bourbons n'a point étouffé les réputations de la République ou de l'Empire, comme le retour des Stuart étouffa la renommée de Milton. Il est juste aussi de dire que, le poète ayant écrit en latin la plupart de ses disquisitions, elles restèrent inaccessibles à la foule.

### AFFRANCHISSEMENT DE LA GRÈCE.

De même qu'il avait demandé la liberté de la presse, l'Homère anglais remplit un devoir filial en se déclarant pour l'affranchissement de la Grèce. Camoens avait déjà dit : « Et nous » laissons la Grèce dans la servitude! » Milton écrit à Philarès « qu'il voudrait voir l'armée » et les flottes de l'Angleterre employées à » délivrer du tyran ottoman la Grèce, patrie » de l'éloquence, » ut exercitus nostros et classes, ad liberandam ab ottomannico tyranno

Si ces vœux avaient été exaucés, le plus beau monument de l'antiquité existerait encore : les Vénitiens ne firent sauter une partie du temple de Minerve qu'en 1682; Cromwell aurait conservé le Parthénon dont lord Elgin n'a dérobé que les ruines. Milton avait encore ici

Græciam, eloquentiæ patriam.

une de ces idées qui appartiennent aux générations actuelles et qui de nos jours a porté son fruit.

Qu'il soit permis au traducteur de Milton de lui faire hommage de quelques lignes qui ont préparé la délivrance de la Grèce :

- « Il s'agit de savoir si Sparte et Athènes re-» naîtront, ou si elles resteront à jamais ense-
- velies dans leur poussière. Malheur au siècle
- témoin passif d'une lutte héroïque; qui
- · croirait qu'on peut, sans péril comme sans
- » pénétration de l'avenir, laisser immoler une
- nation! cette faute ou plutôt ce crime serait
- » tôt ou tard suivi du plus rude châtiment.
- » Des esprits détestables et bornés, qui, s'i-
- · maginant qu'une injustice par cela seul
- » qu'elle est consommée, n'a aucune consé-
- quence funeste, sont la peste des États. Quel
- fut le premier reproche adressé pour l'ex-
- térieur, en 1789, au gouvernement monar-
- · chique de la France? Ce sut d'avoir souffert
- » le partage de la Pologne. Ce partage, en
- · faisant tomber la barrière qui séparait le
- Nord et l'Orient du Midi et de l'Occident de
- » l'Europe, a ouvert le chemin aux armées
- · qui tour à tour ont occupé Vienne, Berlin,
- » Moscou et Paris.

» Une politique immorale s'applaudit d'un » succès passager : elle se croit fine, adroite,

» habile; elle écoute avec un mépris ironique » le cri de la conscience et les conseils de la

» probité. Mais tandis qu'elle marche, et qu'elle

» se dit triomphante, elle se sent tout-à-coup

» arrêtée par les voiles dans lesquels elle s'en-

» veloppait; elle tourne la tête, et se trouve

» face à face avec une révolution vengeresse

» qui l'a silencieusement suivie. Vous ne vou-

» lez pas serrer la main suppliante de la Grèce?

» Eh bien! sa main mourante vous marquera

• d'une tache de sang, afin que l'avenir vous

» reconnaisse et vous punisse (1). »

A la chambre des Pairs j'obtins un amendement pour qu'on ne vendît plus en Égypte, sous le pavillon français, les victimes enlevées à la Morée.

- « Considéré dans ses rapports avec les af-
- » faires du monde, disais-je, mon amende-
- ment est aussi sans le moindre inconvénient.
- » Le terme générique que j'emploie n'indique
- aucun peuple particulier. J'ai couvert le
- » Grec du manteau de l'esclave, afin qu'on ne

<sup>(1)</sup> Préface de l'Itinéraire pour l'édition des Œuvres complètes; 1826.

### SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE.

» le reconnût pas, et que les signes de sa mi-» sère rendissent au moins sa personne invio-J'ai lu hier une lettre d'un enfant de · quinze ans, datée des remparts de Misso-· longhi. « Mon cher compère, écrit-il dans sa naïveté à un de ses camarades à Zante, • j'ai été blessé trois fois; mais je suis, moi et » mes compagnons, assez guéri pour avoir repris nos fusils. Si nous avions des vivres, » nous braverions des ennemis trois fois plus nombreux. Ibrahim est sous nos murs; il » nous a fait faire des propositions et des me-» naces; nous avons tout repoussé. Ibrahim a · des officiers français avec lui; qu'avons-nous • fait aux Français pour nous traiter ainsi? • · Messieurs, ce jeune homme sera-t-il pris, transporté par des chrétiens aux marchés d'Alexandrie? s'il doit encore nous deman-· der ce qu'il a fait aux Français, que notre amendement soit là pour satisfaire à l'interrogation de son désespoir, au cri de sa mi-» sère, pour que nous puissions lui répondre:

Non, ce n'est pas le pavillon de saint Louis
qui protège votre esclavage, il voudrait
plutôt couvrir vos nobles blessures.

- · Pairs de France, ministres du Roi très chré-
- tien, si nous ne pouvons pas, par nos armes,
- secourir la malheureuse Grèce, séparons-
- nous du moins par nos lois des crimes qui
- s'y commettent; donnons un noble exemple
- qui préparera peut-ètre en Europe les voies
- à une politique plus élevée, plus humaine,
- a une pointique pius elevee, pius numaine,
- plus conforme à la religion, et plus digne
- d'un siècle éclairé; et c'est à vous, messieurs,
- c'est à la France qu'on devra cette noble
- initiative (1). •

Le combat de Navarin acheva de réaliser le souhait de Milton.

(1) Opinion. Chambre des Pairs, 13 mars 1826, et réponse au garde-des-sceaux.

### MILTON AVEUGLE. SES DÉPÈCHES.

Hume a, je crois, remarqué le premier la phrase de Whitloke, relative à Milton dans son emploi de secrétaire du conseil d'état. « Un certain Milton, aveugle, occupé à traduire en latin un traité entre la Suède Ét • l'Angleterre. • L'historien ajoute : These forms of expression, are amusing to posterity, who consider how obscure Whitloke himself though lord keeper and ambassador, and indeed a man of great abilities and merit, has become in comparison of Milton. « Ces formules d'expression » sontamusantes pour la postérité, qui remarque · combien Whitloke, quoique garde-de-sceaux et ambassadeur, d'ailleurs homme d'une » grande habileté et d'un grand mérite, est » devenu obscur en comparaison de Milton. » Un ambassadeur se plaignait à Cromwoll du retard d'une réponse diplomatique; le Protecteur lui répondit: « Le secrétaire ne l'a point encore » expédiée, parce qu'étant aveugle il va lente- » ment. » L'ambassadeur répliqua: « Pour écrire convenablement en latin, n'a-t-on pu, dans toute l'Angleterre, trouver qu'un aveugle? » Cromwell, par un instinct de gloire, découvrit la gloire cachée de Milton, et enchaîna la renommée du héros à celle du poète: c'est quelque chose dans l'histoire du monde que Cromwell ayant pour secrétaire Milton.

On attribue à Milton les huit vers si connus que Cromwell envoya avec son portrait à Christine de Suède, et qui se terminent par ce trait:

Nec sunt hi vultus regibus usque truces.

Mon front n'est pas toujours l'épouvante des Rois.

Les notes du cabinet de Saint-James avaient été jusqu'alors écrites en français; Milton les rédigea en latin, et voulut faire du latin la langue diplomatique universelle : il n'y réussit pas. Le français a généralement repris le dessus, à cause de sa clarté; mais l'orgueil national du cabinet de Londres suit aujourd'hui en anglais la correspondance officielle, ce qui la rend perplexe, comme je le sais par expérience.

Cromwell mourut; la mort aime la gloire; les entraves que le Protecteur avait mises à l'opinion furent brisées. Si l'on peut tuer pendant quelques jours la liberté, elle ressuscite : le Christ rompit les chaînes de la mort, en dépit de la garde romaine qui veillait à son sépulcre. On fit partaux souverains de l'avénement nominal de Richard à la puissance de son père: dans le recueil des lettres de Milton, se trouvent celles qu'il adressa à la cour de France. De telles dépèches sont un monument par la nature des faits et par la nature des hommes. L'auteur du Paradis perdu, au nom du fils de Cromwell, écrit ainsi à Louis XIV et au cardinal Mazarin:

Richard, Protecteur de la république d'Angleterre, etc., au sérénissime et puissant prince Louis, roi de France.

- « Sérénissime et puissant roi, notre ami et » confédéré,
- Aussitôt que notre sérénissime père Olivier,
  Protecteur de la république d'Angleterre,
- par la volonté de Dieu l'ordonnant ainsi.
- quitta cette vie le 3° jour de septembre; nous,
- · déclaré légalement son successeur dans la

• suprême magistrature (quoique dans les la » mes et l'extrême tristesse), nous n'avons 1 » faire moins à la première occasion, que » faire connaître par nos lettres cette matiè » à Votre Majesté. Comme vous avez été 1 » très cordial ami de notre père et de cet » république, nous avons la confiance q · cette nouvelle douloureuse et inattend » sera reçue par vous avec autant de chagr » qu'elle nous en a causé. Notre affaire à pi » sent est de requérir Votre Majesté d'ave » une telle opinion de nous, comme d'une pe » sonne déterminée religieusement et consta » ment à garder l'amitié et l'alliance contra » tées entre vous et notre père renommé, « » avec le même zèle et la même bonne volon » à maintenir les traités par lui conclus, et e » tretenir les mêmes rapports et intérêts av » Votre Majesté. A cette intention, c'est not » plaisir que notre ambassadeur, résidant » votre cour, y reste accrédité par les pouvo • qu'il avait autrefois. Vous lui accorderez » même crédit pour agir en notre nom, com si tout était fait par nous-même. En mêi z temps nous souhaitons à Votre Majesté tou » sortes de prospérités.

• De notre cour, à Whitehall, 5 sept. 1658

## A l'éminentissime seigneur cardinal Mazarin.

• Quoique rien ne puisse nous arriver de plus amer et de plus douloureux que d'écrire les tristes nouvelles de la mort de notre sérénissime et très renommé père, cependant nous ne pouvous ignorer le haute estime qu'il avait pour Votre Éminence et le grand cas que vous faisiez de lui.

» Nous n'avons aucune raison de douter que · Votre Éminence, de l'administration de la-· quelle dépend la prospérité de la France, ne · gémisse comme nous sur la perte de votre · constant ami et très dévoué allié. Nous pensons qu'il est important par nos lettres, de · vous faire connaître un accident qui doit être · aussi profondément déploré de Votre Éminence que du roi. Nous assurons Votre Éminence que nous observerons très religieusement toutes les choses que notre père, de · sérénissime mémoire, s'était engagé par les raités à confirmer et à ratifier. Nous ferons en sorte, au milieu de votre deuil pour un ami si fidèle, si florissant et applaudi de · toutes les vertus, que rien ne manque à la · soi de notre alliance, pour la conservation · de laquelle et pour le bien des deux nations,

- » puisse le Seigneur Dieu tout-puissant con
- » server Votre Éminence!
  - » Westminster, septembre 1658. »

Milton est ici un grand historien de l'histoir de France et d'Angleterre. Il est curieux d voir Richard faire comme un vieil héritier de trois couronnes, ses préparatifs pour régner Milton écrivait au nom d'un homme inves d'un pouvoir de quelques heures, à un jeun souverain qui devait conduire son arrière-petit fils, par la monarchie non contrôlée, à l'éche faud du premier Stuart. Cet échafaud de White hall se changea en trône, lorsqu'un san royal l'eut couvert de sa pourpre, et le Pro tecteur s'y assit. La France sous le petit-fi d'Henri IV, allait monter de tout ce que l'Ar gleterre devait descendre sous Charles II e son frère. Il faut toujours que la gloire so quelque part : en s'envolant de la tête d Cromwell, elle se posa sur celle de Louis XIV

Louis XIV porta le deuil d'un Régicide, e se fit le chantre de Satan, le Républicai apologiste de la mort de Charles I<sup>er</sup>, l'ennen des rois et des catholiques, qui fit part au Mc narque absolu, auteur de la Révocation d l'édit de Nantes, de la mort d'Olivier, le Protecteur.

Ce qui paraît contraste ici, est harmonie: les hautes renommées se mêlent, comme enfans d'une même famille. Tout ce qui a de la grandeur se touche: deux hommes de sentimens semblables, mais d'esprits inégaux, sont plus antiphatiques l'un à l'autre, que ne le sont deux hommes d'esprit supérieurs, quoique opposés d'opinions et de conduite.

RICHARD CROMWELL. OPINION DE MILTON SUR LA RÉPUBLIQUE, SUR LES DÌMES, SUR LA RÉFORME PARLEMENTAIRE.

Tandis que Milton, au nom de Richard, rappelait aux souverains et à leurs ministres le tendre amour et l'admiration profonde qu'ils avaient pour le juge d'un roi, les factions renaissaient en Angleterre. Les gouvernemens qui ne tiennent qu'à l'existence d'un homme tombent avec cet homme : l'effet cesse avec la cause. L'ancien parti républicain de l'armée se souleva; les officiers que Cromwell avait destitués se réunirent. Lambert se mit à la tête de la bonne vieille cause. Menacé par les officiers, Richard eut la faiblesse de dissoudre la chambre des Communes; la chambre des pairs était nulle.

Les assemblées aristocratiques règnent glorieusement lorsqu'elles sont souveraines, et seules investies, de droit ou de fait, de la puissance : elles offrent les plus fortes garanties à la liberté, à l'ordre et à la propriété; mais dans les gouvernemens mixtes, elles perdent la plus grande partie de leur valeur, et sont misérables quand arrivent les grandes crises de l'État. Elles n'ont jamais rien arrêté : faibles contre le roi, elles n'empêchent pas le despotisme; faibles contre le peuple, elles ne préviennent pas l'anarchie. Toujours prêtes à être chassées dans les commotions populaires, elles ne rachètent leur existence qu'au prix de leurs parjures et de leur esclavage. La Chambre des lords sauva-t-elle Charles Ier? Sauva-t-elle Richard Cromwell, auquel elle avait prêté serment, sauva-t-elle Jacques II? sauvera-t-elle aujourd'hui les princes de Hanovre? se sauvera-t-elle elle-même? Ces prétendus contrepoids aristocratiques ne font qu'embarrasser la balance, et seront jetés tôt ou tard hors du bassin. Une aristocratie ancienne et opulente ayant l'habitude de la tribune et des affaires n'a qu'un moyen de garder le pouvoir quand il lui échappe : c'est de passer par degré à la démocratie et de se placer insensiblement à sa

tête, à moins qu'elle ne se croie encore assez forte pour jouer à la guerre civile; terrible jeu!

Peu après la dissolution de la chambre des Communes, Richard abdiqua: il était écrasé sous la renommée d'Olivier. Détestant le joug militaire, il n'avait pas la force de le secouer; sans conviction aucune, il ne se souciait de rien; il laissait ses gardes lui dérober son diner, et l'Angleterre aller toute seule: il emporta deux grandes malles remplies de ces adresses et de ces congratulations en l'honneur de tous les hommes puissans et à l'usage de tous les hommes serviles. On lui disait dans ces félicitations que Dieu lui avait donné l'autorité pour le bonheur des trois royaumes:

Qu'emportez-vous dans ces malles? > lui de-

« Qu'emportez-vous dans ces malles? » lui demanda-t-on. — « Le bonheur du peuple an-» glais, » répondit-il en riant.

Le Conseil des officiers rappela le Rump; le Rump attaqua aussitôt l'autorité militaire qui lui avait rendu la vie. Lambert bloqua, selon l'usage, les Communes. Ce parlement dissous, le peuple brûla en réjouissance sur les places publiques des monceaux de croupions de divers animaux. Monck parut, et tout annonça la Restauration.

Que faisait Milton pendant cette décomposi-

tion sociale? Voyant la liberté rétrograder, rêvant toujours la république, oubliant qu'il y a des momens où les écrits ne peuvent plus rien, il publia une brochure sur le moyen prompt et facile d'établir une société libre. Dans un exposé rapide, il rappelle ce que les Anglais ont fait pour abolir la monarchie:

· Si nous nous relâchons, dit-il, nous jus-· tifierons les prédictions de nos ennemis : · ils ont condamné nos actions comme téméraires, rebelles, hypocrites, impies; nous · ferons voir qu'un esprit dégénéré s'est sou-· dainement répandu parmi nous. Préparés • et faits pour un nouvel esclavage, nous serons en mépris à nos voisins; le nom anglais deviendra un objet de risée. D'ailleurs, si l'on retourne à la monarchie, l'on n'y restera pas long-temps; il saudra bientôt combattre · ce que l'on a déjà combattu, sans parvenir pjamais au point où l'on était parvenu; on · perdra les batailles que l'on avait déjà gapgnées: Dieu n'écoutera plus ces ardentes · prières qu'on lui adressait pour être délivré de la tyrannie, puisque nous n'aurons pas su mieux nous en tenir à la victoire. Ainsi sera rendu vain et plus méprisable que la boue le · sang de tant d'Anglais vaillans et sidèles, qui achetèrent la liberté de leur pays au

· prix de leur vie. Un roi veut être adoré

· comme un demi-dieu; il sera entouré d'une

· cour hautaine et dissolue; il dissipera l'ar-

• gent de l'État en festins, en bals et en masca-

» rades; débauchant notre première noblesse,

» males et femelles, il transformera les lords

» en chambellans, en écuyers et en grooms

• de la garde-robe. •

L'esprit pénétrant de Milton lui découvrait l'avenir; il voyait les longs combats que l'on serait obligé de livrer pour reconquérir ce qu'on allait perdre: ce n'est qu'aujourd'hui même que l'Angleterre revient sur ce terrain, défendu pied à pied par le grand poète publiciste. Et ce roi, entouré d'une cour hautaine et dissolue, que l'auteur du Paradis perdu peignait si bien d'avance, était prêt à débarquer à Douvres.

Quelques mois avant la publication de cet ouvrage, il en avait donné deux autres, le premier sur l'autorité civile en matière ecclésiastique, le second sur le meilleur moyen de chasser les mercenaires hors de l'Église: il examine le fait des dîmes, des redevances et des revenus de l'Église; il doute que les ministres du culte puissent être maintenus par le pouvoir de la loi. Son opinion sur la résorme parlementaire mérite d'être rappelée :

· Si l'on donne le droit à tous de nommer o tout le monde, ce ne sera pas la sagesse et · l'autorité, mais la turbulence et la glou-· tonnerie qui élèveront bientôt les plus vils · mécréans de nos tavernes et de nos lieux · de débauche, de nos villes et de nos villages, · au rang et à la dignité de sénateur. Qui vou-· drait confier les affaires de la République à · des gens à qui personne ne voudrait confier » ses affaires particulières? Qui voudrait voir le trésor de l'État remis aux soins de ceux · qui ont dépensé leur propre fortune dans · d'infames prodigalités? Doivent-ils être char-• gés de la bourse du peuple, ceux qui la con-· vertiraient bientôt dans leur propre bourse? · Sont-ils faits pour être les législateurs de · toute une nation, ceux qui ne savent pas · ce qui est loi et raison, juste ou injuste, · oblique ou droit, licite ou illicite, ceux qui · pensent que tout pouvoir consiste dans l'ou-· trage, toute dignité dans l'insolence, qui négligent tout pour satisfaire la corruption de leurs amis, ou la vivacité de leurs ressen-· timens; qui dispersent leurs parens et leurs · créatures dans les provinces, pour lever des

» ils pillent le pays et émergent en un moment » de la misère et des haillons, à un état de » splendeur et de fortune. Qui pourrait souf » frir de tels fripons de serviteurs, de tels vice » régens de leurs maîtres? Qui pourrait croire » que les chefs des bandits seraient propres : » conserver la liberté? Qui se supposerait de venu d'un cheveu plus libre par un telle race · de fonctionnaires (ils pourraient s'élever cinc » cents élus de telle sorte par les bourgs) » lorsque, parmi ceux qui sont les vrais gar » diens de la liberté, il y en a tant qui ne sa » vent ni comment user, ni comment jouir de » cette liberté, qui ne comprennent ni le » principes, ni les mérites de la propriété ? On n'a jamais rien dit de plus fort contre la réforme parlementaire. Cromwell avait essaye cette réforme, il fut bientôt obligé de dissoudre le Parlement produit d'une loi d'élection élargie. Mais ce qui était vrai du temps de Milton

n'est pas également vrai aujourd'hui. La disproportion entre les propriétaires et les classes

taxes et confisquer des biens? hommes les plus dégradés et les plus vils, qui achètent eux mêmes ce qu'ils prétendent exposer en vente
d'où ils recueillent une masse exorbitante
de richesses détournées des offres publics

populaires n'est plus aussi grande. Les progrès de l'éducation et de la civilisation ont commencé à rendre les électeurs d'une classe moyenne plus aptes à comprendre des intérêts qu'ils ne comprenaient pas autrefois. L'Angleterre de ce siècle a pu, quoique non sans péril, conférer des droits à une classe de citoyens qui, au xvii° siècle, auraient renversé l'État en entrant dans les Communes.

Ainsi, toutes les questions générales et particulières, agitées aujourd'hui chez les peuples du continent et dans le parlement d'Angleterre, avaient été traitées et résolues par Milton, dans le sens où notre siècle les résout. Il a créé jusqu'à la langue constitutionnelle moderne: les mots de fonctionnaires, de décrets, de motions, etc., sont de lui. Quel était donc ce génie capable d'enfanter à la fois un monde nouveau et une parole nouvelle de politique et de poésie?

# RESTAURATION. MILTON ARRÊTÉ ET REMIS EN LIBERTÉ, FIDÉLITÉ DU POÈTE A CROMWELL.

Milton eut la douleur de voir le fils de Charles Ier remonter sur le trône, non que son eœur ferme fût effrayé, mais ses chimères de liberté républicaine s'évanouissaient : toute chimère qui s'évanouit fait du mal et laisse un vide. Charles II, dans sa déclaration de Breda, annonçait qu'il pardonnait à tout le monde, s'en remettant aux Communes du soin d'excepter les indignes du pardon. Les vengeances sanglantes, sous les Stuart et sous la maison de Hanovre, ne purent être imputées à la couronne : elles furent l'œuvre des ha mbres. Les corps sont plus implacables que les individus, parce qu'ils réunissent en eux plus de passions, et qu'ils sont moins responsables.

A l'avénement de Charles II, Milton se démit de la place de secrétaire latin, et quitta son hôtel de Petty-France, où pendant huit années il avait reçu tant d'hommages. Il se retira chez un de ses amis, dans Bartholomew-Close, aux environs de West-Smithfield. Des poursuites furent commencées contre la Défense du peuple anglais et l'Iconoclaste; et le 27 juin 1660, le Parlement ordonna l'arrestation de l'auteur de ces ouvrages. On ne le trouva point d'abord. mais peu de mois après on le voit remis entre les mains d'un sergent d'Armes : il fut néanmoins bientôt relâché. Le 17 décembre de la même année, il eut l'audace de s'adresser à cette terrible Chambre qui pensait l'avoir généreusement traité en ne faisant pas tomber sa tète; il réclama contre l'excès du salaire requis par le sergent; il croyait qu'on l'avait plus outragé en lui ôtant la liberté qu'en le privant de la vie. Les registres du Parlement constatent ces deux faits :

### Samedi, 15 décembre 1660.

- Ordonné que M. Milton, à présent à la garde
- · d'un sergent d'Armes de cette chambre, soit
- · relâché en payant les honoraires. »

### Lundi, 17 décembre 1660.

- « Une plainte ayant été saite que le sergent
- · d'Armes a demandé des honoraires excessifs
- » pour la garde de M. Milton,
  - Ordonné qu'il en sera référé au comité des
- » priviléges pour examiner cette affaire. »

Davenant sauva Milton: histoire honorable aux Muses sur laquelle j'ai rimaillé jadis des vers détestables. Cunningham raconte autrement la délivrance du poète: il prétend que Milton se déclara trépassé et qu'on célébra ses funérailles: Charles aurait applaudi à la ruse d'un homme échappé à la mort en faisant le mort. Le caractère de l'auteur de la Défense et les monumens de l'histoire, ne permettent pas d'admettre cette anecdote. Milton fut oublié dans la retraite où il s'ensevelit; et à cet oubli nous devons le Paradis perdu. Si Cromwell eût vécu dix ans de plus, comme le remarque M. Mosneron, il n'aurait jamais été question de son secrétaire.

Les fêtes de la restauration passées, les illuminations éteintes, vinrent les supplices. Charles s'était déchargé sur les Communes de toute responsabilité de cette nature, et celles-ci n'épargnèrent pas les réactions violentes. Cromwell fut exhumé et sa carcasse pendue, comme si l'on eût hissé le pavillon de sa gloire sur les piliers du gibet. L'histoire a gardé dans le trésor de ses Chartes la quittance du maçon qui brisa, par ordre, le sépulcre du Protecteur, et qui reçut une somme de 15 shellings pour la besogne.

May the 4th, 1661, recd then in full, of the worship ful serjeant Norforke, fiveteen shillinges, for taking up the corpes of Cromwell, et Jerton et Brassaw.

## Rec by me John Lewis.

- « Mai, le 4<sup>me</sup> jour, 1661, reçu alors en to-
- talité, du respectable sergent Norsorke,
- quinze shellings pour enlever le corps de
  Cromwell, et Jerton et Brassaw.
  - « Reçu par moi, John Lewis. »

Milton seul resta fidèle à la mémoire de Cromwell: tandis que de petits auteurs bien vils, bien parjures, bien vendus au pouvoir revenu, insultaient les cendres du grand homme aux pieds duquel ils avaient rampé, Milton lui donnait un asile dans son génie, comme dans un temple inviolable.

### 86 essai sur la littérature anglaise.

Milton put rentrer dans les affaires: sa troisième femme (car il avait épousé successivement deux autres femmes après la mort de Marie Powell) le suppliant d'accepter son ancienne place de secrétaire du conseil, il lui répondit: « Vous êtes femme et vous voulez » avoir des équipages; moi je veux mourir » honnête homme. » Demeuré républicain, il s'enferma dans ses principes avec sa muse et sa pauvreté. Il disait à ceux qui lui reprochaient d'avoir servi un tyran: « Il nous a dé-» livré des rois. » Il affirmait n'avoir combattu que pour la cause de Dieu et de la patrie.

que pour la cause de Dieu et de la patrie.

Un jour se promenant dans le Parc de SaintJames, il entendit tout à coup répéter autour
de lui: Le roi! le roi! « Retirons-nous, dit-il à
» son guide; je n'ai jamais aimé les rois. »
Charles II aborde l'aveugle: « Monsieur, voilà
» comme le ciel vous a puni d'avoir conspiré
» contre mon père. » — « Sire, si les maux
» qui nous affligent dans ce monde sont le châ« timent de nos fautes, votre père devait être
» bien coupable. »

NOUVEAUX TRAVAUX DE MILTON. SON DICTION-NAIRE LATIN. SA MOSCOVIE. SON HISTOIRE D'ANGLETERRE.

La saison la plus favorable aux inspirations de Milton était l'automne, plus en rapport avec la tristesse et le sérieux de ses pensées : il dit cependant dans quelques vers qu'il renaît au printemps. Il se crovait recherché la nuit par une femme céleste. Il avait eu trois filles de Marie Powell: l'une d'elles, Deborah, lui lisait Isaïe en hébreu, Homère en grec, Ovide en latin, sans entendre aucune de ces langues : l'anecdote est contestée par Johnson. Aussi savant qu'il était grand poète, on a vu qu'il écrivait en latin comme en anglais; il faisait des vers grecs, témoins quelques-uns de ses opuscules. C'est dans le texte même des prophètes qu'il se pénétrait de leur feu : la lyre du Tasse ne lui était point étrangère. Il parlait presque toutes les langues vivantes de l'Europe. Antoine Francini, Florentin, s'exprime sur Milton comme si le poète d'Albion, à son passage en Italie, jouissait déjà de tout son éclat :

Nell' altera Babelle Per te il parlar confuse Giove in vano, Ch'ode oltr' all Anglia il tuo più degno idioma. Spagna, Francia, Toscana, e Grecia e Roma.

- « Dans une autre Babel, la confusion des » langues serait vaine pour toi, qui, outre l'an-
- » glais, ton plus noble idiome, entends l'es-
- » pagnol, le français, le toscan, le grec et le
- » latin. »

••

Milton, vers la fin du protectorat, avait commencé sérieusement à érire le Paradis Perdu: il menait de front avec ce travail des Muses, des travaux d'histoire, de logique et de grammaire. Il a rassemblé en trois volumes in-folio les matériaux d'un nouveau Thesaurus linguæ latinæ, qui ont servi aux éditeurs du dictionnaire de Cambridge, imprimé en 1693. On a de lui une grammaire latine pour les enfans: Bossuet faisait le catéchisme aux petits garçons de Meaux. L'auteur du Paradis perdu est dominé du sujet de son poème, jusque dans le Traité d'éducation, adressé à Hartlib en 1650:

- · La fin de tout savoir, dit-il, est d'apprendre
- · à réparer les ruines de nos premiers pa-
- · rens, en retrouvant la vraie connaissance de
- » Dieu. »

Ces travaux qui auraient fait honneur à Ducange ou à un bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, n'accablaient pas le génie de Milton et ne lui suffisaient pas : de même que Leibnitz, il embrassait l'histoire dans ses recherches. Sa Moscovie est un abrégé amusant par de petits détails de la nature des voyages.

- « Il fait si froid l'hiver en Moscovie, que la
- » sève des branches mises au feu, gèle en sor-
- » tant du bout opposé à celui qui brûle.
- » Moscou a un beau château à quatre faces,
- » bâti sur une colline; les murs de brique en
- » sont très hauts : on dit qu'ils ont dix-huit
- » pieds d'épaisseur, seize portes et autant de
- » boulevards. Ce château renferme le palais
- » de l'empereur et neuf belles églises avec des
- » tours dorées. »

C'est le Kremlin d'où la fortune de Bonaparte s'envola.

L'Histoire d'Angleterre de Miltou se compose de six livres, elle ne va pas au-delà de la ba-

taille d'Hasting. L'Heptarchie, quoi qu'en dis Hume, y est fort bien débrouillée: le style de l'ouvrage est mâle, simple, entremêlé de ré flexions presque toujours relatives au temps of l'historien écrivait. Le troisième livre s'ouvr par une description de l'état de la société dan la Grande-Bretagne au moment où les Romain abandonnèrent l'île; il compare cet état celui de l'Angleterre lorsqu'elle se trouva dé laissée du véritable pouvoir sous le règne de Charles I. A la fin du cinquième livre, Milton déduit les causes qui firent tomber les Angle Saxons sous le joug des Normands : il demand si les mêmes causes de corruption ne pourraien pas faire retomber ses compatriotes sous le jou de la superstition et de la tyrannie.

L'imagination du poète ne dédaigne pas le origines fabuleuses des Bretons; il consacr plusieurs pages aux règnes de ces monarque de romans, qui, depuis Brutus, arrière-petit fils d'Énée, jusqu'à Cassibelan, ont gouvern la Grande-Bretagne. Sur son chemin il rencon tre le roi Leir (Lear):

- Leir qui régna après Bladud eut troi
- » filles. Étant devenu vieux, il résolut de ma
- » rier ses filles et de diviser son royaume entr
- elles; mais il voulut auparavant connaîtr

•

celle de ces trois filles qui l'aimait le mieux.
Gonorille, l'aînée, interrogée par son père,
lui répondit, en invoquant le ciel, qu'elle
l'aimait plus que son ame. Ainsi, dit le vieil
homme plein de joie, puisque tu honores
mon âge défaillant, je te donne, avec un
mari que tu choisiras, la troisième partie
de mon royaume. Regan, la seconde fille
interrogée, répondit à son père qu'elle l'aimait au-dessus de toutes les créatures; et elle
reçut une recompense égale à celle de sa
sœur. Mais Cordeilla, la plus jeune et jusquelà la plus aimée, fit cette sincère et vertueuse
réponse: Mon père, mon amour pour vous
est comme mon devoir l'ordonne: que peut
demander de plus un père? que peut promettre de plus un enfant? ceux qui vont audelà vous flattent.

réponse: Mon père, mon amour pour vous
est comme mon devoir l'ordonne: que peut
demander de plus un père? que peut promettre de plus un enfant? ceux qui vont audelà vous flattent.
Le vieillard fàché d'entendre cela, et désirant que Cordeilla reprît ses paroles, répéta sa demande; mais Cordeilla, avec une
loyale tristesse pour les infirmités de son
père, répondit, faisant allusion à ses sœurs,
plutôt qu'en révélant ses propres sentimens:
Comptez ce que vous avez, dit-elle, telle est
votre valeur, et je vous aime ce que vous
valez. — Eh bien! s'écria le roi Leir dans

4

une grande colère, écoute ce que ton
ingratitude te vaut: puisque tu n'as pas
révéré ton vieux père, comme ont fait
tes sœurs, tu n'auras pas ta part de mon

· royaume. Cependant la renommée de la sagesse et • des grâces de Cordeilla s'étant répandue au » loin, Aganippus, grand monarque dans les » Gaules, la demanda en mariage. Après quoi, » le roi Leir, tombant de plus en plus dans les » années, devint la proie de ses deux autres • filles et de leurs maris. Il demeurait chez » sa fille aînée, et il n'avait pour serviteurs » que soixante chevaliers, et ils furent bien-» tôt réduits à trente. Leir ne pouvant digérer » cet affront, se retira chez sa seconde fille; » mais la discorde s'étant mise parmi les ser-» viteurs des différents maîtres, on ne laissa » au roi que cinq chevaliers. Il retourna chez » sa fille aînée, espérant qu'elle aurait pitié • de ses cheveux blancs; mais elle refusa de le » recevoir, à moins qu'il ne se contentât d'un » seul chevalier. Alors Cordeilla, sa plus » jeune fille, revint en pensée au roi Leir; il · reconnut le sens caché de ses paroles, et il » espéra qu'elle aurait pitié de sa misère. Il

» s'embarqua pour la France. Cordeilla, pous-

 sée de son amour et sans compter sur la plus » petite récompense, se prit à verser des lar-» mes au récit des malheurs de son père. Ne » voulant pas qu'il fût vu dans la détresse ni » par elle ni par personne, elle envoya secrè-• tement un de ses plus fidèles serviteurs, qui » le conduisit dans quelque bonne ville au · bord de la mer, afin de le baigner, de le » vêtir, de lui saire bonne chère, de le sour- nir d'une suite convenable à sa dignité. Cela • étant fait, Cordeilla avec le roi son mari et » tous les barons de son royaume allèrent au devant de lui en grande fête et en grande • joie. Cordeilla passa en Angleterre avec une » armée, et remit son père sur le trône. Elle vainquit ses sœurs impies avec leurs ducs, et » le roi Leir porta la couronne pendant trois ans. Il mourut après, et Cordeilla, menant • une grande pompe et un grand deuil, l'en-• terra dans la ville de Leicester. Cordeilla » régna cinq ans, jusqu'à ce que Marganus et · Canedagius, fils de ses sœurs, lui firent la » guerre, la dépossédèrent, l'emprisonnèrent, » et elle se tua. »

Il m'a été impossible de faire sentir dans cette traduction le charme de l'original. Le conteur a vieilli son style à l'égal des chroniques

# 94 ESSAI SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE.

dont il emprunte ce récit; il m'aurait fall reproduire l'histoire du roi Leir, dans la la gue de Froissart. Milton s'est plu à lutter ave Shakspeare comme Jacob avec l'Ange.

Ce n'est pas tout : les compositions poétiques de Milton étaient aussi gigantesques que ses études en prose. Et ce n'était pas de ces fantaisies de la médiocrité abondante dont les vers ruissellent aussi facilement que des paroles : soit qu'il quittât la lyre pour la plume, ou la plume pour la lyre, Milton accroissait toujours en quelque chose les moissons de la postérité. On eût dit qu'il avait résolu de mettre, comme certaines pères de l'Église, la Bible entière en tragédies. On conserve, à la bibliothèque du collége de la Trinité à Cambridge, des manuscrits du poète : parmi ces manuscrits se trouvent les titres de trente-six tragédies à prendre dans l'histoire d'Angleterre depuis Vertiger jusqu'à Édouard-le-Confesseur, et de quarantehuit tragédies à tirer des Livres Saints. Quelques notes et des indications de discours, de chants, de caractères, sont assez souvent jointes à ces titres.

Parmi les sujets sacrés choisis par Milton, j'ai remarqué celui d'Athalie. Milton n'eût point surpassé Racine, mais il eût été curieux de voir comment ce mâle génie aurait conduit une action qui a produit le chef-d'œuvre de la scène. — Le poète républicain aurait-il donné aux rois des avertissemens plus nobles et plus sévères que le poète royaliste:

Loin du trône nourri, de ce fatal honneur, Hélas! vous ignorez le charme empoisonneur. De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse, Et des làches flatteurs la voix enchanteresse. Bientôt ils vous diront que les plus saintes lois, Maîtresses du vil peuple, obéissent aux rois; Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même; Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême; Qu'aux larmes, au travail, le peuple est condamné Et d'un sceptre de fer veut être gouverné; Que, s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime.

Milton avait aussi formé le projet de traduire Homère.

Voici un des plans du Paradis perdu, pour une tragédie, tel qu'il existe écrit de la mais

du poète dans les manuscrits du collége de la Trinité.

#### PERSONNAGES.

## Michel.

L'Amour divin.

Chœur d'Anges.

Lucifer.

Adam avec le serpent.

rve )

La Conscience. La Mort.

Le Travail.

La Maladie.

Le Mécontentement.

L'Ignorance.

La Foi. L'Espérance.

La Charité.

#### AUTRES PERSONNAGES.

Moïse.

La divine Justice, la Miséricorde, la Sagesse, l'A-

mour divin.

Hesperus, l'Étoile du soir.

Chœur d'anges.

Lucifer.

Adam.

Ève.

muets.La Conscience.

Le travail.

La Maladie.

Le Mécontentement. > muets.

L'Ignorance.

La Peur.

La Mort.

La Foi. L'Espérance.

La Charité.

# PLAN DU PARADIS PERDU.

# TRAGÉDIE.

### ACTE I.

Moïse, prologiste, raconte qu'il a son vrai corps; que ce corps ne se corrompt point parce n.

qu'il habite avec Dieu sur la montagne; que lui, Moïse, est semblable à Élie et à Énoch; qu'outre la pureté du lieu qu'il habite, les vents purs, la rosée et les nuages le préservent de la corruption. De là, il exhorte les hommes à parvenir à la vue de Dieu; il leur dit qu'ils ne peuvent voir Adam dans l'état d'innocence, à cause de leurs péchés.

La Justice, la Miséricorde, la Sagesse, s'enquièrent de ce qui arrivera à l'homme s'il tombe.

Chœur d'anges qui chantent un hymne à la création.

#### ACTE II.

L'Amour céleste, l'Étoile du soir et le Chœur chantent le cantique nuptial et décrivent le paradis.

#### ACTE III.

Lucifer machine la ruine d'Adam.

Le Chœur craint pour Adam et raconte la rébellion et la chute de Lucifer.

#### ACTE IV.

Adam et Ève tombés.

La Conscience les cite à l'examen de Dieu.

Le Chœur se lamente et dit les biens qu'Adam a perdus.

#### ACTE V.

Adam et Éve chassés du paradis.

Un ange présente à Adam le Travail, la Peine, la Haine, l'Envie, la Guerre, la Famine, la Maladie, le Mécontentement, l'Ignorance, la Peur et la Mort, entrés dans le monde : Adam leur donne leurs noms, ainsi qu'à l'Hiver, à la Chaleur, à la Tempête, etc.

La Foi, l'Espérance et la Charité consolent Adam et l'instruisent.

Le Chœur conclut rapidement.

Dans ce plan, la plupart des personnages surnaturels du Paradis perdu sont remplacés par des personnages allégoriques. Lucifer, dans la tragédie, projette la ruine d'Adam comme Satan la machine dans le poëme, mais toutes les grandes scènes de l'Enfer sont supprimées, de même que les grandes scènes du Ciel : on ne voit point les conseils tenus dans l'Abîme; on n'en tend point les oracles du Pere, les paroles du Fils sur la sainte montagne; le drame ne comportait pas ces développemens de l'épopée. Le chœur raconte la rébellion et la chute de Lucifer, mais il est évident qu'il n'aurait pu le faire que d'une manière fort courte, non dans un long récit, et comme celui de Raphaël. Dans la tragédie l'Amour céleste et l'Étoile

## 100 ESSAI SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE.

du soir chantent le cantique nuptial; dans le poëme, c'est le poète lui-même qui entonne le cantique: on peut regretter le chant de l'Étoile du soir et en présumer la beauté. Mais Milton ne peut se passer de génie, témoin ce trait remarquable jeté dans une simple note: l'ange présente à Adam, après sa chute, toutes les calamités de la terre, depuis le Travail jusqu'à la Mort; Adam pécheur les nomme, comme dans son innocence il avait imposé des noms aux innocens animaux de la création. Cette sublime allégorie ne se retrouve point dans le Paradis perdu.

### AUTRES DÉTAILS SUR MILTON.

Le chantre d'Éden disait que le poète doit être « un vrai poème », ought himself to be a true poem, c'est-à-dire un modèle des choses les meilleures et les plus honorables.

Milton se levait à quatre heures du matin en été, à cinq en hiver. Il portait presque toujours un habit de gros drap gris; il étudiait jusqu'à midi, dînait frugalement, se promenait avec un guide, chantait le soir en s'accompagnant de quelque instrument: il savait l'harmonie et avait la voix belle. Il s'était long-temps livré à l'exercice des armes. A en juger par le Paradis perdu, il aimait passionnément la musique et le parfum des fleurs. Il soupait de cinq ou six olives et d'un peu d'eau, se couchait à neuf heures et composait la nuit dans son lit. Quand il avait fait quelques vers, il sonnait, et

les dictait à sa femme ou à ses filles. Les jours de soleil, il se tenait assis sur un banc à sa porte: il demeurait dans Bunhill-Row, au bord d'une espèce de chemin.

Au dehors, on accablait d'outrages le lion malade et abandonné; on lui disait : « Parri» cide de ton roi, si, par la clémence de Char» les II, tu as échappé à ton supplice, tu n'es » maintenant que plus puni. Vieux, infirme, » pauvre, privé des yeux, réduit à écrire pour » vivre, rappelle donc, pour gagner ta vie, » Saumaise de la mort. » On lui reprochait son âge, sa laideur, sa petitesse; on lui appliquait ce vers de Virgile:

Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum,

observant que le mot ingens était le seul qui ne s'appliquât pas à sa personne. Il avait la simplicité de répondre (Defensio autoris) qu'il était pauvre, parce qu'il ne s'était jamais enrichi; qu'il n'était ni petit ni grand; qu'à aucun âge il n'avait été trouvé laid; que dans sa jeunesse, l'épée au côté, il n'avait jamais craint les plus hardis. En effet, il avait été très beau, et l'était encore dans sa vieillesse: le portrait d'Adam était le sien (livre 1v du Paradis perdu). Ses cheveux étaient admirables, ses

yeux d'une pureté extraordinaire; on n'y voyait aucune tache, et il eût été impossible de le croire aveugle.

Si l'on ne connaissait la rage des partis, croirait-on qu'on pût jamais faire un crime à un homme d'être aveugle? Mais remercions ces abominables haines, elles nous ont valu quelques lignes admirables. Milton répond d'abord qu'il a perdu la vue à la défense de la liberté, et il ajoute ces paroles de sublimité et de tendresse:

Dans la nuit qui m'environne, la lumière
de la divine présence brille pour moi d'un
plus vif éclat. Dieu me regarde avec plus de
tendresse et de compassion, parce que je
ne puis plus voir que lui. La Loi divine non-

- » seulement doit me servir de bouclier contre » les injures, mais me rendre plus sacré; non
- » à cause de la privation de la vue, mais parce
- que je suis à l'ombre des ailes divines qui sem-
- blent produire en moi ces ténèbres. J'at-
- » tribue à cela les affectueuses assiduités de
- » mes amis, leurs attentions consolantes, leurs
- bonnes visites et leurs égards respectueux.

On voit à quelle extrémité il était réduit pour écrire, par le passage d'une de ses lettres à Pierre Heimbach :

# 104 ESSAI SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE.

Celle de mes vertus, que vous appelez

ma vertu politique, et que j'aimerais mieux

que vous eussiez appelée mon dévouement

à ma patrie (doux nom qui me charme tou
jours) ne m'a pas trop bien récompensé. En

finissant ma lettre, si vous en trouvez quel
que partie tracée incorrectement, vous en

imputerez la faute au petit garçon qui écrit

pour moi; il ignore absolument le latin, et

je suis forcé misérablement de lui épelet

chaque lettre que je dicte.

Les maux de Milton étaient encore aggravé par des chagrins domestiques : j'ai déjà di qu'il avait perdu sa première semme, Marie Powell, morte en couches; sa seconde femme Catherine Wood Cock de Hackeney, mouru aussi en couches au bout d'un an. Sa troisièm semme. Élisabeth Minshul, lui survécut et l servit bien. Il paraît qu'il fut peu aimé : ses fil les, qui jouent un si beau rôle poétique dan sa vie, le trompaient et vendaient secrètemen ses livres. Il s'en plaignait. Malheureusemer son caractère semble avoir eu l'inflexibilité d son génie. Johnson a dit avec précision et ve rité que Milton croyait la semme faite seule ment pour l'obéissance et l'homme pour réhellion.

#### PUBLICATION DU PARADIS PERDU.

Il touchait à l'âge de cinquante-neuf ans, lorsqu'en 1667 il songea à publier le Paradis perdu. Il en avait montré le manuscrit, alors divisé en dix livres, à Ellwood, quaker qui a laissé à la littérature anglaise l'Histoire sacrée et la Davidetde. Le manuscrit du Paradis perdu n'était pas de la main de l'auteur : Milton n'ayant pas le moyen de payer un copiste, quelques amis avaient écrit alternativement sous sa dictée. Le Censeur refusait l'imprimatur à cet autre Galilée, découvreur d'astres nouveaux; il chicanait à chaque vers; il lui semblait surtout que le crime de haute trahison ressortait du magnifique passage où la gloire obscurcie de Satan est comparée à une éclipse, laquelle alarme les rois par la frayeur des rénolutions.

Mais comment le docteur Tomkyns ne s'aperçut-il pas des allusions aux mœurs de la dynastie restaurée, allusions si sensibles dans ces vers qui font partie de la belle invocation à l'amour conjugal?

« Il n'a point ces plaisirs (l'amour) dans le sourire acheté des prostituées, dans de rapides » jouissances sans passion, sans joie et que » rien ne rend chères; il ne les a point dans » la danse des favorites ou sous le masque las-» cif, ou dans le bal de minuit, ou dans la sé-» rénade donnée par un amant famélique à

rénade donnée par un amant tamélique a
sa fière beauté qu'il serait mieux de quitter
avec mépris.

Milton peint encore plus clairement la cour de Charles dans la cour de Bacchus, lorsqu'il représente les courtisans prêts à le déchirer, lui Milton, comme les Bacchantes déchirèrent Orphée sur les monts de la Thrace:

« Chasse au loin les barbares discords de

Bacchus, et de ces enfans de la joie; race
de cette horde forcenee qui déchira sur le

» Rhodope le chantre de la Thrace : il ravit

» l'oreille des bois et des rochers, jusqu'à ce

» qu'une clameur sauvage noyât et la voix et la

» lyre : la Muse ne put défendre son fils. »

Il est probable que l'ingénieuse lâcheté du

censeur sauva le *Paradis perdu*: Tomkyns n'osa point reconnaître le roi et ses amis dans un portrait dont la ressemblance frappait tous les yeux.

Les libraires intimidés ne se pressaient pas d'acquérir le manuscrit d'un auteur pauvre, presque inconnu comme poète, suspect et détesté comme prosateur. Enfin il y en eut un plus hardi que les autres: il osa se charger en tremblant de l'ouvrage fatal.

On a conservé le contrat de vente et le manuscrit du poëme souillé de l'imprimatur : le contrat porte ce titre:

ì

r

I

•

t

u

Milton's agreement with M<sup>z</sup> Symons for Paradise lost.

Dated 27th april 1667.

Convention de Milton avec M. Symons pour le Paradis perdu. Daté du 27 avril 1667.

Il est dit, dans cette convention, que Jean Milton, gentleman, cède à Samuel Symons, imprimeur, en propriété et pour toujours, pour la somme de 5 liv. st., à lui, Milton, présentement payée, tous les exemplaires, copies et manuscrits d'un poëme intitulé: Paradis perdu,

ou de quelque autre titre ou nom que ledit poeme est ou sera nommé. Clause singulière par laquelle on voit que Milton, son poëme fait et vendu, hésitait encore sur le titre qu'il lui donnerait. Samuel Symons s'engage, en considération (in consideration) de l'acquisition du Paradis perdu, à payer une autre somme de 5 liv. st. à la fin de la première impression, quand il aura vendu 1,300 exemplaires de l'ouvrage. Il s'engage de plus à payer à Jean Milton ou à ses héritiers, à la fin d'une seconde édition, après la vente aussi de 1,300 exemplaires, une troisième somme de 5 liv. st. A la suite de ce contrat on voit trois auittances: l'une datée du 26 avril 1669, et signée Jean Milton, qui reconnaît avoir recu les secondes 5 liv. st. mentionnées au contrat; l'autre signée d'Élisabeth veuve Milton, le 21 décembre 1680, qui reconnaît avoir recu la somme de 8 liv. st., en cession de tous ses droits sur l'édition en douze livres du Paradis perdu; enfin une troisième quittance, ou plutôt des espèces de lettres-patentes d'Élisabeth Milton, du 29 avril 1681, laquelle renonce à jamais à toute reprise contre Samuel Symons, à toutes réclamations qui pourraient être à faire, from the beginning of the world unto the day of these presents, depuis le

commencement du monde jusqu'au jour de ces présentes. Faites dans la trente-troisième année durègne de notre souverain seigneur Charles, par la grâce de Dieu roi d'Angleterre, d'Écosse, d'Irlande et de France, et défenseur de la foi.

Ainsi Milton reçut 10 liv. sterl. pour la cession de la propriété du Paradis perdu, et sa veuve 8. Les dernières lettres de cette veuve sont datées de la trente-troisième année de Charles second, c'est-à-dire que la révolution de 1649 est non avenue; que Cromwell n'a pas régné, et que Milton, secrétaire de la République et du Protecteur, n'a point écrit sous la République et le Protectorat, le poëme immortel, vendu pour 10 liv. st., payées dans l'espace de deux ans. Et c'est la veuve de Milton qui signe tout cela! Qu'importe? Il n'appartenait pas plus à Charles II d'effacer les temps dont Cromwell et Milton avaient fixé la date, qu'à Louis XVIII de rayer de son règne celui de Napoléon.

SAMSON AGONISTE. PARADIS RECONQUIS. NOU-VELLE LOGIQUE. VRAIE RELIGION. MORT DE MILTON.

Le Paradis perdu, pendant toute la vie du poète, demeura enseveli au fond de la boutique du libraire aventureux. En 1667, dans toute la gloire de Louis XIV, lorsque Andromaque faisait son apparition sur la scène, John Milton était-il connu en France? Oui : peut-être de quelques gens de justice, comme un coquin d'écrivassier dont les diatribes avaient été dûment brûlées par la main du bourreau à Paris et à Toulouse.

Milton survécut sept ans à la publication de son poëme, et n'en vit point le succès. Johnson, qui retranche au poète tout ce qu'il lui peut retrancher, ne lui veut pas même laisser l'amer plaisir d'avoir cru qu'il s'était trompé, d'avoir pensé qu'il avait perdu sa vie, ou qu'un âge indifférent et jaloux méconnaissait son génie. Le docteur prétend que le Paradis perdu eut un succès véritable durant la vie de l'auteur, que celui-ci « vit les progrès silencieux de son

- » ouvrage; qu'il ne fut point découragé, se re-
- posant sur son propre mérite avec une con-
- » fiance intime dans son talent, attendant sans
- impatience les vicissitudes de l'opinion et l'im-
- » partialité de la génération suivante. »

Cette supposition est contraire aux faits matériels et l'on va voir par le Samson, si Milton se croyait apprécié de ses contemporains.

Milton avait cette force d'ame qui surmonte le malheur et se sépare d'une illusion: ayant jeté tout son génie au monde dans son poëme, il continua ses travaux comme s'il n'avait rien donné aux hommes, comme si le Paradis perdu était un pamphlet tombé, un accident dont il ne fallait plus s'occuper. Il publia successivement Samson, le Paradis reconquis, une Nouvelle Logique, un Traité sur la vraie Religion.

Le Paradis reconquis est une œuvre de lassitude, quoique calme et belle, mais la tragédie de Samson respire la force et la simplicité antique. Le poète s'est peint dans la personne de l'Israélite avengle, prisonnier et malheureux : noble manière de se venger de son siècle!

Le jour de la fête de Dagon, Samson obtient la permission de respirer un moment à la porte de sa prison, à Gaza; là, il se lamente de ses misères:

« Je cherche ce lieu infréquenté pour don-» ner quelque repos à mon corps; mais je n'en » trouve point à mes pensées inquiètes: comme » des frelons armés, elles ne m'ont pas plutôt » rencontré seul, qu'elles se précipitent sur » moi en foule, et me tourmentent de ce que » j'étais au temps passé, et de ce que je suis à » présent...... Le plus grand de mes maux est » la perte de la vue : aveugle au milieu de mes » ennemis! Oh! cela est pire que les chaînes, » les donjons, la mendicité, la décrépitude! » Le plus vil des animaux est au-dessus de moi : » le vermisseau rampe, mais il voit. Mais moi, » plongé dans les ténèbres au milieu de la lu-» mière! O ténèbres! ténèbres! ténèbres! en » pleins rayons de midi! Ténèbres irrévoca-» bles, éclipse totale sans aucune espérance » de jour! Si la lumière est si nécessaire à la » vie, si elle est presque la vie; s'il est vrai » que la lumière soit dans l'ame, pourquoi la » vue est-elle confiée au tendre globe de l'œil,

- si aisé à éteindre?..... Ah! s'il en eût é;é
- · autrement, je n'aurais pas été exilé de la
- · lumière pour vivre dans la terre de la nuit,
- · exposé à toutes les insultes de la vie, captif
- · chez des ennemis inhumains. »

Samson, mené à la fête de Gaza pour amuser les convives, prie Dieu de lui rendre sa force; il ébranle les colonnes de la salle du banquet, et périt sous les illustres ruines dont il écrase les Philistins, comme Milton, en mourant, a enseveli ses ennemis sous sa gloire.

Milton, dans ses derniers jours, fut obligé de vendre sa bibliothèque. Il approchait de sa fin: le docteur Wright l'étant allé voir, le trouva retiré au premier étage de sa petite maison, dans une toute petite chambre: on montait à cette chambre par un escalier tapissé, momentanément, d'une moquette verte afin d'assourdir le bruit des pas et de commencer le silence de l'homme qui s'avançait vers le silence éternel. L'auteur du Paradis perdu, vêtu d'un pourpoint noir, reposait dans un fauteuil à coude: sa tête était nue; ses cheveux argentés tombaient sur ses épaules, et ses beaux yeux noirs d'aveugle, brillaient sur la pâleur de sou visage.

Le 10 novembre 1674, la Divinité qui parlait la nuit au poète, le vint chercher; il se réunit dans l'Éden céleste à ces anges au milieu desquels il avait vécu, et qu'il connaissait par leurs noms, leurs emplois et leur beauté.

Milton trépassa avec tant de douceur, qu'on ne s'apercut pas du moment où, à l'âge de soixante-six ans moins un mois, il rendit à Dieu un des souffles les plus puissans qui animèrent jamais l'argile humaine. Cette vie du temps ni longue ni courte, servit de base à une vie immortelle: le grand homme traîna assez de jours sur la terre pour s'ennuyer, pas assez pour épuiser son génie qu'il posséda tout entier jusqu'à son dernier soupir. Bossuet comme Milton, avait cinquante-neuf ans lorsqu'il composa le chef-d'œuvre de son éloquence; avec quel feu et quelle jeunesse, il parle de ses cheveux blancs! Ainsi, l'auteur du Paradis perdu se plaint d'être glacé par les années, en peignant les amours d'Adam et d'Ève. L'évêque de Meaux prononça l'Oraison funèbre de la reine d'Angleterre en 1669, l'année même où Milton donna quittance des secondes 5 livres sterling, reçues pour la vente de son poëme. Ces incomparables génies qui tous les deux, dans des rangs opposés, avaient fait le portrait de Cromwell, s'ignoraient l'un l'autre, et n'entendirent peut-être jamais prononcer leurs noms : les aigles qui sont vus de tous, vivent un à un et solitaires dans la montagne.

Milton mourut juste à moitié terme entre deux révolutions, quatorze ans après la restauration de Charles II, et quatorze ans avant l'avénement de Guillaume. Il fut enterré près de son père dans le chœur de l'église de Saint-Gilles. Long-temps après, les curieux allaient voir une petite pierre dont l'inscription n'était plus lisible: cette pierre gardait les cendres délaissées de Milton; on ne sait si le nom de l'auteur du Paradis perdu n'avait point été effacé.

La famille du poète s'enfonça vite dans l'obscurité. Trente ans s'étaient écoulés depuis la mort de Milton, lorsque Déborah, voyant pour la première fois le portrait du poète alors devenu célèbre, s'écria : « O mon père! mon » cher père! » Déborah avait épousé Abraham Clarke, tisserand dans Spithfields; elle mourut, âgée de soixante-seize ans, au mois d'août 1727. Une de ses filles se maria à Thomas Foster, tisserand aussi. Réduite à la misère, un critique proposa une souscription en sa faveur :

- · Cette proposition, dit-il, doit être bien reçue,
- » puisqu'elle est faite par moi, qu'on pourrait
- » regarder comme le Zoïle de l'Homère an-

» glais. » Zoîle n'eut pas le plaisir de nourrir la petite-fille d'Homère des outrages qu'il avait prodigués au père de l'Épopée biblique. Le parterre anglais devint le tuteur de l'orpheline; elle eut à son bénéfice une représentation du Masque dont Samuel Johnson, d'ailleurs assez durdans son jugement sur Milton, fit le prologue.

Déborah fut connue du professeur Ward, et de Richardson à qui nous devons une Vie de Milton. Addison se fit le patron de Déborah, et obtint pour elle de la reine Caroline, cinquante guinées.

Un fils de Déborah, Caleb Clarke, passa aux Indes dans les premières années du xvmº siècle. On a su par sir James Mackintosh, que ce petit-fils de Milton avait été clerc de paroisse à Madras. Caleb Clarke eut de sa femme Marie trois enfans: Abraham, Marie, morte en 1706, et Isaac. Abraham, arrière-petit-fils de Milton, épousa, au mois de septembre 1725, Anna Clarke; il en eut une fille Marie Clarke, portée sur les registres de naissances, à Madras, 2 avril 1727. Là, disparaît toute trace de la famille de Milton. On ne sait ce que sont devenus Abraham et Isaac, qui ne moururent point à Madras, et dont jusqu'à présent on n'a point fait vérifier le décès sur les registres de

Calcutta et de Bombay. S'ils étaient retournés en Angleterre, ils n'auraient point échappé aux admirateurs et aux biographes de Milton: ils se sont donc perdus dans les vastes régions de l'Inde, au berceau du monde chanté par leur aïeul. Peut-être quelques gouttes inconnues du sang libre de Milton animent aujourd'hui le cœur d'un esclave; peut-être aussi coulent-elles dans les veines d'un prêtre de Buddha, ou dans celles d'un de ces bergers indiens, qui se retire au frais sous un figuier, et surveille ses troupeaux à travers les entaillures coupées dans le feuillage le plus épais. »

Shelters in cool, and tends his pasturing herds At loopholes cut thro' thickest shade. . . .

Paradise lost, 13. 1x.

Rien de plus naturel que la curiosité qui nous porte à nous enquérir de la famille des hommes illustres : celle de Bonaparte n'a point péri, parce qu'il a laissé après lui les reines et les rois qu'il fit avec son épée. J'ai recherché ailleurs ce qu'étaient devenus les descendans de ce Cromwell, dont le nom se trouve inséparablement uni dans la gloire à celui de Milton.

### 118 ESSAI SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE.

- « Il est possible, ai-je dit, qu'un hériti
- » direct d'Olivier Cromwell par Henri, s
- maintenant quelque paysan irlandais i
- onnu, catholique, peut-être, vivant
- » pommes de terre dans les tourbières d'I
- ster, attaquant la nuit les orangistes, et
- » débattant contre les lois atroces du Prote
- departant contre les iois atroces du Frote
- » teur. Il est possible encore que ce descenda
- » inconnu de Cromwell ait été un Franklin
- un Washington en Amérique (1). «
  - (1) Les Quatre Stuart.

#### PARADIS PERDIT.

### DE QUELQUES IMPERFECTIONS DE CE POÈME.

Le comte de Dorset, cherchant des livres, entra chez le libraire de Milton et mit par hasard la main sur le *Paradis perdu*. Le libraire pria humblement sa Seigneurie de le lire et de lui procurer des acheteurs. Le comte l'emporta, le lut, le fit passer à Dryden qui le lui renvoya avec ces mots: Cet homme nous efface, nous et les anciens.

Cependant la renommée du Paradis perdu ne marchait qu'avec lenteur; des mœurs frivoles et corrompues, l'aversion qu'on portait à des sectes religieuses dont les excès avaient fait naître l'esprit d'incrédulité, s'opposaient au succès d'un poëme aussi sévère par le sujet, le style et la pensée: ni le duc de Buckingham, ni le comte de Rochester, ni le chevalier Temple, ne s'occupent de Milton. Mais, en 1688, une édition in-folio du Paradis perdu, sous le patronage de lord Sommers, fit du bruit: on cût dit que la gloire de l'ennemi des Stuart par eux opprimée, avait attendu l'année de leur chute pour éclater. Si Milton eût véeu, comme son frère, jusqu'à l'époque de la révolution de 1688, eût-il trouvé grâce devant le gouvernement nouveau? J'en doute; on ne fit que changer de roi. Le vieux régicide Ludlow, accouru de Lausanne, se trouva aussi étranger sous Guillaume III qu'il l'eût été sous Jacques II: homme d'un autre temps, il retourna mourir dans sa solitude.

Peu à peu les éditions du Paradis perdu se multiplièrent. Addison lui consacra dix-huit articles du Spectateur. Alors il n'y eut plus assez d'autels pour le dieu; Milton prit dans le culte public sa place à côté de Shakspeare.

Quelques voix opposantes se firent entendre pourtant; aucune grande renommée ne s'élève sans contradicteurs. On prétendit que Milton avait imité Mosénius, Ramsay, Vida, Sannazar, Romœus, Flecther Staforst, Taubman, Andreini, Quintianus, Malapert, Fox: on aurait pu ajouter à cette liste Saint-Avit, Dubartas et le Tasse; Saint-Avit a de très belles scènes dans Éden. Il est probable que Milton, à Naples, dans la compagnie de Manso, avait lu les Sette giornale del mondo creato du Tasse. Le chantre de la Jérusalem fait sortir Eve du sein d'Adam, tandis que Dieu arrosait d'un sommeil paisible les membres de notre premier père assoupi:

Ed irrigò di placida quiete
Tutte le membra al sonnacchioso...

Le Tasse amollit l'image biblique, et dans ses douces créations la femme n'est plus que le premier songe de l'homme.

Que fait tout cela à la gloire de Milton? Ces prétendus originaux ont-ils ouvert leurs ouvrages par le réveil de Satan dans l'Enser? ont-ils traversé le Chaos avec l'Ange rebelle, aperçu la création du seuil de l'Empyrée, apostrophé le soleil, contemplé le bonheur de l'homme dans sa primitive innocence, deviné les majestueuses amours d'Éve et d'Adam?

Soit qu'en traduisant Milton, l'habitude d'une société intime m'ait accoutumé à ses défauts; soit qu'élargissant la critique, je juge le poète d'après les idées qu'il devait avoir, je ne suis plus blessé des choses qui me choquaient au-

tresois. La decouverte de l'artillerie d ciel me semble aujourd'hui découler idée fort naturelle: Milton sait invent Satan ce qu'il trouve de pire parmi les mes. Il revient souvent sur cette inven propos de la conspiration des poudre cinq pièces latines, in Proditionem bom cam, in inventorem bombardæ.

Les railleries des démons sont une im des railleries des héros d'Homère. J'a voir l'Iliade apparaître au travers du I perdu.

Les démons changés en serpens qui leur chef, lorsqu'il se vient vanter ( sous la figure d'un serpent ) perdu la ramaine, sont les caprices, d'ailleurs éto ment bien exprimés, d'une imagination bondante. Dans les critiques que l'on a de ce passage, on n'a pas vu, ou on n voulu voir l'explication que le poète luidonne de la métamorphose : elle est con au sujet de l'ouvrage et aux traditions le populaires du christianisme. C'est pour l nière fois que l'on aperçoit Satan : le des ténèbres, superbe intelligence au mencement du poëme avant la séductio dam, devient hideux reptile à la fin du

après la chute de l'homme: au lieu de l'Esprit qui brillait encore à l'égal du soleil éclipsé, il ne vous reste plus que l'ancien serpent, que le vieux dragon de l'abime.

Il serait moins injuste de reprocher à Milton quelques traits de mauvais goût. « Ce dîner ( de fruits ) qui ne refroidit pas, » par exemple. l'aurais voulu pouvoir supprimer les vers où Adam dit à Ève qu'elle est une côte tortueuse que lui Adam avait de trop, et malheureusement cette injure se trouvait placée dans un morceau dramatique d'une beauté achevée.

Le poète abuse un peu de son érudition, mais après tout, mieux vaut être trop instruit que de ne l'être pas assez: Milton a tiré plus de beautés de son savoir que Shakspeare de son ignorance. N'est-il pas surprenant qu'au milieu de la mauvaise physique de son temps, il annonce l'attraction, démontrée depuis par Newton? Keppler, Boullian et Hook, il est vrai, avaient mis sur la voie de la découverte, et Milton aurait pu connaître ce qu'on appelait alors la force tractoire. Dans l'Antiquité, Aristarque fait du soleil le centre unique de l'univers.

Des nuances et des lumières manquent, de fois à autre, dans les tableaux du poète; on

devine que le peintre ne voit plus, comme en musique on reconnait le jeu d'un aveugle à l'indéfini de certaines notes. Les descriptions du Paradis perdu ont quelque chose de doux, de velouté, de vaporeux, d'idéal, comme des sonvenirs : les soleils conchans de Milton en rapport avec son age, la nuit de ses paupières et la nuit approchante de sa tombe, ont un caractère de mélancolie qu'on ne retrouve nulle part. Lui demanderez-vous rien de plus lorsqu'en peignant une nuit dans Éden, il vous dit : « Le rossignol répétait ses plaintes amou-» reuses, et le silence était ravi. » Cinq ou six vers, hors de tous les lieux communs, lu suffisent pour offrir le spectacle religieux du matin. « La lumière sacrée commença de poin-» dre dans l'orient parmi les fleurs humides » elles exhalaient leur encens matinal, alor • que tout ce qui respire sur le grand autel de » la terre, élève vers le Créateur des louange » silencieuses et une odeur qui lui est agréa » ble. » On croit lire un verset des psaumes Jubilate Deo omnis terra : Benedic, anima mea Domino

Enfin, si le poète montre quelquesois de la fatigue; si la lyre échappe à sa main lassée, i repose et je repose avec lui : je ne voudrais pa

### 125

SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE.

que les beaux endroits du Cid et des Horaces fussent joints ensemble par des harmonies élégantes et travaillées; les simplicités de Corneille sont un passage à ses grandeurs qui me charme encore.

## PLAN' DU PARADIS PERDU.

Que dirai-je du Paradis perdu qui n'ait déjà été dit? Mille fois on en a cité les traits sublimes, les discours, les combats, la chute des anges et cet enser qui eût fui épouvanté, si Dieu n'en avait creusé si profondément l'abime. J'insisterai donc principalement sur la composition générale de l'ouvrage, pour faire remarquer l'art avec lequel le tout est conduit.

Satan s'est reveillé au milieu du lac de feu (et quel réveil!). Il rassemble le conseil des légions punies; il rappelle à ses compagnons de malheur et de désobéissance un ancien oracle qui annonçait la naissance d'un monde nouveau, la création d'une nouvelle race formée à dessein de remplir le vide laissé par les anges tombés : chose formidable! c'est dans l'enfer que

ESSAI SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 127

l'on entend prononcer pour la première fois le nom de l'Honne.

Satan propose d'aller à la recherche de ce monde inconnu, de le détruire ou de le corrompre. Il part, explore l'enfer, rencontre le Péché et la Mort, se fait ouvrir les portes de l'Abîme, traverse le Chaos, découvre la Création, descend au soleil, arrive sur la terre, voit nos premiers parens dans Éden, est touché de leur beauté et de leur innocence, et donne, par ses remords et son attendrissement, une idée ineffable de leur nature et de leur bonheur. Dieu aperçoit Satan du haut du ciel, prédit la faiblesse de l'homme, annonce sa perte totale, à moins que quelqu'un ne se présente, pour être sa caution et mourir pour lui : les anges restent muets d'épouvante. Dans le silence du ciel, le Fils seul prend la parole et s'offre en sacrifice. La victime est acceptée, l'homme est racheté avant même d'être tombé.

Le Tout-Paissant envoie Raphaël prévenir nos premiers pères de l'arrivée et des projets de leur ennemi. Le messager céleste fait à Adam le récit de la révolte des anges, arrivée au moment où le Pragannonça du haut de la montagne Sainte qu'il avait engendré son Fils, et qu'il lui remettait tout pouvoir. L'orgueil et la

jalousie de Satan, excités par cette déclaration, l'entraînent au combat; vaincu avec ses légions, il est précipité dans l'Enfer. Milton n'avait aucunes données pour trouver le motif de la révolte de Satan; il a fallu qu'il tirât tout de son génie. Ainsi, avec l'art d'un grand maître, il fait connaître ce qui a précédé l'ouverture du poême. Raphaël raconte encore à Adam l'œuvre de six jours. Adam raconte à son tour à Raphaël sa propre création. L'angé retourne au ciel. Ève se laisse séduire, goûté au fruit, et entraîne Adam dans sa chute.

Au dixième livre, tous les personnages re paraissent; ils viennent subir leur sort. Au onzième et au douzième livres, Adam voit le suite de sa faute et tout ce qui arrivera jusqu'è l'Incarnation du Christ: le Fils doit, en s'immolant, racheter l'homme. Le Fils est un de personnages du poëme: au moyen d'une vi sion, il reste seul et le dernier sur la scène afin d'accomplir dans le monologue de la croiz l'action définitive: consummatum est.

Voilà l'ouvrage en sa simplicité. Les faits e les récits naissent les uns des autres; on par court l'enser, le chaos, le ciel, la terre, l'éter nité, le temps, au milieu des blasphèmes e des cantiques, des supplices et des joies; or se'promène dans ces immensités tout naturellement, sans s'en apercevoir, sans ressentir aucun mouvement, sans se douter des efforts qu'il a fallu pour vous porter si haut sur des ailes d'aigle, pour créer un pareil univers.

Cette observation touchant la dernière apparition du Fils montre, contre l'opinion de certains critiques, que Milton aurait eu tort de retrancher les deux derniers livres. Ces livres, que l'on regarde, je ne sais pourquoi, comme les plus faibles du poëme, sont, selon moi, tout aussi beaux que les autres; ils ont même un intérêt humain qui manque aux premiers. Du plus grand des poètes qu'il était, l'auteur devient le plus grand historien, sans cesser d'être poète. Michel annonce à nos premiers pères qu'il faut sortir du Paradis. Ève pleure; elle se désole de quitter ses fleurs: • O fleurs, dit-elle, qui toutes avez reçu de » moi vos noms. » Trait charmant, qu'on a cru d'un dernier poète germanique, et qui n'est qu'une de ces beautés dont les ouvrages de Milton fourmillent. Adam se plaint aussi, mais c'est d'abandonner les lieux que Dieu avait daigné honorer de sa présence : « J'aurais » pu dire à mes enfans : Sur cette montagne · il m'apparut; sous cet arbre il se rendit vi-

- » sible à mes yeux; entre ces pins j'entendis
- » sa voix; au bord de cette fontaine je m'en-
- » tretins avec lui. »

Cette idée de Dieu, dont l'homme est dominé dans le Paradis perdu, est d'une sublimité extraordinaire. Ève en naissant à la vie, n'est occupée que de sa beauté et ne voit Dieu qu'à travers l'homme; Adam, aussitôt qu'il est créé, devinant qu'il n'a pas pu se créer seul, cherche et appelle aussitôt son Créateur.

Ève demeure endormie au pied de la montagne: Michel, au sommet de la même montagne, montre à Adam, dans une vision, toute sa race. Alors se déroule la Bible. D'abord vient l'histoire de Caïn et d'Abel : « O maître, s'é-· crie Adam à l'ange, en voyant tomber Abel, • est-ce là la mort ? est-ce par ce chemin que » je dois retourner dans ma poussière natale? • Remarquons que dans l'Écriture il n'est plus question d'Adam après sa chute; un grand silence s'étend entre son péché et sa mort : pendant 930 années, il semble que le genre humain, sa postérité malheureuse, n'a osé parler de lui; saint Paul même ne le nomme pas parmi les saints qui ont vécu de la Foi; l'Apôtre n'en commence la liste qu'à Abel. Adam passe pour le chef des morts, parce que tous

les hommes sont morts en lui, et néanmoins. durant neuf siècles, il vit défiler ses fils vers la tombe dont il était l'inventeur, et qu'il leur avait ouverte.

Après le meurtre d'Abel, l'ange montre à Adam un hôpital et les différentes espèces de morts; tableau plein de vigueur à la manière du Tintoret. « Adam pleure à cette vue, dit le » poète, quoiqu'il ne fût pas né d'une femme. » Réflexion pathétique inspirée au poète par ce passage de Job: « L'homme ne de la femme ne • vit que peu de temps, et il est rempli de » beaucoup de misère. »

L'histoire des Géans de la montagne qui séduisent les femmes de la plaine, est merveilleusement contée. Le Déluge offre une vaste scène. Dans ce xiº livre, Milton imite Dante par ces formes d'interpellations du dialogue : MAITRE ? Dante aurait invité Milton, comme un frère, à entrer avec lui dans le groupe des grands poètes.

Au xii livre, ce n'est plus une vision, c'est un récit. La tour de Babel, la vocation d'Abraham, la venue du Christ, son Incarnation, sa Résurrection, sont remplies de beautés de tous les genres. Le livre se termine par le bannissement d'Adam et d'Ève, et par les

vers si tristes que tout le monde sait par

Dans ces deux derniers livres la mélancolie du poète s'est augmentée; il paraît sentir davantage le poids du malheur et des ans. Il met dans la bouche de Michel ces paroles:

- « Tu jouiras de la vie; et, pareil à un fruit
- parvenu à sa maturité, tu retomberas dans
- le sein de la terre dont tu es sorti. Tu seras,
- non pas durement arraché, mais doucement
- cueilli par la mort, quand tu seras parvenu
- à cette maturité qui s'appelle vieillesse. Mais
- » alors il te faudra survivre à ta jeunesse, à
- ta force; à ta beauté qui se changera en
- · laideur, en faiblesse, en maigreur. Tes sens
- » émoussés auront perdu ces goûts et ces
- » douceurs qui les flattent maintenant, et au
- » lieu de cet air de jeunesse, de gaieté, de
- » vivacité qui t'anime, régnera dans ton sang
- » desséché une froide et stérile mélancolie,
- » qui appesantira tes esprits et consumera
- » enfin le baume de ta vie. »

Un commentateur, à propos du génie de Milton, dans ces derniers livres du *Paradis* perdu, dit: « C'est le même océan, mais dans le

- temps du reflux, le même soleil, mais au
- » moment où il finit sa carrière. »

# SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 133

Soit. La mer me paraît plus belle lorsqu'elle me permet d'errer sur ses grèves abandonnées, et qu'elle se retire à l'horizon avec le soleil couchant.

13

# CARACTÈRE DES PERSONNAGES DU PARADIS PERDU. ADAM ET ÈVE.

Milton a placé dans le premier homme et la première femme le type original de leurs fils et de leurs filles sur la terre :

- · Dans leurs regards divins brillait l'image
- de leur glorieux auteur, avec la vérité, la
- » sagesse, la sainteté sévère et pure; sévère,
- » mais placée dans cette véritable liberté fi-
- » liale, d'où vient la véritable autorité dans les
- » hommes. Ils ne sont pas égaux, comme leur
- » sexe n'est pas semblable : Lui formé pour la
- · contemplation et le courage; ELLE pour la
- · mollesse et la douce grâce séduisante, LUI
- » pour Dieu seulement; ELLE pour DIEU en LUI.
- . Le beau large front de l'homme et son œil
- » sublime déclaraient sa suprême puissance;
- » ses cheveux d'hyacinthe, partagés autour de

son front, pendent en grappe d'un manière mâle, mais non au-dessous de ses larges épaules. La femme porte comme un voile sa chevelure d'or qui descend éparse et sans ornement jusqu'à sa ceinture déliée: ses tresses roulent en capricieux anneaux, comme la vigne replie ses attaches; ce qui implique la dépendance, mais une dépendance demandée avec un doux empire; par la femme accordée, par l'homme mieux reçue; accordée avec une soumission modeste, un décent orgueil, une tendre résistance; amoureux délai!.....

Ainsi ils passaient nus; ils n'évitaient ni
la vue de Dieu, ni celle de l'ange, car ils ne
songaient point au mal; ainsi en se tenant
par la main, passait le plus charmant couple
qui s'unit jamais depuis dans les embrassemens de l'amour, Adam le plus beau des
hommes qui furent ses fils, Ève la plus belle
des femmes qui naquirent ses filles. ( Paradis perdu, liv. IV.)

Adam, simple et sublime, instruit du ciel et tirant son expérience de Dieu, n'a qu'une faiblesse, et l'on voit que cette faiblesse le perdra: après avoir raconté sa propre création à Raphaël, ses conversations avec Dieu sur la solitude, il peint ses transports à la première vue de sa compagne.

« Il me sembla voir, quoique endormi, le » lieu où j'étais et la figure glorieuse devant » laquelle je m'étais tenu éveillé. En se bais-» sant elle m'ouvrit le côté gauche, y prit une » côte chaude des esprits du cœur, et ruisselant du sang nouveau de la vie. Large » était la blessure, mais soudain remplie de » chair et guérie. Il pétrit et modela cette côte avec ses mains : sous ses mains se forma une · créature semblable à l'homme, mais d'un » sexe différent. Elle était si agréablement belle, que tout ce qui avait paru beau dans » le monde, ne parut plus rien maintenant, ou sembla confondu en elle, réuni en elle et . dans ses regards qui depuis ce temps ont ré-» pandu dans mon cœur une douceur non auparavant éprouvée. Sa présence inspira à • toutes choses l'esprit d'amour et les amou-· reuses délices. Cette créature disparut et me laissa sombre; je m'éveillai pour la trouver ou pour déplorer à jamais sa perte, et ab-• jurer tous les autres plaisirs. Lorsque j'étais » hors de tout espoir, la voici non loin, telle » que je la vis dans mon songe, ornée de tout · ce que le ciel et la terre pouvaient prodiguer

Tu as rempli ta promesse, Créateur bon et
doux, donateur de toutes choses belles!
mais celui-ci est le plus beau de tes présens,
et tu n'y as rien épargné! Je vois maintenant l'os de mes os, la clair de ma chair,
moi-mème devant moi.

> hante :

• Elle m'entendit; et quoiqu'elle sût divinenement amenée, son innocence, sa modestie virginale, sa vertu, la conscience de son
prix..... pour tout dire ensin, la nature
elle-même, toute pure qu'elle était de pensée pécheresse, produisit dans Ève un tel
effet, qu'en me voyant elle se détourna. Je
la suivis; elle connut ce que c'était que
l'honneur, et avec une soumission majestueuse, il lui plut d'agréer mes raisons. Je
la conduisis au berceau nuptial, rougissant
comme le matin. Tous les cieux et les étoiles

» fortunées versèrent sur cette heure leur in » fluence choisie. La terre et chaque collin » donnèrent un signe de congratulation ; le » oiseaux furent joyeux; les fraîches brises » les vents légers murmurèrent dans les bois » en se jouant, leurs ailes nous jetèrent de » roses, nous jetèrent les parfums du buisso » embaumé, jusqu'à ce que l'amoureux o » seau de la nuit chanta les noces et ordonna » l'étoile du soir de se hâter sur le sommet d » sa colline, pour allumer la lampe nuptiale » Ainsi je t'ai raconté ma condition et j'a » amené mon histoire jusqu'au comble de l » félicité terrestre dont je jouis. Je dois avoue • que dans toutes les autres choses je trouv » à la vérité du bonheur, mais soit que j'e » use ou non, il ne produit dans mon espri » ni changement, ni véhémens désirs..... » Mais ici tout autrement! transporté je vois » transporté je touche! Ici pour la premièr » fois j'ai senti la passion, commotion étrange » Supérieur et calme dans toute autre joie » ici faible contre le charme d'un regard » puissant de la beauté. Ou la nature a faill » en moi et m'a laissé quelque partie non à l'é » preuve d'un pareil objet; ou, soustraite de » mon côté, on m'a peut-être pris trop de vie

• du moins on a prodigué à la femme trop d'or-• nemens...... Quand j'approche de ses · charmes, elle me paraît si absolue et si ac-· complie en elle-même, si instruite de ses · droits, que tout ce qu'elle veut faire ou · dire me semble le plus sage, le plus ver-• tueux, le plus discret, le meilleur. Tout savoir » plus élevé tombe abaissé en sa présence ; la » sagesse discourant avec elle se perd décon-· certée et paraît folie. L'autorité et la raison » la suivent comme si elle avait été créée la • première. Enfin, pour tout achever, la gran-» deur d'ame et la noblesse ont établi en elle · leur demeure la plus charmante, et créé au-• tour d'elle un respect mêlé de frayeur · comme une garde angélique. ›

Qui a jamais dit ces choses-là? quel poète a jamais parlé ce langage! Combien nous sommes misérables dans nos compositions modernes auprès de ces fortes et magnifiques conceptions! Milton a soin d'écarter Ève quand Adam raconte à Raphaël sa faiblesse, mais Ève curieuse, cachée sous la feuillée, entend ce qui doit servir à la perdre.

Ève a une séduction inexprimable; elle respire à la fois l'innocence et la volupté; mais elle est légère, présomptueuse, vaine de sa beauté; elle s'obstine à aller seule à ses ouvrages du matin, malgré les supplications d'Adam; elle est offensée des craintes qu'il lui témoigne; elle se croit capable de résister au Prince des ténèbres. Le faible Adam lui cède; il la suit tristement des yeux à mesure qu'elle s'éloigne parmi les bocages. Ève n'est par plus tôt arrivée auprès de l'arbre de science, qu'elle est séduite, en dépit des avertissemens d'Adam et du ciel, en dépit des images d'un rêve qui l'avait pourtant effrayée, et dans lequel l'Esprit de mensonge lui avait dit ce que lui répète le Serpent: quelques louanges de sa beauté l'enivrent; elle tombe.

La stupeur d'Adam, la résolution qu'il prend de goûter lui-même au fruit fatal pour mourir avec Ève, le désespoir des époux, les reproches, le pardon, le raccommodement, la proposition qu'Éve fait à son tour de se donner la mort ou de se priver de postérité; tout cela est du plus haut pathétique. Au surplus, Ève rappelle les femmes de Shakspeare; elle a quelque chose d'extrêmement jeune, une naïveté qui touche à l'enfance: c'est l'excuse d'une séduction accomplie avec tant de facilité.

Le style de ces scènes n'a jamais appartenu qu'à Milton. On sait par quels vers délicieux Ève rend compte de son premier réveil, en sortant des mains du Créateur. Dans ce même n° livre, Ève dit à notre premier père:

Doux est le souffle du matin, son lever · doux avec le charme des oiseaux matineux: » agréable est le soleil quand d'abord dans ce · délicieux jardin, il déploie ses rayons de l'orient, sur l'herbe, les arbres, les fruits et les · fleurs brillans de rosée; parfumée est la terre • fertile après de molles pluies ; charmant est · le venir d'un soir paisible et gracieux; char-• mante la nuit silencieuse avec son oiseau so-• lennel, et cette lune si belle et ces perles du ciel . sa cour étoilée : mais ni le souffle du ma-• tin, quand il monte avec le charme des oiseaux matineux; ni le soleil levant sur ce délicieux • jardin; ni l'herbe, ni le fruit, ni la fleur bril-» lante de rosée; ni le parfum après de molles pluies, ni le soir paisible et gracieux, ni la nuit silencieuse avec son oiseau solennel, ni · la promenade à la clarté de la lune ou à la • tremblante lumière de l'étoile, n'ont de dou-» ceur sans toi. »

A l'entrée du berceau nuptial et près d'y entrer, Adam s'arrête et cache le bonheur qu'il va goûter dans ce chaste et religieux souhait:

· Créateur, ton fortuné paradis est trop vaste

- » pour nous; ton abondance manque de mains
- qui la partagent; elle tombe sur le sol sans
- » être moissonnée; mais tu nous a promis à tous
- » deux une race pour remplir la terre, une
- » race qui glorifiera avec nous ta bonté infinie,
- » et quand nous nous éveillons, et quand nous
- » cherchons, comme à cette heure, le sommeil,
- \* cherchons, comme a cette neure, le sommeli
- » ton présent. »

Adam s'éveille avant Ève sous le berceau :

- « Il se soulève, appuyé sur le coude, et sus-
- » pendu sur sa bien-aimée, il contemple avec
- » le regard d'un cordial amour, la beauté qui,
- » éveillée ou endormie, brille de toutes les
- » sortes de grâces. Alors avec une voix douce,
- » comme quand Zéphyre souffle sur Flore, tou-
- » chant doucement la main d'Ève, il murmure
- » ces mots:
- « Éveille-toi, ma beauté, mon épouse, mon
- » dernier bien trouvé, le meilleur et le dernier
- présent du ciel! Mais délices toujours nouvel-
- » les, éveille-toi! Le matin brille, la fraîche
- » campagne nous appelle; nous perdons les
- » prémices du jour! »

Lorsque Raphaël aperçoit Ève, il lui adresse les paroles de la Salutation angélique :

- « Je te salue, mère des hommes, dont les
- » entrailles fécondes rempliront le monde de

 fils plus nombreux que ne seront jamais les fruits variés dont les arbres de Dieu ont chargé cette table.

Ainsi tout se sanctifie par les souvenirs de la religion dans les hymnes du poète. Ces suaves peintures de la béatitude sont d'autant plus dramatiques que Satan en est le témoin: il apprend de la bouche même des époux heureux leur secret et le moyen de les perdre. La félicité d'Adam et d'Ève est redoutable; chaque instant de leur bonheur fait frémir, puisqu'il doit être suivi de la perte de la race humaine:

- Ah! couple charmant, dit le Prince de l'En-
- fer vous ne vous doutez guère combien votro
- changement approche! toutes vos delices vont
- s'évanouir et vous livrer au malheur; mal-
- heur d'autant plus grand que vous goûtez
- maintenant plus de joie! Couple heureux,
- mais trop mal gardé pour continuer d'être
- toujours si heureux!.....Non que je sois
- · votre ennemi décidé; je pourrais avoir pitié
- de vous, abandonnés comme vous l'êtes,
- » bien qu'on soit sans pitié pour moi! »

Si l'art du poète se montre quelque part, c'est dans la peinture des amours de nos Premiers Parens après le péché. Le poète emploie les mêmes couleurs; mais l'effet n'en est plus le même: Ève n'est plus une épouse, c'est une maîtresse; la vierge mariée des berceaux d'Éden est entrée dans les bosquets de Paphos; la volupté a remplacé l'amour; les blandices ont tenu lieu des chastes caresses. Comment le poète a-t-il opéré cette métamorphose? Il n'a banni qu'un seul mot de ses descriptions: Innocence. Les deux époux sortent accablés de fatigue, du sommeil que leur a procuré l'enivrement du fruit défendu; on voit qu'ils viennent d'engendrer Caïn. Ils découvrent avec honte sur leur visage les pâles traces du plaisir: ils s'aperçoivent qu'ils sont nus, et ils ont recours au figuier.

L'homme tombé, le globe est dérangé sur son axe; les saisons s'altèrent; et la Mort fait son premier pas dans l'univers.

### L'ÉTERNEL ET LE FILS.

Le caractère du Père tout-puissant est obscurément tracé. Il faut admirer la retenue de l'auteur; il a craint de prêter une parole mortelle à l'Être impérissable; il ne met dans la bouche de Jehovah que des discours consacrés par le texte des Livres Saints et par les commentaires de l'élite des esprits chrétiens dans la suite des âges: tout roule sur les questions les plus abstraites de la Grâce, du Libre arbitre, de la Prescience. L'Éternel s'agrandit au fond des ténèbres théologiques et philosophiques où la main du respect et du mystère le tient caché. Nous verrons que Milton, dans l'embarras de ses systèmes, ne s'était pas fait une idée bien distincte de la Divinité unique.

Mais le caractère du Fils est une œuvre dont on n'a pas assez remarqué la perfection. Dans le Christ, il ya de l'homme; l'homme peut don mieux comprendre le Christ, et comme aus dans le Christ il y de la Nature Divine, c'est travers l'homme que Milton s'est élevé à l connaissance réelle de l'Hower - Diru.

Le tendresse du Fils est meffable et ne s dément jamais. Dès le troisième livre, il s'offr en victime expiatoire, même avant que l'homm soit tombé; il dit au Père : « Me voici : me » pour lui, vie pour vie, je me présente. Qu » ta colère tombe sur moi; prends-moi pou • l'homme. Afin de le sauver, je quitterai to

- sein; j'abandonnerai librement la gloire doi
- » je jouis auprès de toi; pour lui, je mourra
- » satisfait : que la mort exerce sur moi : • fureur! »

Ses paroles cessèrent; mais dans son aspec miséricordieux, le silence parle encore; respire un immortel amour pour les homme

mortels. Au dixième livre, le Père envoie le Fils ju

ger le couple criminel : « Je vais donc, dit l » Fils, vers ceux qui t'ont offensé; mais t

- » sais que, quel que soit le jugement, c'e
- sur moi que retombera la plus grande peine
- » Je m'y suis engagé en ta présence; je n
- , m'en repens point, puisque j'espère obteni

de mon innocence l'adoucissement du châtiment quand il sera exercé sur moi.

Le Fils refuse tout cortége : à la sentence qu'il va prononcer, ne doivent assister que les deux Coupables. Il descend dans le jardin comme un vent doux du soir; sa voix, loin d'être effrayante, est portée par la brise aux oreilles d'Ève et d'Adam. L'homme et la femme se cachent; il les appelle : « Adam, où es-tu? » Adam hésite; puis il s'avance avec peine suivi d'Ève; il répond enfin : « Je me suis caché » parce que j'étais nu. »

Le Fils ne lui fait aucun reproche, il réplique avec douceur: « Tu as souvent entendu

- ma voix; au lieu de te causer de la crainte,
- elle te remplissait de joie : pourquoi est-elle
- devenue pour toi si terrible? Tu dis que tu
- es nu : qui te l'a appris? •
- Ainsi jugea l'homme, dit le poète, celui
   qui était à la fois son juge et son sauveur!.....
- Ensuite voyant ces deux criminels debout et
- Lindito vojant cos deda Cimminos debodo co
- nus, au milieu d'un air qui allait souffrir
- de grandes altérations, il en eut compassion;
- il ne dédaigna pas de prendre dès ce moment
- la forme de serviteur, qu'il prit lorsqu'il
- · lava les pieds de ses serviteurs. Avec l'atten-
- tion d'un père de famille, il couvrit leur

- nudité de peaux de bêtes..... Il eut aussi
- » pitié de leur nudité la plus ignominieuse; il
- · couvrit leur nudité intérieure de sa robe de
- » justice, l'étendant entre eux et les regards de
- » son père vers lequel il retourna aussitôt. »

L'expression manque pour louer des choses si divines.

A la fin de ce même livre x, ève et Adam, réconciliés et pénitens, vont prier Dieu à la même place où ils ont été jugés. Leurs prières volent au ciel; le grand Intercesseur les présente au Père, embaumées de l'encens qui fume sur l'autel d'or: « Considérez, ô mon père, quels

- » sont les premiers fruits qu'a fait germer sur
- » la terre cette grâce que vous avez fait entrer
- » dans le cœur humain : ce sont des soupirs et
- » des prières, je vous les présente, moi qui
- » suis votre prêtre. . . . . . L'homme ignore
- en quels termes il doit parler pour lui-même;
- » permettez que je sois son interprète, son
- » avocat, sa victime de propitiation. Gravez en
- » moi toutes ses actions bonnes ou mauvaises :
- je perfectionnerai les premières; j'expierai
- » les autres par ma mort. »

Ici la beauté de la poésie égale la beauté du sentiment.

Enfin dans le xue livre, Milton quittant les

bauteurs de la Bible, descend à la mansuétude évangélique pour peindre le mystère de la Rédemption. « C'est afin de porter ton châtiment, dit Michel à Adam, qu'il se fera chair, qu'il s'exposera à souffrir une vie méprisée et une mort honteuse. . . . . . . . . Sur la terre il se voit trahi, blasphémé, arrêté avec violence, jugé, condamné à la mort; mort d'ignominie et de malédiction. Il est élevé sur une croix par son propre peuple; mais il meurt pour donner la vie et il cloue à sa croix tes ennemis.

Milton attendrit son génie aux rayons du christianisme: comme il a peint ce qui a précédé le Temps, il vous laisse dans ce Temps où ilvous a introduit à la chute de l'homme. Pour lui, il passe à travers ce monde intermédiaire qu'il dédaigne; il se hâte d'annoncer la destruction du Temps auquel il donne des ailes d'heures, de proclamer le renouvellement des choses, la réunion de la Fin et du Commencement dans le sein de Dire.

#### ANGES.

Parmi les anges il y a une grande variété de caractères: Uriel, Raphaël, Michel, ont des traits qui les distinguent les uns des autres. Raphaël est l'ange ami de l'homme. La peinture que le poète en fait est pleine de pudeur et de grâce.

Envoyé par Dieu vers nos premiers pères, en arrivant dans Éden il secoue ses six ailes qui répandent au loin une odeur d'ambroisie. Adam appelle Ève : « Ève, approche-toi vite!

- » Regarde entre ces arbres du côté de l'orient :
- » vois-tu cette Forme éclatante qui s'avance
- » vers nous? on dirait d'une nouvelle aurore
- » qui se lève. » Raphaël aborde Adam, comme dans l'Antiquité biblique des anges demandent l'hospitalité aux patriarches, ou comme dans l'Antiquité païenne, les Dieux viennent s'as-

seoir à la table de Philémon et de Baucis.

### ESSAI SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 151

Raphaël salue notre première mère des mèmes paroles dont Gabriel salua Marie, seconde Ève. Il raconte ensuite, comme je l'ai dit, ce qui s'est passé dans le ciel, la chute des Esprits rebelles et la création du monde; il contente la curiosité du père des hommes, et rougit, comme rougit un ange, quand Adam ose lui faire des questions sur les amours des Esprits. Lorsqu'il retourne au ciel, Adam lui dit : « Partez, hôte » divin; soyez toujours le protecteur et l'ami de

· l'homme, et revenez souvent nous visiter. ·

Michel, chef des milices du ciel, est envoyé à son tour, mais pour bannir du Paradis les deux coupables. Il a pris la forme humaine et l'habillement d'un guerrier; son visage, quand la visière de son casque était levée, montre l'âge où la virilité commence et finit la jeunesse. Son épée pend comme un éclatant zodiaque à son côté, et dans sa main il porte négligemment une lance. Adam l'aperçoit de loin:

« Il n'a point l'air terrible, dit-il à Ève : je ne

» dois pas être effrayé ; mais il n'a pas non plus

» l'air doux et sociable de Raphaël. » Le poète connaît familièrement tous ces anges, et vous fait vivre avec eux. L'ange fidèle dans l'armée de Satan, est énergique: je citerai bientôt un de ses discours. Il n'y a pas jusqu'au chérubin

١

de ronde qui surprend Satan à l'oreille d'Ève, dont le trait ne soit correctement dessiné. Satan insulte ce chérubin : « Ne pas me connaître

- » prouve que toi-même est inconnu, et le der-
- » nier de ta bande. » Zéphon lui répond :
- « Esprit révolté, ne t'imagine pas que ta figure
- » soit la même, et qu'on puisse te reconnaître;
- » tu n'as plus cet éclat qui t'environnait,
- » lorsque tu restais pur dans le ciel. Ta gloire
- t'a quitté avec ton innocence; le moindre
- d'entre nous peut tout contre toi; ton crime
- » fait ta faiblesse. »

Quand Satan lui-même se transforme en Esprit de lumière, le poète répand sur lui toutes les harmonies de son art : « Sous une cou-

- ronne, les cheveux de l'Archange flottent en
- » boucles, et ombragent ses deux joues; il
- » porte des ailes, dont les plumes de diverses
- · couleurs sont semées d'or; son habit court
- est fait pour une marche rapide, et il appuie
- » ses pas pleins de décence sur une haguette
- · d'argent. ·

Tous ces Esprits d'une variété et d'une beauté infinies, ont l'air d'être peints, selon leurs caractères, par Michel-Ange et par Raphaël, ou plutôt on voit que Milton les a vêtus et représentés d'après les tableaux de ces grands

153

maîtres; il les a transportés de la toile dans sa poésie, en leur donnant avec le secours de la lyre, la parole que le pinceau avait laissée muette sur leurs lèvres.

# LES DÉMONS ET LES PERSONNAGES ALLÉGORIQUES.

Il est inutile de rappeler ce que chacun sait des Esprits de ténèbres tels que Milton les a produits : il est reconnu que Satan est une incomparable création.

Louis Racine fait cette remarque, en parlant des quatre monologues de Satan : « A quelle

- occasion l'esprit de fureur, le roi du mal,
- fait-il quelques réflexions qu'on peut appeler
- » sages? 1º en contemplant la beauté du soleil;
- 2° en contemplant la beauté de la terre ; 3° en
- · contemplant la beauté de deux créatures,
- » qui, dans une conversation tranquille, s'as-
- » surent mutuellement de leur amour; 4º en
- » contemplant une de ces créatures, qui seule
- » dans un bosquet, cultivant des fleurs, est
- » l'image de l'innocence et de la tranquillité.
- Tout ce qui est beau, tout ce qui est bon

### ESSAI SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 155

ration produit des remords, par le souvenir de ce qu'il a perdu, et le fruit de ces remords est de s'endurcir toujours. Le roi du mal devient par degrés digne roi de son nouvel empire. Ève cueillant des fleurs lui paraît heureuse. Sa tranquillité est le plaisir de l'innocence; il va détruire ce qu'il admire, parce qu'il est le destructeur de tout plaisir. Dans ces quatre monologues, le poète conserve à Satan le même caractère et ne se copie point. Satan n'est pas le héros de son poème, mais le chef-d'œuvre de sa poésie.

Milton a presque donné un mouvement d'amour à Satan pour Ève; l'Archange est jaloux à la vue des caresses que se prodiguent les deux époux. Ève séduisant un moment le rival de Dieu, le chef de l'Enfer, le roi de la Haine, laisse dans l'imagination une idée incompréhensible de la beauté de la première femme.

Les personnages allégoriques du Paradis perdu sont le Chaos, la Mort et le Péché. Tel est le feu du poète, que de la Mort et du Péché il a fait deux être réels et formidables. Rien n'est plus étonnant que l'instinct du Péché, lorsque du seuil de l'Enfer, entre les flammes du Tartare et l'océan du Chaos, ce fantôme devine que son père et son amant ont fait la conquête d'un monde. La Mort elle-même avertie, dit au Péché, sa mère: « Quelle odeur je sens de » carnage, proie innombrable! je goûte la sa-» veur de la mort, de toutes les choses qui » vivent.... La Forme pâle renversant en haut » ses larges narines dans l'air empesté, huma » sa curée lointaine. »

Le Péché (j'en ai fait l'observation dans le Génie du christianisme) est du genre féminin en anglais, et la Mort du genre masculin. Racine a voulu sauver en français cette difficulté de sgenres, en donnant à la Mort et au Péché des noms grecs; il appelle le Péché Ate, et la Mort Ades: je n'ai pas cru devoir me soumettre à ce scrupule; contre Louis Racine, j'ai l'autorité de Jean Racine:

# La Mort est le seul dieu que j'osais implorer.

Il m'a semblé que les lecteurs accoutumés d'avance à cette fiction, se prêteraient au changement de genres, qu'ils feraient facilement la Mort du genre masculin et le Péché du genre féminin, en dépit de leurs articles.

Voltaire critiquait un jour, à Londres, cette

sur la littérature anglaise. 157 célèbre allégorie : Young qui l'écoutait improvisa ce distique :

You are so wity, so profligate and thin, At once we think you Milton, death, and sin.

Vous êtes si spirituel, si licencieux et si
maigre, que nous vous croyons à la fois Milton, la Mort et le Péché.

Il ne me reste plus qu'à parler d'un autre personnage du *Paradis perdu*, je veux dire de Milton lui-même.

14

#### MILTON DANS LE PARADIS PERDU.

Le républicain se retrouve à chaque vers du 🗽 Paradis perdu : les discours de Satan respirent la haine de la dépendance. Mais Milton qui, enthousiaste de la liberté, avait néanmoins servi Cromwell, fait connaître l'espèce de république qu'il comprenait : ce n'est pas une république d'égalité, une république plébéienne; il veut une république aristocratique et dans laquelle il admet des rangs. « Si nous » ne sommes pas tous égaux, dit Satan, nous » sommes tous également libres : rangs et de-» grés ne jurent pas avec la liberté, mais s'ac-» cordent avec elle. Qui donc, en droit ou en raison, peut prétendre au pouvoir sur ceux » qui sont par droit ses égaux, sinon en pouvoir » et en éclat, du moins en liberté? Qui peut » promulguer des lois et des édits parmi nous,

# ESSAI SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 159

nous qui, même sans lois, n'errons jamais?
Qui peut nous forcer à recevoir celui-ci pour
maître, à l'adorer au détriment de ces titres
impériaux qui prouvent que nous sommes
faits pour gouverner, non pour obéir? » (Paradis perdu, livre v.)

S'il pouvait rester quelques doutes à cet égard, Milton, dans son Moyen facile d'établir une société libre, s'explique de manière à éclaircir ces doutes : il y déclare que la république doit être gouvernée par un grand conseil perpétuel; il ne veut pas du remède populaire propre à combattre l'ambition de ce conseil permanent, car le peuple se précipiterait dans une démocratie licencieuse et sans frein, a licentious and undridled democraty. Milton, ce fier républicain, était noble; il avait des armoiries: il portait un aigle d'argent éployé de sable à deux têtes de gueules, jambes et bec de sable : un aigle était, du moins pour le poète, des armes parlantes. Les Américains ont des écussons plus féodaux que ceux des Chevaliers du xive siècle; fantaisies qui ne font de mal à personne.

Les discours qui forment plus de la moitié du *Paradis perdu*, ont pris un nouvel intérêt depuis que nous avons des tribunes. La poète

a transporté dans son ouvrage les formes politiques du gouvernement de sa patrie : Satan convoque un véritable parlement dans l'Enfer; il le divise en deux chambres; il y a une chambre des pairs au Tartare. L'éloquence forme une des qualités essentielles du talent de l'auteur : les discours prononcés par ses personnages, sont souvent des modèles d'adresse ou d'énergie. Abdiel, en se séparant des Anges rebelles, adresse ces paroles à Satan :

« Abandonné de Dieu, esprit maudit, dé-» pouillé de tout bien, je vois ta chute cer-• taine; ta bande malheureuse enveloppée » dans cette perfidie, est atteinte de la conta-» gion de ton crime et de ton châtiment. Ne » t'agite plus pour savoir comment tu secoue-» ras le joug du Messie de Dieu; ses indulgentes » lois ne peuvent plus être invoquées; d'au-» tres décrets sont déjà lancés contre toi sans » appel. Ce sceptre d'or que tu repousses, est » maintenant changé en une verge de fer pour » meurtrir et briser ta désobéissance. Tu m'as » bien conseillé : je fuis, non toutefois par ton » conseil et devant tes menaces; je fuis ces • tentes criminelles et réprouvées, dans la » crainte que l'imminente colère, venant à » éclater dans une flamme soudaine, ne fasse

ocune distinction. Attends-toi à sentir bienôt sur ta tête la foudre, feu qui dévore! llors, gémissant, tu apprendras à connaître elui qui t'a créé, par celui qui peut t'aéantir. »

l reste, dans le poëme, quelque chose d'inlicable au premier aperçu: la République rnale veut détruire la Monarchie céleste, ependant Milton dont l'inclination est toute ublicaine, donne toujours la raison et la toire à l'Éternel? C'est qu'ici le poète était niné par ses idées religieuses; il voulait, me les Indépendans, une République théotique; la liberté hiérarchique sous l'unique seance du Ciel; il avait admis Cromwell ame lieutenant général de Dieu, protecr de la République.

romwell, our chief of men, who through a cloud
Not of war only, but detractions rude,
Guided by faith and matchlefs fortitude,
To peace and truth thy glorious was hast plough'd,
And on the neck of crowned fortune proud
Hast rear'd God's trophics, and his work pursued,
While Darwen stream with blood of Scots imbrued,
And Dunbar field resounds thy praises loud,
And Worcester's laureat wreath. Yet much remains
To conquer still; peace hath her victories

No less renonwn'd than war: new foes arise Threatning to bind our souls with secular chains: Help us to save free conscience from the paw Of hireling wolves, whose gospel is their maw.

« Cromwell, chef des hommes, qui, à tra-

· vers le nuage non-seulement de la guerre,

· mais encore d'une destruction brutale, guidé

» par la foi et une grandeur d'ame incompa-

» rable, as labouré ton glorieux chemin vers

» la paix et la vérité! Toi qui, sur le cou de

» l'orgueilleuse fortune couronnée, as planté

» les trophées de Dieu et continué son ouvrage,

tandis que le cours du Darwen se teignait du

» sang des Écossais, que le champ de Dunbar

retentissait de tes louanges, et des lauriers

retentissan de les fouanges, et des fauriers tressés à Worcester! il te reste encore beau-

» coup à conquérir ; la paix a ses victoires non

moins renommées que celles de la guerre.

moins renommees que cenes de la guerre.
 De nouveaux ennemis s'élèvent menaçant de

» lier nos ames avec des chaînes séculaires :

» Her nos ames avec des chaines seculaires :

» aide-nous à sauver notre libre conscience

» des ongles des loups mercenaires, dont l'é-

» vangile est leur ventre. »

Dans la pensée de Milton, Satan et ses anges pouvaient être les orgueilleux presbytériens qui refusaient de se soumettre aux saints, à la faction desquels Milton appartenait, et dont il reconnaissait l'inspiré Cromwell comme le chef en Dieu.

On sent dans Milton un homme tourmenté: encore ému des spectacles et des passions révolutionnaires, il est resté debout après la chute de la révolution réfugiée en lui, et palpitante dans son sein. Mais le sérieux de cette révolution le domine; la gravité religieuse fait le contrepoids de ses agitations politiques. Et néanmoins, dans l'étonnement de ses illusions détruites, de ses rêves de liberté évanouis, il ne sait plus où se prendre; il reste dans la confusion, même à l'égard de la vérité religieuse.

Il résulte d'une lecture attentive du Paradis perdu que Milton flottait entre mille systèmes. Dès le début de son poëme, il se déclare socinien par l'expression fameuse un plus grand homme. Il ne parle point du Saint-Esprit; il ne parle jamais de la Trinité, il ne dit jamais que le Fils est égal au Père. Le Fils n'est point engendré de toute éternité; le poète place même sa création après celle des anges. Milton est arien, s'il est quelque chose; il n'admet point la création proprement dite; il suppose une matière préexistante, coéternelle avec l'esprit.

La création particulière de l'univers n'est à ses yeux qu'un petit coin du chaos arrangé, et toujours prêt à retomber dans le désordre. Toutes les théories philosophiques connues du poète ont pris plus ou moins de place dans ses croyances: tantôt c'est Platon avec les exemplaires des idées, ou Pythagore avec l'harmonie des sphères; tantôt c'est Épicure ou Lucrèce avec son matérialisme, comme quand il montre les animaux à moitié formés sortant de la terre. Il est fataliste lorsqu'il fait dire à l'ange rebelle que lui Satan naquit de lui-même dans le ciel, le cercle fatal amenant l'heure de sa création. Milton est encore panthéiste ou spinosiste, mais son panthéisme est d'une nature singulière.

Le poète paraît d'abord supposer le panthéisme connu, mêlé de matière et d'esprit : mais si l'homme n'eût point péché, Adam, se dégageant peu à peu de la matière, serait devenu de la nature des anges. Adam pèche. Pour racheter la partie spirituelle de l'homme, le fils de Dieu, tout esprit, se matérialise; il descend sur la terre, meurt, et remonte au ciel après avoir passé à travers la matière. Le Christ devient ainsi le véhicule au moyen duquel la matière, mise en contact avec l'intelligence, se spiritualise. Enfin les temps étant accomplis, la matière, ou le monde matériel, cesse et va se perdre dans l'autre principe.

Le Fils, dit Milton, s'absorbera dans le sein du Père avec le reste des créatures : Dieu sera tout dans tout; c'est le panthéisme spirituel succédant au panthéisme des deux principes.

Ainsi notre ame s'engloutira dans la source de la spiritualité. Qu'est-ce que cette mer de l'Intelligence, dont une faible goutte renfermée dans la matière, était assez puissante pour comprendre le mouvement des sphères et s'enquérir de la nature de Dieu? Qu'est-ce que l'infini ? Quoi ! toujours des mondes après des mondes! L'imagination éprouve des vertiges en essayant de se plonger dans ces abîmes, et Milton y fait naufrage. Cependant au milieu de cette confusion de principes, le poète reste biblique et chrétien : il redit la Chute et la Rédemption. Puritain d'abord, ensuite indépendant, anabaptiste, il devient saint, quiétiste et enthousiaste : ce n'est plus qu'une Voix qui chante l'Éternel. Milton n'allait plus au temple, ne donnait plus aucun signe extérieur de religion : dans le Paradis perdu, il déclare que la Prière est le seul culte agréable à Dieu.

Ce poĕme, qui s'ouvre aux enfers et finit au ciel en passant sur la terre, n'a dans le vaste désert de la création nouvelle, que deux personnages humains: les autres sont les habitans surnaturels de l'Abîme des félicités sans fin, ou du Gouffre des misères éternelles. Eh bien! le poète a osé entrer dans cette solitude; il s'y présente comme un fils d'Adam, député de la race humaine perdue par la Désobéissance; il y paraît comme l'hiérophante, comme le prophète chargé d'apprendre l'histoire de la Chute de l'homme et de la chanter sur la harpe consacrée aux pénitences de David. Il est si rempli de génie, de sainteté et de grandeur, que sa noble tête n'est point déplacée auprès de celle de notre premier père, en présence de Dieu et des Anges. En sortant de l'abîme des ténèbres il salue cette lumière sacrée interdite à ses yeux.

- « Salut, lumière sacrée, fille du ciel, née
- » la première, ou de l'Éternel coéternel rayon!
- » Puis-je te nommer ainsi sans blâme? puisque
- » Dieu est lumière, et que de toute éternité il
- » n'habite jamais que dans une lumière impé-
- · nétrable, il habite donc en toi, brillante ef-
- » fusion d'une brillante essence incréée! Ou si
- » tu préfères t'entendre appeler ruisseau de

pur éther, qui dira ta source? Avant le so-· leil, avant les cieux, tu étais: à la voix de Dur tu couvris, comme d'un manteau, le monde qui naissait des eaux noires et profon-• des ; conquête faite sur le vide infini et sans · forme.

Maintenant je te visite de nouveau sur • une aile plus hardie : échappé du lac Sty-• gien..... je sens l'influence de ton vivifiant et souverain flambeau. Mais toi tu ne visites point ces yeux qui roulent en vain pour trou-· ver ton rayon perçant et ne rencontrent aucune aurore; tant ils sont profondément • éteints dans leur orbite, ou voilés d'un sombre tissu!

• fréquentés des Muses..... Je n'oublie pas non » plus ces deux mortels semblables à moi en • malheur ( puissé-je les égaler en gloire!). · L'aveugle Thayris et l'aveugle Méonides, et THYRESIAS et Phringe, devins antiques. Nourri des pensées qui mettent en mouvement les nombres harmonieux, je suis semblable à » l'oiseau qui veille et chante dans l'obscurité :

» Cependant je ne cesse d'errer aux lieux

» caché sous le plus épais couvert, il soupire » ses nocturnes complaintes.

» Ainsi, avec l'année reviennent les saisons,

mais le jour ne revient pas pour moi, ni ne
reviennent la douce approche du matin ou
du soir, la vue de la fleur du printemps, de
la rose de l'été, des troupeaux et de la face
divine de l'homme. Des nuages et des ténèbres qui durent toujours, m'environnent.
Les chemins agréables des hommes me sont
coupés; le livre du beau savoir ne me pré-

sente qu'un blanc universel où les ouvrages de la nature sont pour moi effacés et rayés.

de la nathre sont pour moi enaces et rayes.
 La sagesse à son entrée m'est entièrement
 fermée!

Brille donc davantage intérieurement, ô
céleste lumière! que toutes les facultés de

mon esprit soient pénétrées de tes rayons;

mets des yeux à mon ame, écarte et disperse
tous les brouillards, afin que je puisse voir et

tous les proulliaras, ann que je puisse voir et
 dire les choses invisibles à l'œil des mortels.
 Ailleurs, non moins pathétique, il s'écrie :

• Ah! si j'obtenais de ma céleste patrone un

style qui répondît à ma pensée! Elle daigne
me visiter la nuit sans que je l'implore....

Il me reste à chanter un sujet plus élevé; il

suffira pour immortaliser mon nom, si je ne

suis venu un siècle trop tard, si la froideur

· du climat ou des ans n'engourdit mes ailes

» humiliées. »

Quelle hauteur d'intelligence ne faut-il pas à Milton pour soutenir ce tête-à-tête avec Dieu et les prodigieux personnages qu'il a créés! Il n'a jamais existé un génie plus sérieux et en même temps plus tendre que celui de cet homme. « Milton, dit Hume, pauvre, vieux, • aveugle, dans la disgrâce, environné de pé-• rils, écrivit le poëme merveilleux qui nonseulement surpasse tous les ouvrages de ses contemporains, mais encore tous ceux qu'il • écrivit lui-même dans sa jeunesse et au temps • de sa plus haute prospérité. • On sent en effet dans ce poëme à travers la passion des légères années, la maturité de l'âge et la gravité du malheur; ce qui donne au Paradis perdu un charme extraordinaire de vieillesse et de jeunesse, d'inquiétude et de paix, de tristesse et de joie, de raison et d'amour.

# QUATRIÈME PARTIE.

. 4

## LITTÉRATURE

SOUS LES DEUX DERNIERS STUART.

HOMMES ET CHOSES DE LA RÉVOLUTION ANGLAISE ET DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE COMPARÉS.

En quittant Milton, si nous passions sans transition aux écrivains sous les deux derniers Stuart, nous trébucherions de plus haut que les anges du *Paradis perdu* qui tombèrent du ciel dans l'abîme. Mais il nous reste à jeter un regard sur la révolution d'où sortit le poète, et à la comparer à notre révolution: en nous entretenant encore du siècle de Milton, nous parviendrons à descendre ainsi d'un mouvement insensible jusqu'au niveau des règnes de Charles et de Jacques. On a de la peine à se dé-

tacher de ces temps de 1649; ils eurent de curieuses affinités avec les nôtres: nous allons voir, par le parallèle des choses et des hommes, que nos jours révolutionnaires conservent sur les jours révolutionnaires de la république et du Protectorat anglais, une incontestable mais souvent malheureuse supériorité.

La révolution française a été vaincue dans les lettres par la révolution anglaise; la République, l'Empire, la Restauration, n'ont rien à opposer au chantre du Paradis perdu: sous les autres rapports, excepté sous le rapport moral et religieux, notre révolution a laissé loin derrière elle la révolution de nos voisins.

Quand la révolution de 1649 s'accomplit, les communications entre les peuples n'étaient point arrivées au point où elles le sont aujour-d'hui; les idées et les événemens d'une nation n'étaient pas rendus communs à toute la terre par la multiplicité des chemins, la rapidité des courriers, l'extension du commerce et de l'industrie, les publications de la presse périodique. La révolution de la Grande-Bretagne ne mit point l'Europe en feu: renfermée dans une île, elle ne porta point ses armes et ses principes aux extrémités de l'Europe; elle ne prêcha point la Liberté et les Droits de l'homme, le cime-

terre à la main, comme Mahomet prêcha le Coran et le despotisme; elle ne fut ni obligée de repousser au dehors une invasion, ni de se défendre au dedans contre un système de Terreur: l'état religieux et social n'était pas tel qu'aujourd'hui.

· Aussi les personnages de cette révolution n'atteignirent point la hauteur des personnages de la révolution française mesurée sur une bien plus graude échelle, et menée par une nation bien plus liée au destin général du monde. Est-ce Hampden ou Ludlow que l'on pourrait comparer à Mirabeau? Supérieurs en morale, ils lui étaient fort inférieurs en génie (1).

• Mêlé par les désordres et les hasards de sa vie aux plus grands événemens et à l'existence des repris de justice, des ravisseurs et des aventuriers, Mirabeau, tribun de l'aristocratie, député de la démocratie, avait du Gracchus et du don Juan, du Catilina et du Gusman d'Alfarache, du cardinal de Richelieu et du

<sup>(1)</sup> Jusques et y compris le parellèle de Bonaparte et de Cromwell, tout ce qui suit est extrait, mais fort en abrégé, de mes *Mémoires*. Le commencement de chaque paragraphe est guillemetté.

cardinal de Retz, du roué de la Régence et du Sauvage de la révolution; il avait de plus du Mirabeau, famille florentine exilée, qui gardait quelque chose de ces palaîs armés et de ces grands factieux célébrés par Dante; famille naturalisée française, où l'esprit républicain du moyen-âge de l'Italie et l'esprit féodal de notre moyen-âge, se trouvaient réunis dans une succession d'hommes extraordinaires.

ı

- La laideur de Mirabeau, appliquée sur le fond de beauté particulière à sa race, produisait une sorte de puissante figure du Jugement dernier de Michel-Ange, compatriote des Arrighetti. Les sillons creusés par la petite vérole sur le visage de l'orateur, avaient plutôt l'air d'escarres laissées par la flamme. La nature semblait avoir moulé sa tête pour l'empire ou pour le gibet, taillé ses bras pour étreindre une nation ou pour enlever une femme. Quand il secouait sa crinière en regardant le peuple, il l'arrêtait; quand il levait sa patte et montrait ses ongles, la plèbe courait furieuse. Au milieu de l'effroyable désordre d'une séance, je l'ai vu à la tribune, sombre, laid et immobile : il rappelait le chaos de Milton, impassible et sans forme au centre de sa confusion.
  - Deux fois j'ai rencontré Mirabeau à un 15.

1

banquet, une sois chez la nièce de Voltaire, madame la marquise de Villette, un autre sois au Palais-Royal avec des députés de l'opposition que Chapelier m'avait fait connaître. Chapelier est allé à l'échasaud dans le même tombereau que mon frère et M. de Malesherbes.

- En sortant de notre dîner on discutait des ennemis de Mirabeau: jeune homme timide et inconnu, je me trouvais à côté de lui et n'avais pas prononcé un mot. Il me regarda en face avec ses yeux de vice et de génie, et m'appliquant sa main épatée sur l'épaule, il me dit: Ils ne me pardonneront jamais ma supériorité! Je sens encore l'impression de cette main, comme si Satan m'eût touché de sa griffe, de feu (1).
- » Trop tôt pour lui, trop tard pour elle, Mirabeau se vendit à la cour, et la courl'acheta. Il risqua l'enjeu de sa renommée devant une pension et une ambassade: Cromwell fut au moment de troquer son avenir contre un titre et l'ordre de la Jarretière. Malgré sa superbe, il ne s'évaluait pas assez haut: depuis l'abondance du
- (1) Mirabeau se vantait d'avoir la main très belle: je ne m'y oppose pas; mais j'étais fort maigre, et il était fort gros, et sa main me couvrait toute l'épaule.

sur la littérature anglaise. 175 numéraire et des places a élevé le prix des consciences.

La tombe délia Mirabeau de ses promesses et le mit à l'abri des périls que vraisemblablement il n'aurait pu vaincre: sa vie eût montré sa faiblesse dans le bien; sa mort l'a laissé en puissance de sa force dans le mal. Il y eut des factieux et des partis en Angleterre, mais qu'est-ce que les meetings des Saints, des Puritains, des Niveleurs, des Agitateurs, auprès des Clubs de notre révolution? J'ai dit ailleurs (Génie du christianisme) que Milton avait placé dans son enfer une image des perversités dont il avait été le témoin; qu'eûtil peint s'il avait vu ce que je vis à Paris dans l'été de 1792, lorsque revenant d'Amérique, je traversai la France pour aller à mes destinées.

- « La fuite du Roi du 21 juin 1791 (1), fit faire à la révolution un pas immense. Ramené à Paris le 25 du même mois, il avait été détrôné une première fois, puisque l'assemblée nationale déclara que les décrets auraient force de lois, sans qu'il fût besoin de la sanction ou de l'acceptation royale. Une haute Cour de
  - (1) Mes Mémoires.

justice devançant le tribunal révolutionnaire, était établie à Orléans. Dès cette époque, madame Roland demandait la tête de la Reine, en attendant que la révolution lui demandât la sienne. L'attroupement du Champ-de-Mars avait eu lieu contre le décret qui suspendait le Roi de ses fonctions, au lieu de le mettre en jugement. L'acceptation de la constitution, le 14 septembre, ne calma rien. Le décret du 29 septembre pour le réglement des sociétés populaires, ne servit qu'à les rendre plus violentes: ce fut le dernier acte de l'assemblée constituante; elle se sépara le lendemain, et laissa à la France une révolution éternelle.

L'assemblée législative installée le 1er octobre 1791, roula dans le tourbillon qui allait balayer les vivans et les morts. Des troubles ensanglantèrent les departemens: à Caen on se rassasia de massacres et l'on mangea le cœur de M. de Belzunce. Le Roi opposa son Veto au décret contre les émigrés, et cet acte légal augmenta l'agitation. Pétion était devenu maire de Paris. Les députés décrétèrent d'accusation, le 1er janvier 1792, les princes émigrés: le 2, ils fixèrent à ce 1er janvier le commencement de l'an 1ve de la liberté. Vers le 13 de février, les bonnets rouges se montrèrent dans les rues de Paris, et la Municipalité fit fabriquer des piques. Le manifeste des Émigrés parut le 1er mars. L'Autriche armait. Le traité de Pilnitz et la convention entre l'Empereur et le roi de Prusse étaient connus. Paris était divisé en sections plus ou moins hostiles les unes aux autres. Le 20 mars 1792, l'assemblée législative adopta la mécanique sépulcrale sans laquelle les jugemens de la Terreur n'auraient pu s'exécuter: on l'essaya d'abord sur des morts, afin qu'elle apprît d'eux son œuvre. On peut parler de cet instrument comme d'un bourreau, puisque des personnes touchées de ses bons services, lui faisaient présent de sommes d'argent pour son entretien (1).

Le ministre Roland (ou plutôt son étonnante femme) avait été appelé au Conseil du Roi. Le 20 avril, la guerre fut déclarée au roi de Hongrie et de Bohème. Marat publiait l'Ami du peuple malgré le décret dont lui Marat était frappé. Le régiment Royal-Allemand et le régiment de Berchini désertèrent. Isnard parlait de la perfidie de la Cour. Gensonné et Brissot dénonçaient le comité autrichien. Une insurrection éclata à propos de la garde du Roi, qui

<sup>(1)</sup> Moniteur, nº 198.

fut licenciée. Le 28 mai, l'assemblée se forma en séances permanentes. Le 20 juin, le château des Tuileries fut forcé par les masses des faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau; le prétexte était le refus de Louis XVI, de sanctionner la proscription des Prètres: le Roi courut risque de la vie. La patrie était décrétée en danger. On brûlait en effigie M. de Lafayette. Les fédérés de la seconde fédération arrivaient; les Marseillais, attirés par Danton, étaient en marche: ils entrèrent dans Paris le 30 juillet, et furent logés par Pétion aux Cordeliers.

- Auprès de la tribune nationale s'étaient élevées deux tribunes concurrentes, celle des Jacobins et celle des Cordeliers, la plus formidable alors, parce qu'elle donna des membres à la fameuse Commune de Paris, et qu'elle lui fournissait des moyens d'action.
- Le club des Cordeliers était établi dans ce monastère, dont une amende en réparation d'un meurtre avait servi à bâtir l'église sous saint Louis, en 1259 (1); elle devint en 1590 le repaire des plus fameux ligueurs. En 1792, les tableaux, les images sculptées ou peintes, les voiles, les rideaux du couvent des cordeliers

<sup>(1)</sup> Elle fut brûlée en 1580.

avaient été arrachés: la basilique écorchée ne présentait aux yeux que ses ossemens et ses arêtes. Au chevet de l'église, où le vent et la pluie entraient par les rosaces sans vitraux, des établis de menuisier servaient de bureau au président, quand la séance se tenait dans l'église. Sur ces établis étaient déposés des bonnets rou ges dont chaque orateur se coiffait avant de monter à la tribune. La tribune consistait en quatre poutrelles arcboutées et traversées d'une planche, dans leur x, comme un échasaud. Derrière le président, avec une statue de la Liberté, on voyait de prétendus instrumens de supplice de l'ancienne justice; instrumens remplacés par un seul, la machine à sang, comme les mécaniques compliquées sont remplacées par le bélier hydraulique. Le club des Jacobins épurés emprunta quelques-unes de ces dispositions des Cordeliers.

Les orateurs, unis pour détruire, ne s'entendaient ni sur les chefs à choisir, ni sur les moyens à employer: ils se traitaient de gueux, de gitons, de filous, de voleurs, de massacreurs, à la cacophonie des sifflets et des hurlemens de leurs différens groupes de diables. Les métaphores étaient prises du matériel des meurtres, empruntées des objets les plus sales,

de tous les genres de voirie et de fumier, ou tirées des lieux consacrés aux prostitutions des hommes et des femmes. Les gestes rendaient les images sensibles; tout était appelé par son nom avec le cynisme des chiens, dans une pompe obscène et impie de juremens et de blasphèmes: détruire et produire, mort et génération, on ne démêlait que cela à travers l'argot sauvage dont les oreilles étaient assourdies. Les harangueurs à la voix grêle ou tonnante, avaient d'autres interrupteurs que leurs opposans: les petites chouettes noires du cloître sans moines et du clocher sans cloches, s'éjouissaient aux fenêtres brisées, en espoir du butin; elles interrompaient les discours. On les rappelait d'abord à l'ordre par le tintamarre de l'impuissante sonnette; mais ne cessant point leur criaillement, on leur tirait des coups de fasil pour leur faire faire silence : elles tombaient palpitantes, blessées et fatidiques, au milieu du Pandœmonium. Des charpentes abattues, des bancs boiteux, des stalles démantibulées, des troncons de saints roulés et poussés contre les murs, servaient de gradins aux spectateurs crottés, poudreux, saouls, suans, en carmagnole percée, la pique sur l'épaule, ou les bras nus croisés

#### DANTON.

Les scènes des Cordeliers étaient dominées et souvent présidées par Danton. Hun à taille de Goth, à nez camus, à narines au vent, à méplats couturés. On parviendrait à peine à former cet homme dans la révolution anglaise, en pétrissant ensemble Bradshaw, président de la commission qui jugea Charles Ier, Ireton, le fameux gendre de Cromwell, Axtell, grand exterminateur en Irlande. Scott qui voulait qu'on gravat sur sa tombe, Ci-qit Thomas Scott qui condamna le feu roi à mort, Harrison, qui dit à ses juges : « Plusieurs d'entre vous , mes » juges, furent actifs avec moi dans les choses » qui se sont passées en Angleterre ; ce qui a été » fait l'a été par l'ordre du parlement, alors la » suprême loi. »

## ESSAI SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 183

- · Dans la coque de son église, comme dans la carcasse des siècles, Danton organisa l'attaque du 10 août et les massacres de septembre: auteur de la circulaire de la Commune. il invita les hommes libres à répéter dans les départemens l'énormité perpétrée aux Carmes et à l'Abbaye. Mais Sixte-Quint n'égala-t-il pas, pour le salut des hommes, le dévouement de Jacques Clément au mystère de l'Incarnation, de même que l'on compare Marat au Sauveur du monde? Charles IX n'écrivit-il pas aux gouverneurs des provinces d'imiter les massacres de la Saint-Barthélemi, comme Danton manda aux patriotes de copier les massacres de septembre? Les Jacobins étaient des plagiaires; ils le furent encore en immolant Louis XVI à l'instar de Charles Ier. Des crimes s'étant trouvés mêlés au mouvement social de la fin du dernier siècle, quelques esprits se sont figuré mal à propos que ces crimes avaient produit les grandeurs de la Révolution, dont ils n'étaient que d'affreuses inutilités : d'une belle nature souffrante, on n'a admiré que la convulsion.
- A l'époque où les enfans avaient pour jouets de petites guillotines à oiseaux, où un homme en bonnet rouge conduisait les morts au cime-

tière (1); à l'époque où l'on criait: vive l'Enfer! vive la Mort! où l'on célébrait les joyeuses orgies du sang, de l'acier et de la rage, où l'on trinquait au Néant, il fallait, en fin de compte, arriver au dernier banquet, à la dernière facétie de la douleur.

- » Danton fut pris au traquenard qu'il avait tendu: amené devant le tribunal, son ouvrage, : il ne lui servit de rien de lancer des boulettes de pain au nez de ses juges, de répondre avec courage et noblesse, de faire hésiter la Cour révolutionnaire, de mettre en péril et en frayeur la Convention, de raisonner logiquement sur des forfaits par qui la puissance même de ses ennemis avait été créée.
  - » Il ne lui resta qu'à se montrer aussi impitoyable à sa propre mort, qu'il l'avait été à celle des autres, qu'à dresser son front plus haut que le coutelas suspendu. Du théâtre de la Terreur où ses pieds se collaient dans le sang épaissi de la veille, après avoir promené un regard de mépris sur la foule, il dit au bourreau : « Tu montreras ma tête au peuple; » elle en vaut la peine. » Le chef de Danton

<sup>(1)</sup> Arrêté du Conseil général de la Commune, 27 brumaire 93.

demeura aux mains de l'exécuteur, tandis que l'ombre acéphale alla se mêler aux ombres décapitées de ses victimes : c'était encore de l'égalité.

## PEUPLE DES DEUX NATIONS

A L'ÉPOQUE RÉVOLUTIONNAIRE.

#### PAYSANS ROYALISTES ANGLAIS.

Le peuple anglais, rangé derrière les Hampden et les Ireton, n'avait rien de la force du peuple qui marchait avec les Mirabeau et les Danton, de ce peuple qui fit magnifiquement son devoir à la frontière, qui rejeta les nations étrangères dans leur propre foyer; elles l'éteignirent de leur sang, au moment où elles se flattaient des 'asseoir à notre feu, et d'y boire le vin de nos treilles. Pris collectivement, le peuple est un poète: auteur et acteur ardent de la pièce qu'il joue ou qu'on lui fait jouer, ses excès mêmes ne sont pas tant l'instinct d'une cruauté native, que le délire d'une

ESSAI SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 187

foule enivrée de spectacles, surtout quand ils sont tragiques; chose si vraie que dans les horreurs populaires, il y a toujours quelque chose de superflu donné au tableau et à l'émotion.

Il y eut des guerres civiles en Angleterre : ressemblèrent-elles à celles de nos provinces de l'ouest? Là même où notre peuple se déchirait de ses propres mains, il était encore prodigieux. Mais voyons d'abord le paysan anglais.

Le cause de Charles 1er et de son fils produisit de courageux défenseurs parmi les populations rustiques. Le fermier Pendrell, ou plutôt Pendrill, et ses quatre frères, se sont noblement placés dans l'histoire. Il existe un petit livre intitulé Boscobel, ou Abrégé de ce qui s'est passé dans la retraite mémorable de S. M. (Charles II) après la bataille de Worcester : là se trouve consignée la fidélité des Pendrill. Charles II, parti de Worcester le 3 septembre 1651, à six heures du soir, après la perte de la bataille, arriva à quatre heures du matin à Boscobel avec le comte de Derby. • Ils • frappèrent dans l'obscurité, dit la relation,

- » à la porte d'un certain Pendrill, paysan ca-
- » tholique et concierge de la ferme appelée

» Wite-Ladies (les dames blanches), laquelle

» avait été une abbaye de filles bernardines ou

· de l'ordre de Cîteaux, éloignée d'un jet de

» pierre dans le bois. »

Le paysan recut son jeune roi au péril de sa vie. « Aussitôt, continue la relation, on coupa

» les cheveux du roi; on lui noircit les mains;

» on mit ses habits dans la terre; il en prit un

» de paysan en échange. On mena le roi dans

· le bois; il se trouva seul dans un lieu in-

» connu, une serpe à la main. Ce jour-là Char-

» les ne vit personne parce que le temps fut

» humide, si ce n'est la belle-sœur de Pendrill

» qui lui porta quelque chose dans le taillis

» pour se couvrir et aussi pour manger. Quand

» le roi ne pouvait sortir de la ferme, à cause

» de quelque danger, on l'enfermait dans une

» cache qui servait aux prêtres catholiques pour

y dire en secret leur messe. Cette cache se

» trouvait dans une espèce de masure qui por-

» tait le nom d'Hobbal et qu'habitait Richard

» Pendrill, un des quatre frères de Guillaume. »

Charles II voulut se rendre à Londres, Richard Pendrill lui servit de guide; ils furent obligés de revenir, tous les passages étant gardés. • Le gravier qui était entré dans les sou-) liers du roi avait ensanglanté ses pieds, et

- la nuit était si noire, qu'à deux pas de Richard il ne pouvait l'apercevoir : il le sui-
- » vait, conduit pas le bruit de son haut-de-
- chausse qui était de cuir. Ils furent de retour
- à Boscobel avant le jour. Richard avant caché
- a Doscoberavant le jour. Michard ayant cache
- le roi dans les broussailles, alla voir s'il n'y
- » aurait pas quelques soldats dans sa maison:
- il n'y trouva qu'un seul homme, le colonel
- » Carless. »

Ici je change d'historien: un homme fut mon ami et l'ami de M. de Fontanes: je ne sais si au fond de sa tombe, il me saura gré de révéler la noble et pure existence qu'il a cachée. Quelques articles qu'il ne signait pas, ont seulement paru dans diverses feuilles publiques: parmi ces articles se trouve un examen du Boscobel. Qu'il soit permis à l'amitié de citer de courts fragmens de cet examen, ils feront naître des regrets chez les hommes sensibles au mérite véritable: c'est le seul vestige des pas qu'un talent solitaire et ignoré a laissé sur le rivage en traversant la vie.

- « Carless, dit M. Joubert, était un des plus » illustres chefs de l'armée du roi : il avait
- combattu jusqu'à l'extrémité à la journée de
- » Worcester. Quand il avait vu tout perdu, il
- » s'était intrépidement placé avec le comte de

Clives et Jacques Hamilton à l'une des portes de la ville conquise pour arrêter le vainqueur, et pour s'opposer à la poursuite des vaincus. Il garda ce poste qu'il s'était luimême assigné, jusqu'à ce qu'il pût croire que le temps avait permis à son maître de s'éloigner et de se mettre hors de danger. Alors seulement il se retira : il allait chercher un asile dans ses propres foyers, ignorant ce qu'était devenu Charles, et s'il pourrait jamais le revoir, quand le sort l'offrit à sa vue.

• Qu'on juge de leur joie à cette rencontre • inespérée. C'est alors qu'ils habitèrent ce fameux chêne, qui fut depuis regardé avec • tant d'admiration, et dont on disait en le • montrant au voyageur : Ce fut là le palais du • roi. Ce chêne était si gros et si touffu de branches, que vingt hommes auraient pu tenir • sur sa tête. Charles, accablé de fatigue, avait • besoin de repos; il n'osait s'y livrer sur cet • arbre, et quitter cet arbre était risquer d'ètre reconnu. Suspendu comme sur un abîme, • et caché parmi les rameaux, un instant de • sommeil l'en eût précipité. Carless était robuste, il se chargea de veiller. Le roi se plaça • dans ses bras, s'appuya contre son sein, et

soutenu par ses mains vaillantes s'endormit
dans les airs.

Quel spectacle touchant! Ce prince, dans
la fleur et dans la force de la jeunesse, réduit
par le sommeil à la faiblesse de l'enfance;
plongé dans l'assoupissement avec l'abandon
de cet âge, tranquillement endormi, au milieu de tant de périls, entre les bras d'un
homme austère, d'un guerrier attentif et veillant sur son roi, âgé de vingt et un ans, avec
toutes les inquiétudes d'une mère! Ainsi les
lieux, les arbres, les forêts, ont leur destin
comme les hommes.

» Charles quitta bientôt Boscobel. Un jour, » étant dans la salle d'une hôtellerie, comme » il levait son chapeau à la dame du logis qui » passait par ce lieu, le sommelier l'ayant at-» tentivement regardé, le reconnut. Cet homme » le pria de descendre avec lui dans la cave, » et là, tenant une coupe, la remplit de vin, » et but à la prospérité du roi. Je sais ce que » vous êtes, lui dit-il ensuite en mettant un ge-» nou en terre, et vous serai fidèle jusqu'à ma » mort. »

Ainsi a fait revivre ces scènes oubliées l'ami que j'ai perdu : il est allé rejoindre ces hommes d'autresois.

## 192 ESSAI SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE.

N'a t-on pas cru lire un épisode de nos guerres de l'ouest pendant la révolution? La fidélité semble être une des vertus de l'ancienne religion chrétienne: les Pendrill gardaient le culte de leurs aïeux; ils avaient une cachette où le prêtre disait la messe; leur roi, protestant, y trouvait un asile inviolable au pied du vieil autel catholique. Pour achever la ressemblance, la comtesse de Derby, qui défendit si vaillamment l'île de Man, et qui fut la dernière personne des trois royaumes à se soumettre à la république, était de la famille de La Trémoille: le prince de Talmont fut une des dernières victimes des guerres vendéennes.

### PORTRAIT D'UN VENDÉEN.

Quoi qu'il en soit des bûcherons de Boscobel, près du *chéne royal*, maintenant tombé, les Pendrill sont-ils des paysans vendéens?

- Un jour (1), en 1798, à Londres, je rencontrai, chez le chargé d'affaires des princes français, une foule de vendeurs de contre-révolutions. Dans un coin de cette foule était un homme de trente à trente-quatre ans, qu'on ne regardait point, et qui lui-même ne faisait attention qu'à une gravure de la mort du général Wolf. Frappé de son air, je m'enquis de sa personne. Un de mes voisins me répondit:
- « Ce n'est rien ; c'est un paysan vendéen, porteur d'une lettre de ses chefs. »
  - « Cet homme, qui n'était rien, avait vu mou-

<sup>(1)</sup> Mes Mémoires.

rir Cathelineau, premier général de la Vendée et paysan comme lui; Bonchamp, en qui revivait Bayard; Lescure, armé d'un cilice non à l'épreuve de la balle; d'Elbée, fusillé dans un fauteuil, ses blessures ne lui permettant pas d'embrasser la mort debout; La Rochejaquelin dont les patriotes ordonnèrent de vérifier le cadavre, afin de rassurer la convention au milieu de ses victoires sur l'Europe. Cet homme, qui n'était rien, avait assisté aux deux cents prises et reprises de villes, villages et redoutes: aux sept cents actions particulières et aux dixsept batailles rangées; il avait combattu trois cent mille hommes de troupes réglées, six à sept cent mille réquisitionnaires et gardes nationaux; il avait aidé à enlever cinq cents pièces de canon et cent cinquante mille fusils; il avait traversé les colonnes infernales, compagnies d'incendiaires commandées par des conventionnels; il s'était trouvé au milieu de l'océan de feu, qui, à trois reprises, roula ses vagues sur les bois de la Vendée; enfin il avait vu périr trois cent mille Hercules de charrue, compagnons de ses travaux, et se changer en un désert de cendres cent lieues carrées d'un pays fertile.

Les deux Frances se rencontrèrent sur ce

sol nivelé par elles. Tout ce qui restait de sang et de souvenir dans la France des croisades, lutta contre ce qu'il y avait de nouveau sang et d'espérances dans la France de la révolution. Le vainqueur sentit la grandeur du vaincu: Thurot, général des républicains, déclarait que « les » Vendéens seraient placés dans l'histoire au » premier rang des peuples soldats. » Un autre général écrivait à Merlin de Thionville : « Des » troupes qui ont battu de tels Français peu- vent bien se flatter de vaincre tous les autres » peuples. » Les légions de Probus, dans leur chanson, en disaient autant de nos pères. Bonaparte appela les combats de la Vendée « des » combats de géans. »

Dans la cohue du parloir, j'étais le seul à considérer avec admiration et respect le représentant de ces anciens Jacques, qui, tout en brisant le joug de leurs seigneurs, repoussaient, sous Charles V, l'invasion étrangère: il me semblait voir un enfant de ces communes du temps de Charles VII, lesquelles, avec la petite noblesse de province, reconquirent pied à pied, de sillon en sillon, le sol de la France. Il avait l'air indifférent du sauvage; son regard était grisâtre et inflexible comme une verge de fer; sa lèvre inférieure tremblait sur ses dents

serrées; ses cheveux descendaient de sa tête en serpens engourdis, mais prêts à se dresser; ses bras, pendant à ses côtés, donnaient une secousse nerveuse à d'énormes poignets tailladés de coups de sabre; on l'aurait pris pour un scieur de long. Sa physionomie exprimait une nature populaire rustique, mise, par la Missance des mœurs, au service d'intérêts et d'idées contraires à cette nature; la fidélité naïve du vassal, la simple foi du chrétien, s'y mêlaient à la rude indépendance plébéienne, accoutumée à s'estimer et à se faire justice. Le sentiment de sa liberté paraissait n'être en lui que la conscience de la force de sa main et de l'intrépidité de son cœur, Il ne parlait pas plus qu'un lion, il se grattait comme un lion, bâillait comme un lion, se mettait sur le flanc comme un lion ennuyé, et rêvait apparemment de sang et de forêts : son intelligence était du genre de celle de la mort. Quels hommes dans tous les partis que les Français d'alors, et quelle race aujourd'hui nous sommes! Mais les républicains avaient leur principe en eux, au milieu d'eux, tandis que le principe des royalistes était hors de France. Les Vendéens députaient vers les exilés; les géans envoyaient demander des chess aux pygmées. L'agreste

## SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE.

messager que je contemplais avait saisi la révolution à la gorge, il avait crié: « Entrez; » passez derrière moi; elle ne vous fera aucun » mal, elle ne bougera pas; je la tiens. » Personne ne voulut passer: alors Jacques Bonhomme relâcha la révolution, et Charette brisa son épée. »

197

#### CROMWELL, BONAPARTE.

Délivrée des mains rustiques, la révolution tomba dans des mains guerrières : Bonaparte se jeta sur elle et l'enchaîna.

J'ai déjà mesuré la taille de cet homme extraordinaire à celle de Washington; il reste à dire si Napoléon trouva son pendant en Angleterre, dans le Protecteur.

Cromwell eut du prêtre, du tyran et du grand homme: son génie remplaça pour son pays la liberté. Il avait trop d'énergie pour parvenir à créer une autre puissance que la sienne; il ruina les institutions qu'il rencontra ou qu'il voulut donner, comme Michel-Ange brisait le marbre sous son ciseau.

Transporté sur le théatre de Napoléon, le vainqueur des Irlandais et des Écossais aurait-il été le vainqueur des Autrichiens, des Prussiens et des Russes? Cromwell n'a pas créé des institutions comme Bonaparte; il n'a pas laissé un code et une administration par qui la France et une partie de l'Europe sont encore régies. Napoléon réagit avec une force outrée; mais il avait pour excuse la nécessité de tuer le désordre: son bras vigoureux enfonça trop avant son épée, et il perça la liberté qui se trouvait derrière l'anarchie.

« Les peuples vaincus ont appelé Napoléon un fléau (1): les fléaux de Dieu conservent quelque chose de l'éternité et de la grandeur du courroux dont ils émanent : Ossa arida.... dabo vobis spiritum, et vivetis; « Ossemens ari-• des, je vous donnerai mon souffle, et vous vi-• vrez. • Ce souffle ou cette force s'est manifesté dans Bonaparte tant qu'il a vécu. Né dans une île pour aller mourir dans une île aux limites de trois continens, jeté au milieu des mers où ' Camoëns sembla le prophétiser en y plaçant le génie des tempêtes, Bonaparte ne se pouvait remuer sur son rocher, que nous n'en fussions avertis par une secousse; un pas du nouvel Adamastor à l'autre pôle se faisait sentir à celui-ci. Si Napoléon, échappé aux mains de ses

<sup>(1)</sup> Mes Mémoires.

geôliers, se fût retiré aux États-Unis, ses regards, attachés sur l'Océan, auraient suffi pour troubler les peuples de l'ancien monde. Sa seule présence sur le rivage américain de l'Atlantique eût forcé l'Europe à camper sur le rivage opposé.

• Quand Napoléon quitta la France une seconde fois, on prétendit qu'il aurait dû s'ensevelir sous les ruines de sa dernière bataille. Lord Byron, dans son ode satirique contre Napoléon, disait:

> To die a prince — or live a slave Thy choice ist most ignobly brave.

- Mourir prince ou vivre esclave, ton choix
  est ignoblement brave.
- C'était mal juger la force de l'espérance dans une ame accoutumée à la domination, et brûlante d'avenir. Lord Byron crut que le dictateur des rois avait abdiqué sa renommée avec son glaive, qu'il allait s'éteindre oublié: lord Byron aurait dû savoir que la destinée de Napoléon était une muse, comme toutes les grandes destinées; cette muse sut changer un dénouement avorté dans une péripètie qui renouvelait et rajeunissait son héros. La solie

tude de l'exil et de la tombe de Napoléon a répandu, sur une mémoire éclatante, une autre sorte de prestige. Alexandre ne mourut point sous les yeux de la Grèce; il disparut dans les lointains pompeux de Babylone: Bonaparte n'est point mort sous les veux de la France; il s'est perdu dans les fastueux horizons des zones torrides. L'homme d'une réalité si puissante s'est évaporé à la manière d'un songe; sa vie, qui appartenait à l'histoire, s'est exhalée dans la poésie de sa mort, ll dort à jamais, comme un ermite ou comme un paria, sous un saule, dans un étroit vallon entouré de rochers escarpés, au bout d'un sentier désert. La grandeur du silence qui le presse égale l'immensité du bruit qui l'environna. Les nations sont absentes; leur foule s'est retirée. L'oiseau des tropiques attelé, dit magnifiquement Buffon, au char du soleil, se précipite de l'astre de la lumière, et se repose seul un moment sur des cendres dont le poids a fait pencher le globe.

» Bonaparte traversa l'Océan pour se rendre à son dernier exil, il s'embarrassait peu de ce beau ciel qui ravit Christophe Colomb, Vasco et Camoëns. Couché à la poupe du vaisseau, il ne s'apercevait pas qu'au-dessus de sa

### 202 ESSAI SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE.

tête étincelaient des constellations inconnues; leurs rayons rencontraient pour la première fois ses puissans regards. Que lui faisaient des astres qu'il ne vit jamais de ses bivouacs, et qui n'avaient pas brillé sur son empire? Et néanmoins aucune étoile n'a manqué à sa destinée: la moitié du firmament éclaira son berceau: l'autre était réservée pour illuminer sa tombe.

#### LOVELACE.

## WA DÉTENTION A LA PRÉFECTURE DE POLICE. God save the King.

En revenant à travers ces incidences politiques à la littérature, reprenant celle-ci au commencement de la restauration de Charles II, sous lequel nous avons vu Milton mourir, une observation se présente d'abord.

Dans le combat que se livrèrent la royauté et le peuple, le principe républicain eut Milton pour son poète, le principe monarchique Lovelace pour son barde: tirez de là la conséquence de l'énergie relative des deux principes.

Enfermé dans Gat-House à Westminster, sur un mandat des Communes, Lovelace composa une élégante et loyale chanson, long-temps redite par les Cavaliers. Quand, semblable à la linote, je suis renfermé, je chante d'une voix plus perçante la mansuétude, la douceur, la majesté et la gloire de mon roi. Quand je proclame de toute ma force combien il est bon, combien il est grand, les larges vents qui roulent la mer ne sont pas aussi libres que moi.

Des murs de pierre ne font pas une prison,

» des barreaux de fer une cage; un esprit in-

nocent et tranquille compose de tout cela
une solitude. Si je suis libre en mon amour,

si dans mon ame je suis libre, les anges seuls.

» qui prennent leur essor dans les cieux, jouis-

» sent d'une liberté semblable à la mienne. »

Nobles et généreux sentimens! pourtant ils n'ont point fait vivre Lovelace, tandis que l'apologiste du meurtre de Charles Ier s'est placé à côté d'Homère. D'abord, Lovelace n'avait pas le génie de Milton; ensuite il appartenait par sa nature à des idées mortes. La fidélité est toujours admirable; mais les récentes générations conçoivent à peine ce dévouement à un individu, cette vertu resserrée dans les limites d'un système ou d'un attachement particulier; elles sont peu touchées de l'honneur, soit qu'elles manquent de cet honneur même, né-

205

cessaire pour le comprendre, soit qu'elles n'aient de sympathie qu'avec l'humanité prise dans le sens général, ce qui, du reste, justifie toutes les lâchetés. Montrose n'était point un personnage de Plutarque, comme l'a dit le cardinal de Retz; c'était un de ces'hommes restés d'un siècle qui finit dans un siècle qui commence; leurs anciennes vertus sont aussi belles que les vertus nouvelles, mais elles sont stériles: plantées dans un sol épuisé, les mœurs nationales ne les fécondent plus.

Le colonel Richard Lovelace, rempli de mille séductions, et dont peut être Richardson emprunta le nom en souvenir de ses grâces, mourut abandonné dans l'obscurité et la misère.

Sans être jeune et beau comme le colonel Lovelace, j'ai été comme lui ensermé. Les gouvernemens qui depuis 1800 jusqu'à 1830 ont dominé la France, avaient usé de quelque ménagement envers le serviteur des muses: Bonaparte, que j'avais violemment attaqué dans le Mercure, eut envie de me tuer; il leva l'épée, et ne frappa pas.

Une généreuse et libérale administration toute lettrée, toute composée de poètes, d'écrivains, de rédacteurs de feuilles publiques, n'a pas fait tant de façon avec un vieux camarade.

· Ma souricière un peu plus longue que large était haute de 7 à 8 pieds (1). La prose et les vers de mes devanciers, barbouillaient les cloisons tachées et nues. Un grabat à draps sales remplissait les trois quarts de ma loge; une planche supportée par deux tasseaux, placée à deux pieds au-dessus du lit contre le mur, servait d'armoire au linge, bottes et souliers des détenus. Une chaise, une table et un petit tonneau, meuble infâme, composaient le reste de l'ameublement. Une fenêtre grillée s'ouvrait fort haut; j'étais obligé de montrer sur la table pour respirer l'air et jouir de la lumière. A travers les barreaux de ma cage à voleur, je n'apercevais qu'une cour sombre, étroite, des bâtimens noirs autour desquels tremblotaient des chauve-souris. J'entendais le cliquetis des clés et des chaînes, le bruit des sergens de ville et des espions, le pas des soldats, le mouvement des armes, les cris, les rires, les chansons dévergondées des prisonniers mes voisins, les hurlemens de Benoît condanné à mort comme meurtrier de sa mère et de son obscène ami. Je distinguais ces mots de Benoît, entre les exclamations confuses de la peur et du repentir : « Ah! ma mère! ma

<sup>(1)</sup> Mes Mémoires.

avre mère! •Je voyais l'envers de la société, plaies de l'humanité, les hideuses machines font mouvoir ce monde, si beau à regarder àce quand la toile est levée.

Le Génie de mes grandeurs passées et de ploire âgée de trente ans ne m'apparut point; ma Muse d'autrefois, bien pauvre, bien rée, vint rayonnante m'embrasser par ma tre : elle était charmée de mon gîte et tout irée; elle me retrouvait comme elle m'avait lans ma misère à Londres, lorsque les prers songes de René flottaient dans ma tête. Illions-nous faire, le Solitaire du Pinde et ? Une chanson à l'instar de Lovelace? Sur ? Sur un roi? non! La voix d'un prisonnier été de mauvais augure : c'est du pied des els qu'il faut adresser des hymnes au malr. Et puis il faudrait être un grand poète r être écouté en disant :

O toi, de ma pitié profonde Reçois l'hommage solennel, Humble objet des regards du monde, Privé du regard paternel! Puisses-tu, né dans la souffrance, Et de ta mère et de la France Consoler la longue douleur (1)!

) V. Hugo, Odes et Ballades.

 Je ne chantai donc pas la couronne tombée d'un front innocent; je me contentai de dire une autre couronne, blanche aussi, déposée sur le cercueil d'une jeune fille (1).

Tu dors, pauvre Élisa, si légère d'années! Tu ne sens plus du jour le poids et la chaleur : Vous avez achevé vos fraîches matinées, Jeune fille et jeune fleur.

M. Le Préfet de police, des procédés duquel je n'ai qu'à me louer, m'offrit un meilleur asile aussitôt qu'il eut connu le lieu de plaisance où les amis de la liberté de la presse avaient eu la bonté de me loger pour avoir usé de la liberté de la presse. La fenêtre de mon nouveau réduit s'ouvrait sur un joli jardin. La linote de Lovelace n'y gazouillait pas; mais il y avait force moineaux frigans, lestes, babillards, effrontés, querelleurs: on les trouve partout, à la campagne, à la ville, aux balustrades d'un château, à la gouttière d'une geôle, ils se perchent tout aussi gaiement sur l'instrument de mort que sur un rosier. A qui peut s'envoler, qu'importe les souffrances de la terre?

Ma chanson ne vivra pas plus que celle de

<sup>(1)</sup> Élisa Trisell.

١

Lovelace. Les Jacobites n'ont laissé à l'Angleterre que le motet du God save the King. L'histoire de cet air est singulière : on le croit de Lulli; les jeunes filles des chœurs d'Esther, charmèrent à Saint-Cyr l'oreille et l'orgueil du grand roi par les accords du Domine, salvum fac Regem. Les serviteurs de Jacques emportèrent la majestueuse invocation dans leur patrie; ils l'adressaient au Dieu des armées, en allant au combat pour leur souverain banni. Les Anglais de la faction de Guillaume, frappés de la beauté du Bardit des Fidèles, s'en emparèrent. Il resta à l'Usurpation et à la Souveraineté du peuple, lesquelles ignorent aujourd'hui qu'elles chantent un air étranger, l'hymne des Stuarts, le cantique du Droit Divin et de la Légitimité. Combien de temps l'Angleterre priera-t-elle encore le maître des hommes de sauver le Roi? Comptez les révolutions entassées dans une douzaine de notes, survivantes à ces révolutions!

Le Domine salvum du rite catholique est aussi un chant admirable : on l'entonnait en grec au x<sup>n</sup> siècle, lorsque l'empereur de Constantinople paraissait dans l'hippodrome. Du spectacle il passa à l'église : autre temps fini.

#### PROSE.

TILLOTSON. TEMPLE. BURNET. CLARENDON. ALGERNON-SIDNEY.

Avec le règne de Charles II, une révolution s'opéra dans le goût et dans la manière des écrivains anglais. Abandonnant les traditions nationales, ils commencèrent à prendre quelque chose de la régularité et du caractère de la littérature française. Charles avait retenu de ses courses un penchant aux mœurs étrangères : Madame Henriette, sœur du roi, la duchesse de Portsmouth, maîtresse de ce roi, Saint-Evremont et le chevalier de Grammont, exilés à Londres, poussèrent de plus en plus la restauration des Stuarts, à l'imitation de la cour de Louis XIV : la prose gagna à ce mouvement du dehors, la poésie y perdit.

Tillotson épura la langue de la chaire sans s'élever à l'éloquence. Le chevalier Temple fut le d'Ossat de l'Angleterre; mais il est fort inférieur à notre grand diplomate, par les vues et le style de ses Observations, Mélanges et Mémoires. La philosophie compta Loke, la littérature proprement dite, Hamilton, modèle d'élégance et de grâce, Shaftesbury, élève de Locke, et fils d'un père corrompu. Voltaire vante Shaftesbury, ennemi de la religion chrétienne. Les ouvrages de cet auteur sont réunis sous le titre de Caracteristics of men. Les idées des Caracteristics, que voile d'ailleurs une élocution embarrassée, sont tombées dans le domaine des lieux communs par les apports continuels des ans.

Burnet écrivit l'histoire de la Réformation d'Angleterre d'une manière partiale et caustique, mais intéressante: son plus grand honneur est d'avoir été réfuté par Bossuet. Burnet était un brouillon et un factieux à la manière des Frondeurs: il n'a dans ses mémoires ni la candeur révolutionnaire de Withelocke, ni l'exaltation républicaine de Ludlow.

Le nom de Clarendon réveille le double souvenir d'une ingratitude royale et populaire. L'Histoire de la Rébellion est un ouvrage où les traces du talent disparaissent sous l'empreinte de la vertu. Quelques portraits sont vivement coloriés, mais le genre des portraits est facile; les esprits les plus communs y réussissent. Clarendon lui-même se résléchit dans ses tableaux; on ne se lasse pas de retrouver son image.

Algernon-Sidney créa la langue politique : ses Discours sur le gouvernement ont vieilli : Sidney n'est qu'un grand nom, et n'est pas une grande renommée. La mort tragique du fils du comte de Leicester, est le fait saisissable qui donna un corps à des principes encore vagues dans l'opposition errante des Wighs. Dalrymple, et après lui M. Mazure, ont prouvé les disparates de Sidney; il avait le malheur de recevoir l'argent de la France : Louis XIV, par un très mauvais jeu, ne croyait qu'entraver Charles, et renversait Jacques; la corruption de sa politique portait en soi son châtiment. Chez Bacon, l'intégrité n'était pas au niveau de la science; chez Sidney, le désintéressement n'égala pas la fermeté. Dieu nous garde de triompher des misères dont les natures les plus élevées ne sont point exemptes! Le ciel ne nous donne des vertus ou des talens qu'en y attachant des infirmités; expiations offertes au vice, à la sottise et à l'envie. Les

faiblesses d'un homme supérieur sont ces victimes noires, nigræ pecudes, que l'antiquité sacrifiait aux dieux infernaux : et pourtant ils ne se laissent jamais désarmer!

La révolution 1688 s'éleva de l'échafaud de Sidney dans la vapeur du sang de l'holocauste : aujourd'hui la rosée sanglante retombe, et l'Angleterre de 1688 s'évanouit.

#### POÉSIE.

BUCKINGHAM. ROSCOMMON. ROCHESTER. SHAFTESBURY, ETC.

Il peut sembler paradoxal de dire que la poésie anglaise souffrit de l'invasion du goût français, au moment même où Dryden paraît sur la scène; mais toute langue qui se dépouille de son originalité pour s'adonner à l'imitation, se gâte, même en se perfectionnant. A quelle distance Shakspeare et Milton, restés Anglais, ne laissent-ils pas Dryden derrière eux!

L'esprit de la révolution de 1649 avait été l'exaltation religieuse et l'austérité morale; la restauration de 1660 fut l'indifférence et le libertinage. « Tu es le plus mauvais sujet de

- » mon royaume, disait Charles II à Shaftesbury.
- Oui, Sire, répondait celui-ci : Votre Majesté
- » n'est pas un sujet. »

#### ESSAI SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 215

Ces réactions sont inévitables: la corruption de la régence suivit la morosité de la fin du règne de Louis XIV. Au sortir de la Terreur, le dévergendage fut complet: les cadavres encore chauds et palpitans des pères, leur tête dans leurs bras ou à leurs pieds, regardaient danser leurs enfans.

Dryden rendit la poésie anglaise correcte à la manière de toutes les langues civilisées où l'art est venu régulariser la nature. Pope caractérise le mérite de Dryden:

Dryden taught to join
The varying verse, the full ressounding line,
The long majestic march, and energy divine.

• Dryden apprit à unir le mètre varié, le vers plein d'harmonie, la longue et majestueuse période, et l'énergie divine. »

Ce jugement fait sentir qu'on n'est plus au siècle libre de l'auteur de Macbeth, et qu'on est arrivé au siècle académique de Boileau.

Dryden est lui-même le fondateur de la critique parmi ses compatriotes : ses dialogues sur la poésie dramatique sont encore lus. Il travailla trente ans pour le théâtre sans atteinà la vie de Shakspeare et au pathétique d'Otway.

- Dryden, qui d'ailleurs était un très grand
  génie, dit Voltaire, met dans la bouche de
- ses héros amoureux ou des hyperboles de
- · rhétorique, ou des indécences, deux choses
- également opposées à la tendresse.

Shirley, Davenant, Otway, Congrève, Farquhar, Cibber, Steele, Colman, Foote, Rowe, Addison, Moore, Aaron-Hill, Sheridan, Coleridge, etc., offrent la succession des poètes dramatiques Anglais jusqu'à nos jours. Tobin, Johanna Baillie, et quelques autres, ont essayé de ressusciter l'ancien style et l'ancienne forme du théâtre.

L'homme chez Dryden était misérable; Prior, jeune orangiste, attaqua le vieux poète devenu catholique et resté fidèle à ses anciens maîtres. Le duc de Buckingham, aidé de ses amis, composa la jolie comédie the Rehearsal (la Répétition): l'auteur de Don Sébastien et de l'ode la Fête d'Alexandre était attaqué dans cette pièce. Buckingham se félicitait d'avoir nui à la réputation de Dryden. C'est dont un grand bonheur que d'affliger le génie et de lui ravir une part de sa gloire acquise au prix de tant de travaux, de dégoûts et de sacrifices?

Waller, Buckingham, Roscommon, Rochester; Shaftesbury et quelques autres poètes licencieux et satiriques, ne furent pas les pre-

miers hommes de lettres de leur époque, mais ils donnèrent le ton à la littérature et à la mode pendant le règne de Charles II. Le fils de Charles Ier fut un de ces hommes légers, spirituels, insoucians, égoïstes, sans attachement de cœur, sans conviction d'esprit, qui se placent assez souvent entre deux périodes historiques pour finir l'une et commencer l'autre; un de ces princes dont le règne sert de passage aux grands changemens d'institutions, de mœurs et d'idées, chez les peuples; un de ces princes tout exprès créés pour remplir les espaces vides qui, dans l'ordre politique, disjoignent souvent la cause de l'effet. Des exhumations et des exécutions ouvrirent un règne que des exécutions devaient clore. Vingt-deux années de débauche passèrent sous des fourches patibulaires; dernières années de joie à la facon des Stuarts, et qui avaient l'air d'une orgie funèbre.

La liberté méconnue sous Jacques Ier, ensanglantée sous Charles Ier, déshonorée sous Charles II, attaquée sous Jacques II, avait pourtant été conservée dans les formes constitutionnelles, et ces formes la transmirent à la nation qui continua de féconder le sol natal après l'expulsion des Stuarts. Ces princes ne purent jamais pardonner au peuple anglais les maux qu'il leur avait faits; le peuple ne put jamais oublier que ces princes avaient essayé de lui ravir ses droits: il y avait de part et d'autre trop de ressentimens et trop d'offenses. Toute confiance réciproque étant détruite, on se regarda en silence pendant quelques aunées. Les générations qui avaient souffert ensemble, également fatiguées, consentirent à achever leurs jours ensemble; mais les générations nouvelles qui n'éprouvaient pas cette lassitude, ne nourrissant plus d'inimitiés, n'avaient pas besoin d'entrer dans ces compromis du malheur; elles revendiquèrent les fruits du sang et des larmes de leurs pères: il fallut dire adieu aux choses du passé.

Les écrivains ci-dessus nommés avaient tout ce qu'il fallait pour briller au bivouac d'une halte de nuit, entre le règne populaire de Cromwell et le règne des parlemens de Guillaume et de ses successeurs. La servile chambre des communes n'existait plus que pour tuer les hommes de liberté qui naguire avaient fait sa puissance; la monarchie, de son côté, laissait mourir ses plus dévoués serviteurs. Le peuple et le roi semblaient s'abandonner mutuellement pour faire place à l'aristocratie: l'échafaud de Charles Ier les séparait à jamais.

## BUTLER. ÉCRIVAINS ABANDONNÉS.

Butler se présente en première ligne, comme témoin à charge dans le procès d'ingratitude intenté à la mémoire de Charles II: Charles savait par cœur les vers d'Hudibras, don Quichotte politique. Cette satire pleine de verve contre les personnages de la révolution, charmait une cour où se montraient la débauche de Rochester et la grâce de Grammont: le ridicule était une espèce de vengeance à l'usage des courtisans.

Lorsqu'on est placé à distance des faits, qu'on n'a pas vécu au milieu des factions et des factieux, on n'est frappé que du côté grave et douloureux des événemens; il n'en est pas ainsi quand on a été soi-même acteur ou spectateur compromis dans des scènes sanglantes.

Tacite, que la nature avait formé poète, eût

peut-être crayonné la satire de Pétrone, s'il cût siégé au sénat de Néron; il peignit la tyrannie de ce prince, parce qu'il vécut après lui: Butler, doué d'un génie observateur, eût peut-être écrit l'histoire de Charles I<sup>or</sup>, s'il fût né sous la reine Anne; il se contenta de rimer Hudibras, parce qu'il avait vu les personnages de la révolution de Cromwell; il les avait vus toujours parlant d'indépendance, présenter leurs mains à toutes les chaînes, et après avoir immolé le père, se courber sous le joug du fils.

Cependant le sujet du poëme de Butler, de co poëme auquel travailla le fils aîne du duc de Buckingham, n'est pas aussi heureux que celui de la satire Menippée. On se pouvait railler de la ligue malgré ses horreurs; les railleries dont elle était l'objet avaient des chances de durée, parce que la ligue n'était pas une révolution: elle n'était qu'une sédition dont le genre humain ne tirait aucun profit. Les hommes de cette longue sédition, L'Hospital excepté, ne furent grands qu'individuellement; ils ne jalonnèrent leur passage par aucune idée, aucun principe, aucune institution politique utile à la société. La ligue assassina Henri III, plus dévot qu'elle, et combattit Henri IV, qui la vainquit et l'acheta. Évanouie

qu'elle fut, rien n'apparut derrière : elle n'eut pour écho que la Fronde, misérable brouillerie qui se perdit dans le plein pouvoir de LouisXIV.

Mais les troubles de 1649, en Angleterre, étaient d'une nature autrement grave; on n'assistait pas au duel de quelques princes ambitieux; la lutte existait entre le peuple et le roi, entre la république et la monarchie : le souverain fut jugé solennellement et mis à mort; le chef populaire qui le conduisit à l'échafaud et qui lui succéda n'était rien moins que Cromwell : Un homme s'est rencontré.

La dictature du peuple personnifié dans un tribun, dura neuf années: en se retirant elle emporta la monarchie absolue, et déposa dans l'industrie anglaise le germe de sa puissance, l'acte de navigation. Le contre-coup de la révolution de 1649 produisit la révolution de 1688, résultat immense.

Voilà pourquoi nous ne rions plus aux gausseries d'Hudibras, comme nous rions aux plaisanteries de la satire Menippée. Les conséquences des troubles du règne de Charles Ier se font encore sentir au monde; les abominations de la Saint-Barthélemi, énormités de la corruption d'Henri III et de l'ambition des Guise, n'ont laissé que l'effroi de la mémoire de ces

ì

abominations et de ces énormités. Un auteur qui essaierait de faire un poëme burlesque sur la révolution de 1789, parviendrait-il à égayer la Terreur, ou à rapetisser Bonaparte? Les parodies qui restent ne sont fournies que par des événemens qui ne restent pas; elles ressemblent à ces masques moulés sur le visage d'un mort tombé depuis en poussière, ou sur celui d'un satyre dont le buste ne se retrouve plus.

On a dressé le catalogue des royalistes qui souffrirent pour la cause de Charles I<sup>er</sup>; il est long: Charles II l'augmenta. Waller, conspirateur poltron sous la république, poète adulateur de l'usurpation heureuse, obtenait tout de la légitimité restaurée, tandis que Butler mourait de faim. Les couronnes ont leurs infirmités comme les bonnets rouges.

Une destinée fatale s'attache aux muses: Valeriano Bolzani a composé un traité de Litteratorum infelicitate; Israeli a publié the Calamities of authors: ils sont loin d'avoir épuisé la matière. Dans la seule liste des poètes anglais que j'ai nommés, on trouve:

Jacques, roi d'Écosse, dix-huitans prisonnier et ensuite assassiné; Rivers, Surrey et Thomas More, portant leur tête à l'échafaud; Lovelace et Butler que la pauvreté dévora. Clarendon mourut à Rouen, exilé par Charles II. On condamna à être brûlé par la main du bourreau le Mémoire justificatif du vertueux magistrat, dont les écrits mêlés à ceux de Falkland avaient fait triompher la cause royale.

Milton, demi-proscrit, descendit aveugle au tombeau.

Dryden, vers la fin de ses jours, était obligé de vendre, morceau à morceau, son talent, pour vivre: « Je n'ai guère lieu, disait-il, de • remercier mon étoile d'être né Anglais; c'est • assez pour un siècle d'avoir négligé Cowley, • et vu Butler mourir de faim. •

Otway, depuis, s'étouffa en avalant trop vite le morceau de pain qu'on jeta à sa misère.

Que n'a pas senfiert Savage, composant au coin des rues, écrivant ses vers sur des morceaux de papier ramassés dans le ruisseau, expirant dans une prison, et laissant son cadavre à la piété d'un geôlier, qui le fit enterrer à ses frais?

Chatterton, après avoir été plusieurs jours sans manger, s'empoisonna.

Dans le cloître de la cathédrale de Worcester, on remarque une plaque sépulcrale; elle ne porte ni date, ni prière, ni symbole; on y lit ce seul mot: Miserrimus. Cet inconnu, ce miserrimus sans nom, n'est-ce point le génie?

#### FIN DES STUARTS.

Jacques II, après la mort de son frère, voulut tenter en faveur de l'église romaine ce que son père n'avait pu même exécuter pour l'épiscopat: il se croyait le maître d'opérer un changement dans la religion de l'état, aussi facilement qu'Henri VIII; mais le peuple anglais n'était plus le peuple des Tudor, et quand Jacques eût distribué à ses sujets tous les biens du clergé anglican, il n'aurait pas fait un seul catholique. Son plus grand tort fut de jurer, en parvenant à la couronne, ce qu'il n'avait pas l'intention de tenir; la foi gardée n'a pas toujours sauvé les empires; la foi mentie les a souvent perdus.

Jacques, naturellement cruel, trouva un bourreau: Jefferys avait commencé ses œuvres, vers la fin du règne de Charles II, dans le procès où Russel et Sidney perdirent la vie. Cet homme qui, à la suite de l'invasion de Monmouth, fit exécuter, dans l'ouest de l'Angleterre, plus de deux cent cinquante personnes, ne manquait pas d'un certain esprit de justice: une vertu, qu'on n'aperçoit pas dans un homme de bien, se fait remarquer quand elle est placée dans un homme de malheur.

La Hollande était depuis long-temps le foyer des intrigues des divers partis anglais: les émissaires de ces partis s'y rassemblaient sous la protection de Marie, fille aînée de Jacques, femme du prince d'Orange, homme qui n'inspire aucune admiration, et qui pourtant a fait des choses admirables. Souvent averti par Louis XIV, Jacques ne voulait rien croire. La flotte de Guillaume mit à la voile; il aborda avec treize mille hommes à Broxholme, dans Torbay.

A son grand étonnement, il n'y trouva personne; il attendit dix jours en vain. Que fit Jacques pendant ces dix jours? rien: il avait une armée de vingt mille hommes, qui se fût battue d'abord, et il ne prit aucune résolution. Sunderland, son ministre, le vendait; le prince Georges de Danemarck, son gendre, et Anne, sa fille favorite, l'abandonnaient, de même que sa fille Marie et son autre gendre Guillaume. La solitude commençait à croître autour du monarque qui s'était isolé de l'opinion nationale. Jacques demanda des conseils au comte de Bedfort, père de lord Russel, décapité sous le règne précédent à la poursuite de Jacques: « J'avais un fils, répondit le vieil- » lard, qui aurait pu vous secourir. »

Jacques s'enfuit; il débarqua à Ambleteuse le 2 janvier 1689; hôte fatal, il enseigna l'exil aux foyers dont il embrassa l'autel. On a retrouvé les os de Jacques II à Saint-Germain. Où sont les cendres de Louis XIV? où sont ses fils?

Au surplus, qu'importent toutes ces choses? Lord Russel embrassant lady Russel pour la dernière fois, lui dit: « Cette chair que vous » sentez encore, dans peu d'heures sera gla- » cée. » Les générations que je viens d'indiquer, combien occupent-elles de place dans le monde et dans cette page? A mon retour en France en 1800, une nuit, je voyageais en diligence; la voiture fit un léger tressaut que nous sentimes à peine; elle avait rencontré un paysan ivre couché en travers dans le chemin: nous avions passé sur une vie, et la roue d'était à peine élevée de terre de quelques lignes. Les

Francs, nos pères, égorgèrent à Metz les Romains surpris au milieu d'une fête; nos soldats ont valsé, il n'y a pas encore vingt-cinq ans, au monastère d'Alcobaça avec le squelette d'Ipès de Castro: malheurs et plaisirs, crimes et folies, quatorze siècles vous séparent, et vous êtes aussi complétement passés les uns que les autres! L'Éternité, commencée tout à l'heure, est aussi ancienne que l'Éternité datée de la première mort, du meurtre d'Abel. Néanmoins les hommes, durant leur apparition éphémère sur ce globe, se persuadent qu'ils laissent d'eux quelque trace: sans doute! Chaque mouche a son ombre.

Les quatre Stuarts passèrent dans l'espace de quatre-vingt-quatre ans; les six derniers Bourbons ayant porté, ou ayant droit de porter la couronne, à compter de la mort de Louis XV, ont disparu dans la période de cinquante-quatre annécs.

Dans l'un et dans l'autre royaume, un roi a péri sur l'échafaud, deux restaurations ont eu lieu, et ont été suivies du bannissement des souverains légitimes: et pourtant il est vrai que, loin d'être au bout des révolutions, l'Europe, ou plutôt le monde, ne fait que les commencer.

# CINQUIÈME PARTIE.

## LITTÉRATURE

SOUS LA MAISON D'HANOVRE.

ACHÈVEMENT ET PERFECTIONNEMENT DE LA LANGUE
ANGLAISE. MORT DES LANGUES.

En quittant les Stuarts, nous entrons dans le repos des cent quarante années qui suivit la chute de ces princes, et laissa aux muses le temps d'épurer leur langage à l'abri de la liberté.

Au commencement de cet essai, j'ai parlé de l'origine de la langue anglaise; on a pu en remarquer les changemens successifs dans notre course rapide à travers les siècles. Maintenant que j'approche de la fin de mon travail, voyons à quel degré de perfection cette langue était parvenue, et comment, après avoir été l'idiome des conteors, des fableors, des harpeors, elle devint l'idiome des Pope, des Addison, des Swift, des Gray, des Fielding, des Walter Scott et des Byron.

La vieille langue anglaise me paraît avoir eu plus de douceur que la langue anglaise moderne: le th y termine une foule de mots et la troisième personne des verbes au singulier du présent de l'indicatif. Le th, emprunté de l'Orient, ne fut prononcé (sinon introduit dans l'alphabet grec avec le x chi, le k kappa, l'Oméga), que vers le commencement de la guerre du Péloponèse, à l'époque où Alcibiade rendait Athènes folle comme une femme, par la difficulté gracieuse avec laquelle il exprimait quelques lettres. Le th était une lettre composée que la molle Ionie semblait fournir en aide à l'élégant élève de Périclès. Le grec moderne a retenu le  $\Theta$ , théta.

Le th de l'ancien anglais, à la fin du mot, ne pouvait être que le th doux, comme il se prononce dans mouth, sooth, teeth, et non le thrude du commencement du mot, comme dans thunder, throbbing, thousand.

La lettre se redoublait souvent dans l'ancien anglais. L'e qui abonde et qui dispute la fin des

20

mots au th; était l'e muet retenu du français; il contribuait à émousser le son trop aigu. La preuve que ces lettres n'étaient point étymologiques, mais euphoniques, c'est que l'orthographe variait de comté en comté, et presque de village en village, selon l'oreille, écho de l'accent. Les mots mêmes variaient dans un rayon de quelques lieues : un marchand, embarqué sur la Tamise, descendit à terre, et demanda des œuss egges à une paysanne; elle répondit qu'elle n'entendait pas le français. Le compagnon de ce marchand requit à son tour des ceyren, des œufs; la bonne femme répliqua qu'elle le comprenait bien : thenne the good wyf sayd that shee understode him well. Ainsi, à une soixantaine de milles de la ville où Johnson composa son dictionnaire, des œufs s'appelaient des ceuren.

A mesure que l'anglais changea de prononciation et de forme, et qu'il perdit de sa sobriété, il s'enrichit des tributs du temps. Le génie d'une langue se compose de la religion, des institutions politiques, du caractère, des mœurs et des usages d'un peuple. Si ce peuple étend au loin sa domination, il reçoit un accroissement d'idées et de sentimens des pays avec lesquels il entre en contact. Et voyez d'a-

bord tout ce que peut recueillir une langue de la durée et de la variété des lois.

Il était de principe en Angleterre qu'une loi n'est jamais abolie : de cette sorte, l'histoire passée demeurait présente au milieu des événemens nouveaux, comme une aïeule immortelle au milieu de ses innombrables enfans et petits-enfans. Au commencement de ce siècle, un Anglais jeta le gant en pleine audience, et demanda le combat judic iaire contre son antagoniste.

Le droit coutumier anglais (common law) régit l'Angleterre en général.

Dans l'île de Man, on suit les établissemens des anciens rois de cet état.

A Jersey et à Guernesey, les statuts de Rollon sont en vigueur.

Les procès des Indous et des Mogols sont jugés en appel à la cour du banc du roi à Londres, et se décident d'après les articles des Puranas et de l'Alcoran.

Dans les îles Ioniennes, le code de Justinien se mêle aux décisions de la cour de l'amirauté.

Au Canada, les ordonnances des rois de France fleurissent, comme au temps de saint Louis.

Dans l'île de France, le Code Napoléon règne, le droit castillan et aragonais dans les colonies anglo-espagnoles, la loi hollandaise au Cap de Bonne-Espérance.

La politique, l'industrie, le commerce, ont mêlé les mots particuliers de leurs dictionnaires à ceux du dictionnaire général.

La tribune fournit au trésor commun les discours de Strafford, de Vanes, de Bolingbroke, de Walpole, des deux Pitt, de Burke, de Fox, de Sheridan, de Canning, de Brougham.

L'économie sociale, les recherches d'Adam Smith, de Malthus, de Thornton, de Ricardo, de Macculloch, augmentent le vocabulaire.

Le service des possessions anglaises dans les quatre parties de la terre, a naturellement multiplié les voyageurs: quelle nouvelle source d'importation d'idées et d'images! Cent et un négocians de Londres, en 1600, réunissent une somme de 800,000 fr., et voilà les Bacchus et les Alexandres qui deviennent les maîtres et les conquérans de l'Inde.

Les Anglais eurent des grammaires et des dictionnaires samaritains, arabes, syriaques, presque avant d'avoir des dictionnaires grecs et latins: ils préludaient de la sorte à l'étude des langues mortes et vivantes de l'Asie; ils obéissaient à l'instinct de leur génie qui les portait à la pompe des images et à l'indépen-

dance des règles. Wilkins, Colbrooke, Carey (1), Masden, Morrison, Lockert, Gladwin, Lumsden, Gilchrist, Hadley, William Jones, se sont occupés du sanscrit, du bengali vulgaire, de la langue malaise, du persan, du chinois et de la langue commune de l'Indostan. Ainsi, avec des lois qui ne meurent point, des colonies placées aux quatre vents du ciel, la langue anglaise embrasse le temps et l'espace.

Nous possédions autrefois d'immenses contrées outre-mer; elles offraient un asile à l'excédant de notre population, un marché à notre commerce, une carrière à nos sciences, un aliment à notre marine: aujourd'hui nous sommes contraints d'ensevelir nos convicts dans des prisons infectes, faute d'un coin sur le globe pour y déposer ces malheureux; nous sommes exclus du nouvel univers où le genre humain recommence. Les langues anglaise, portugaise, espagnole, servent en Afrique, en Asie, dans l'Océanie, dans les îles de la mer du Sud, sur le continent des deux Amériques, à l'interprétation de la pensée de plusieurs

<sup>(1)</sup> Il y a un autre Carey, poète et musicien, auquel les Anglais attribuent, mal à propos, l'air du God save the king.

millions d'hommes, et nous, déshérités des conquêtes de notre génie, à peine entendonsnous parler dans quelque bourgade de la Louisiane et du Canada, sous une domination étrangère, la langue de Colbert et de Louis XIV: elle y reste comme un témoin des revers de notre fortune et des fautes de notre politique.

Mais si la langue de Milton et de Shakspeare tire des avantages réels de cette diffusion de puissance, elle en reçoit aussi des atteintes. Lorsqu'elle se resserrait dans son champ natif, elle était plus individuelle, plus originale, plus énergique: elle se charge, aux rives du Gange et du fleuve Saint-Laurent, au Cap de Bonne-Espérance, au Port Jackson dans l'Océanie, à l'île de Malte dans la Méditerranée, à l'île de la Trinité dans le golfe du Mexique, de locutions qui la dénaturent. Pickering a fait un traité des mots en usage aux États-Unis: on y peut voir avec quelle rapidité une langue s'altère sous un ciel étranger, par la nécessité où elle est de fournir des expressions à une culture nouvelle, à une industrie, à des arts du sol, à des habitudes nées du climat, à des lois, à des mœurs qui constituent une autre société.

Si un pareil travail pouvait intéresser, je suivrais ici l'histoire des mots anglais; je mon-

trerais chez quels auteurs ils ont pris naissance, comment ils se sont perdus ou comment ils ont changé d'acception en s'éloignant de leur sens primitif; je parlerais des mots composés, des mots négatifs, opposés aux mots positifs qui manquent trop à notre langue, des mots à la fois substantifs et verbes: silence, par exemple, signifie à la fois « silence, » ou « faire faire silence, » « to silence sileneer. » Mais de telles recherches, extrêmement curieuses si elles avaient notre langue pour objet (comme on peut le voir dans le savant tableau de M. Chasles (1), seraient, à propos d'une langue étrangère, fatigantes ou inintelligibles au lecteur français.

Les Langues ne suivent le mouvement de la civilisation qu'avant l'époque où leur perfectionnement s'achève: une fois arrivées là, elles s'arrêtent quelque temps, puis elles descendent et se détériorent. Il est à craindre que les talens supérieurs n'aient à l'avenir pour faire entendre leurs harmonies, qu'un instrument discord ou fèlé. Une Langue peut, il est vrai, acquérir des expressions nouvelles à mesure

<sup>(1)</sup> Tableau de la marche et des progrès de la lanque et de la littérature française, etc.

## 236 ESSAI SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE.

que les lumières s'accroissent, mais elle ne saurait changer sa syntaxe, qu'en changeant son génie. Un Barbarisme heureux reste dans une Langue sans la défigurer; des Solécismes ne s'y établissent jamais sans la détruire. Nous aurons des Tertullien, des Stace, des Silius Italicus, des Claudien : aurons-nous désormais des Bossuet . des Corneille . des Racine . des Voltaire ? Dans une Langue jeune, les auteurs ont des expressions et des images qui charment comme le premier rayon du matin; dans une Langue formée, ils brillent par des beautés de toutes les sortes; dans une langue vieillie, les naïvetés du style ne sont plus que des réminiscences, les sublimités de la pensée que le produit d'un arrangement de mots péniblement cherchés, contrastés avec effort.

EFFET DE LA CRITIQUE SUR LES LANGUES. CRI-TIQUE EN FRANCE: NOS VANITÉS. MORT DES LANGUES.

La critique, d'abord si utile, est devenue à Londres, par son abondance et sa diversité, une autre source d'altération dans les monumens de la Langue anglaise, en rendant les idées perplexes sur les expressions, les tours, les mots qu'on doit rejeter, ou dont il est bon de se servir. Comment un auteur pourrait-il reconnaître la vérité au milieu de ces jugemens divers, prononcés sur le même ouvrage par le Monthly Review, le Critical Review, le British Review, l'Eclectic Review, le Retrospective Review, le Foreign Review, par la Quarterly Foreign Review, par la Literary Gazette, par le London Musœum, par le Monthly Censor,

par le Gentle-man's Magazine, le Monthly Magazine, le New Monthly Magazine, l'Edimburgh Magazine, le Literary Magazine, le London Magazine, le Blackwood's Magazine, le Brighton Magazine, par l'Annual Register, par le Classical Journal, le Quarterly Journal, l'Edimburgh philosophical Journal, par le Monthly Repertory. Il serait aisé d'ajouter cent autres noms à cette fastidieuse liste, à laquelle on pourrait joindre encore les articles littéraires des journaux quotidiens.

En France, nous sommes moins riches, et nos jugemens actuels sont moins sévères. Il est possible que la Littérature paraisse une occupation puérile à l'âge politique et positif qui commence parmi nous : si tel est le fait, on conçoit qu'on n'est guère tenté de se créer une multitude d'ennemis, pour la satisfaction de maintenir les vrais principes de l'art et du goût, dans une carrière où il n'y aurait plus ni gloire, ni honneurs à recueillir.

Un critique a osé dans ces dernières années exercer la censure rigoureuse: quels cris n'a-t-il pas excités! Qu'auraient donc dit les auteurs d'aujourd'hui, si on les avait traités comme on nous traitait autrefois? Me serait-il permis de me citer pour exemple? J'ai eu contre moi

une foule d'hommes de mérite : lorsque Atala parut, l'armée classique, M. l'abbé Morellet à sa tête, fondit sur ma Floridienne. Le Génie du Christianisme souleva le monde voltairien: il me fallut recevoir les admonitions des membres les plus distingués de l'Académie francaise. M. Ginguené, examinant mon ouvrage deux mois après sa publication, craint que la critique n'arrive trop tard, le Génie du Christianisme étant déjà oublié. Le très spirituel M. Hoffmann écrasa les Martyrs dans cinq ou six articles du Journal de l'Empire enlevé alors à ses propriétaires, et lequel journal annoncait ainsi ma fin prochaine dans le vaste cercle tracé par l'épée de Napoléon. Que faisions-nous, nous pauvres Prétendans à la renommée? Pensions-nous que le monde était ébranlé sur sa base? Avions-nous recours au charbon ou au pistolet pour nous débarrasser de nous-mêmes ou du censeur? Pleins de notre mérite nous obstinions-nous fièrement dans nos défauts, déterminés à dompter le siècle, à le faire passer sous les fourches caudines de nos sottises? Hélas! non, plus humbles, parce que nous ne possédions pas les talens sans pareils qui courent les rues maintenant, nous cherchions d'abord à nous justifier, ensuite à nous corriger. Si nous avions été attaqués d'une manière trop injuste, les larmes des Muses lavaient et guérissaient nos blessures : enfin nous étions persuadés que la critique n'a jamais tué ce qui doit vivre, et que l'éloge surtout n'a jamais fait vivre ce qui doit mourir.

N'attendez pas à cette heure une si modeste et si sotte condescendance des écrivains: Les vanités se sont exaltées jusqu'au délire: l'orgueil est la maladie du temps: on ne rougit plus de se reconnaître et d'avouer tous les dons que nous a prodigués la libérale nature. Écoutez-nous parler de nous-mêmes: nous avons la bonté de faire tous les frais des éloges qu'on s'apprêtait à nous donner; nous éclairons charitablement le lecteur sur nos mérites; nous lui apprenons à sentir nos beautés; nous soulageons son enthousiasme; nous cherchons son admiration au fond de son cœur;

Nous lui épargnons la pudeur De nous la découvrir lui-même.

Tous, un à un, nous nous croyons en conscience etavec candeur l'homme de notre siècle, l'homme qui a ouvert une nouvelle carrière, l'homme qui a fait disparaître le passé, l'homme devant qui toutes les réputations se sont évanouies, l'homme qui restera et restera seul, l'homme de la postérité, l'homme de la rénovation des choses, l'homme de l'avenir. Heureux le jour qui nous a vus naître! Heureuse la société qui nous a portés dans ses entrailles! Il arrive qu'au milieu de notre superbe, les bonnes gens courent le risque d'être étouffés: ils sont presque obligés de s'armer eux-mêmes de vanité pour se défendre de celle du passant, comme on fume dans un estaminet pour repousser la fumée de la pipe du voisin.

Cependant il faut dire, afin d'être juste, que si la critique de détail a perdu sa puissance par le manque de règles reconnues, par la révolte de l'amour-propre endurci, la critique historique et générale a fait des progrès considérables: je ne sache pas qu'à aucune époque on ait jamais rencontré dans un même pays une réunion d'hommes aussi savans, aussi distingués que ceux qui honorent aujourd'hui, en France, les chaires publiques.

Que deviendra la Langue anglaise? Ce que deviennent toutes les Langues. Vers l'an 1400 un poète prussien, au banquet du Grand-Maître de l'Ordre Teutonique, chanta, en vieux prussien, les faits héroïques des anciens guer-

241

riers du pays: personne ne le comprit, et on lui donna à titre de récompense, cent noix vides. Aujourd'hui le Bas-Breton, le Basque, le Gallique, meurent de cabane en cabane, à mesure que meurent les chevriers et les laboureurs. Dans la province anglaise de Cornouailles, la langue des indigènes s'éteignait vers l'an 1676: un pêcheur disait à des voyageurs: « Je ne connais guère que quatre ou

- · cinq personnes qui parlent breton, et ce sont
- » de vieilles gens comme moi, de soixante à
- » quatre-vingts ans. »

Des peuplades de l'Orénoque n'existent plus; il n'est resté de leur dialecte qu'une douzaine de mots prononcés dans la cime des arbres, par des perroquets redevenus libres : la grive d'Agrippine gazouillait des mots grecs sur les balustrades des palais Latins. Tel sera tôt ou tard le sort de nos jargons modernes : quelque sansonnet de New-Place sifflera sur un pommier des vers de Shakspeare, inintelligibles au passant; quelque corbeau envolé de la cage du dernier curé franco-gaulois, dira, du haut de la tour en ruines d'une cathédrale abandonnée, dira à des peuples étrangers, nos successeurs :

- « Agréez les accens d'une voix qui vous fut
- connue; vous mettrez fin à tous ces discours. •

Soyez donc Shakspeare ou Bossuet, pour qu'en dernier résultat votre chef-d'œuvre survive, dans la mémoire d'un oiseau, à votre langage et à votre souvenir chez les hommes.

# QU'IL N'Y AURA PLUS DE RENOMMÉES LITTÉ-RAIRES UNIVERSELLES, ET POURQUOI.

La multiplicité et la diversité des Langues modernes doivent faire faire cette triste question aux hommes tourmentés de la soif de vivre : Peut-il y avoir maintenant dans les lettres, des réputations universelles, comme celles qui nous sont venues de l'antiquité?

Dans l'ancien monde civilisé deux Langues dominaient, deux peuples jugeaient seuls et en dernier ressort, les monumens de leur génie. Victorieuse des Grecs, Rome eut pour les travaux de l'intelligence des vaincus le même respect qu'avaient Alexandrie et Athènes. La gloire d'Homère et de Virgile nous fut religieusement transmise par les moines, les prêtres et les clercs, instituteurs des Barbares dans les écoles ecclésiastiques, les monastères, les sé-

minaires et les universités. Une admiration héréditaire descendit de race en race jusqu'à nous, en vertu des leçons d'un professorat dont la chaire, ouverte depuis quatorze siècles, confirme sans cesse le même arrêt.

Il n'en est plus ainsi dans le monde moderne civilisé: cinq Langues y fleurissent; chacune de ces cinq Langues a des chefs-d'œuvre qui ne sont pas reconnus tels dans les pays où se parlent les quatre autres Langues: il ne s'en faut pas étonner.

Nul, dans une littérature vivante, n'est juge compétent que des ouvrages écrits dans sa propre Langue. En vain vous croyez posséder à fond un idiome étranger; le lait de la nourrice vous manque, ainsi que les premières paroles qu'elle vous apprit à son sein et dans vos langes : certains accens ne sont que de la patrie. Les Anglais et les Allemands ont de nos gens de lettres les notions les plus baroques; ils adorent ce que nous méprisons; ils méprisent ce que nous adorons : ils n'entendent ni Racine, ni La Fontaine, ni même complétement Molière. C'est à rire de savoir quels sont nos grands écrivains à Londres, à Vienne, à Berlin, à Pétersbourg, à Munich, à Leipsick, à Goettingue, à Cologne, de savoir ce qu'on y 91

lit avec fureur, et ce qu'on n'y lit pas. Je viens d'énoncer mon opinion sur une foule d'auteurs anglais : il est fort possible que je me sois trompé, que j'aie admiré et blâmé tout de travers, que mes arrêts paraissent impertinens et grotesques de l'autre côté de la Manche.

Quand le mérite d'un auteur consiste spécialement dans la diction, un étranger ne comprendra jamais bien ce mérite. Plus le talent est intime, individuel, national, plus ses mystères échappent à l'esprit qui n'est pas, pour ainsi dire, compatriote de ce talent. Nous admirons sur parole les Grecs et les Romains; notre admiration nous vient de tradition, et les Grecs et les Romains ne sont pas là pour se moquer de nos jugemens de Barbares. Qui de nous se fait une idée de l'harmonie de la prose de Démosthènes et de Cicéron, de la cadence des vers d'Alcée et d'Horace, telles qu'elles étaient saisies par une oreille grecque et latine? On soutient que les beautés réelles sont de tous les temps, de tous les pays : oui, les beautés de sentiment et de pensée; non, les beautés de style. Le style n'est pas comme la pensée cosmopolite; il a une terre natale, un ciel, un soleil à lui.

Les peuples du Nord, écrivant toutes les Lan-

gues, n'ont dans ces Langues aucun style. Les vocabulaires variés qui encombrent la mémoire rendent les perceptions confuses : quand l'idée vous apparaît, vous ne savez de quel voile l'envelopper, de quel idiome vous servir pour la mieux rendre. Si vous n'aviez connu que votre Langue et les glossaires grecs et latins de sa source, cette idée se serait présentée revêtue de sa formenaturelle : votre cerveau ne l'ayant pas pensé à la fois dans différentes Langues, elle n'eût point été l'avorton multiple, le produit indigeste de conceptions synchrônes; elle aurait eu ce caractère d'Unité, de Simplicité, ce type de Paternité et de Race, sans lesquels les œuvres de l'intelligence restent des masses nébuleuses, ressemblant à tout et à rien. Le moyen d'être un méchant auteur, c'est de siffler à l'écho de la mémoire, comme à un perroquet, plusieurs dialectes: un esprit polyglotte ne charme guère que les sourds-muets. Il est très bon, très utile d'apprendre, d'étudier, de lire les langues vivantes quand on se consacre aux lettres, assez dangereux de les parler et surtout très dangereux de les écrire.

Ainsi, plus ne s'élèveront de ces colosses de gloire, dont les nations et les siècles reconnaissent également la grandeur. Il faut donc entendre dans un sens limité, à l'égard des Modernes, ce que j'ai dit plus haut de ces Génies-mères, qui semblent avoir enfanté et allaité tous les autres : cela reste vrai quant au fait, non quant à la renommée universelle. A Vienne, à Pétersbourg, à Berlin, à Londres, à Lisbonne, à Madrid, à Rome, à Paris, on n'aura jamais d'un poète allemand, anglais, portugais, espagnol, italien, français, l'idée une et semblable que l'on s'y forme de Virgile et d'Homère. Nous autres grands hommes, nous comptions remplir le monde de notre renommée, mais, quoi que nous fassions, elle ne franchira guère la limite où notre langue expire. Le temps des dominations suprêmes ne seraitil point passé? Toutes les aristocraties ne seraient-elles pas finies? Les efforts infructueux que l'on a tentés dernièrement pour découvrir de nouvelles formes, pour trouver un nouveau nombre, une nouvelle césure, pour raviver la couleur, rajeunir le tour, le mot, l'idée, pour envieillir la phrase, pour revenir au naïf et au populaire, ne semblent-ils pas prouver que le cercle est parcouru? Au lieu d'avancer on a rétrogradé; on ne s'est pas aperçu qu'on retournait au balbutiement de la langue, aux contes des nourrices, à l'enfance de l'art.

Soutenir qu'il n'y a pas d'art, qu'il n'y a point d'idéal; qu'il ne faut pas choisir, qu'il faut tout peindre; que le laid est aussi beau que le beau : c'est tout simplement un jeu d'esprit dans ceux-ci, une dépravation du goût dans ceux-là, un sophisme de la paresse dans les uns, de l'impuissance dans les autres.

## AUTRES CAUSES QUI TENDENT A DÉTRUIRE LES RENOMMÉES UNIVERSELLES.

Enfin, outre cette division des Langues qui s'oppose chez le sernes Mod aux renommées universelles, une autre cause travaille à détruire les réputations : la liberté, l'esprit de nivellement et d'incrédulité, la haine des supériorités, l'anarchie des idées, la démocratie enfin est entrée dans la littérature, ainsi que dans le reste de la société. Or ces choses favorisant la passion de l'amour-propre et le sentiment d'envie, agissent dans la sphère des lettres avec une vivacité redoublée. On ne reconnaît plus de maîtres et d'autorités; on n'admet plus de règles; on n'accepte plus d'opinions faites; le libre examen est reçu au Parnasse, ainsi qu'en politique et en religion, comme conséquence du progrès du siècle. Chacun juge et se croit le droit de juger, d'après ses lumières, son goût, son système, sa haine ou son amour. De là, une foule d'Immortels, cantonnés dans leur rue, renfermés dans le cercle de leur école et de leurs amis, et qui sont inconnus ou siflés dans l'arrondissement voisin.

La vérité avait jadis de la peine à percer, elle manquait de véhicule; la presse quotidienne et libre n'existait pas; les gens de lettres formaient un monde à part; ils s'occupaient les uns des autres presque à l'insu du
public. A présent que des journaux dénigrans ou admiratifs sonnent la charge ou la victoire, il faudrait avoir bien du guignon pour
ignorer de son vivant ce que l'on vaut. Avec ces
sentences contradictoires, si notre gloire commence plus tôt, elle finit plus vite: le matin
un aigle, le soir un butor.

Telle est la nature humaine, particulièrement en France: si nous possédons quelques talens, nous nous empressons de les déprécier. Après les avoir élevés au pinacle, nous les roulons dans la boue; puis nous y revenons, puis nous les méprisons de nouveau. Qui n'a vu vingt fois, depuis quelques années, les opinions varier sur le même homme? Y a-t-il donc quelque chose de certain et de vrai sur

la terre à présent ? On ne sait que croire : on hésite en tout, on doute de tout; les convictions les plus vives sont éteintes au bout de la journée. Nous ne pouvons souffrir de réputations; il semble qu'on nous vole ce qu'on admire: nos vanités prennent ombrage du moindre succès, et s'il dure un peu elles sont au supplice. On n'est pas trop faché, à part soi, qu'un homme de mérite vienne à mourir : c'est un rival de moins; son bruit importun empêchait d'entendre celui des sots, et le concert croassant des médiocrités. On se hâte d'empaqueter le célèbre défunt dans trois ou quatre articles de journal; puis on cesse d'en parler; on n'ouvre plus ses ouvrages; on plombe sa renommée dans ses livres, comme on scelle son cadavre dans son cercueil, expédiant le tout à l'éternité par l'entremise du temps et de la mort.

Aujourd'hui tout vieillit dans quelques heures: une réputation se flétrit, un ouvrage passe en un moment. La poésie a le sort de la musique: sa voix, fraîche à l'aube, est cassée au coucher du soleil. Chacun écrit; personne ne lit sérieusement. Un nom prononcé trois fois importune. Où sont ces illustres qui, en se réveillant un matin, il y a quelques années,

déclarèrent que rien n'avait existé avant eux, qu'ils avaient découvert des cieux et un monde ignorés, qu'ils étaient décidés à rendre pitoyables par leur génie, les prétendus chefs-d'œuvre jusqu'alors si bêtement admirés? Ceux qui s'appelaient la jeunesse en 1830, où sont-ils? Voici venir des Grands hommes de 1835, qui regardent ces Vieux de 1830 comme des gens de mérite, dans leur temps, mais aujourd'hui usés, passés, dépassés. Les maillots arriveront bientôt dans les bras de leur nourrice : ils riront des octogénaires de seize ans, de ces dix mille poètes, de ces cinquante mille prosateurs, lesquels se couvrent maintenant de gloire et de mélancolie dans les coins et recoins de la France. Si par hasard on ne s'apercoit pas que ces écrivains existent, ils se tuent pour attirer l'attention publique. Autre chimère! on n'entend pas même leur dernier soupir. Qui cause ce délire et ces ravages? L'absence du contrepoids des folies humaines, la Religion.

A l'époque où nous vivons, chaque lustre vaut un siècle; la société meurt et se renouvelle tous les dix ans. Adieu donc toute gloire longue, universellement reconnue. Qui écrit dans l'espoir d'un nom, sacrifie sa vie à la plus sotte comme à la plus vaine des chimères. Bonaparte sera la dernière existence isolée de ce monde ancien qui s'évanouit : rien ne s'élèvera plus dans les sociétés nivelées, et la grandeur de l'Individu sera désormais remplacée par la grandeur de l'Espèce.

La jeunesse est ce qu'il y a de plus beau et de plus généreux; je me sens puissamment attiré vers elle comme à la source de mon ancienne vie; je lui souhaite succès et bonheur: c'est pourquoi je me fais un devoir de ne pas la flatter. Par les fausses routes où elle s'égare, elle ne trouvera en dernier résultat que le dégoût et la misère. Je sais qu'elle manque aujourd'hui de carrière, qu'elle se débat au milieu d'une société obscure; de là ces brillantes lueurs de talent qui percent subitement la nuit et s'éteignent; mais de longues et laborieuses études poursuivies à l'écart et en silence rempliraient bien les jours, et vaudraient mieux que cette multitude de vers trop vite faits, trop tôt oubliés.

En achevant ce chapitre il me prend des remords et il me vient des doutes; remords d'avoir osé dire que Dante, Shakspeare, Tasse, Camoëns, Schiller, Milton, Racine, Bossuet, Corneille et quelques autres, pourraient bien ne pas vivre *universellement* comme Virgile et Homère; doutes d'avoir pensé que le temps des individualités *universelles* n'est plus.

Pourquoi chercherais-je à ôter à l'homme le sentiment de l'infini, sans lequel il ne ferait rien et ne s'élèverait jamais à la hauteur qu'il peut atteindre? Si je ne trouve pas en moi la faculté d'exister, pourquoi mes voisins ne la trouveraient-ils pas en eux? Un peu d'humeur contre ma nature, ne m'a-t-il pas fait juger d'une manière trop absolue les facultés possibles des autres? Eh bien! remettons le tout dans le premier état : rendons aux talens nés ou à naître l'espoir d'une pérennité glorieuse, que quelques écrivains, hommes et femmes, peuvent justement nourrir aujourd'hui : qu'ils aillent donc à l'avenir universel, j'en serai charmé. Resté en route, je ne me plaindrai pas, surtout je ne regretterai rien :

Si post fata venit gloria, non propero.

#### MARIE. GUILLAUME. LA REINE ANNE.

### ÉCOLE CLASSIQUE.

L'invasion du goût français, commencée au règne de Charles II, s'acheva sous Guillaume et la reine Anne. La grande Aristocratie qui s'élevait, prit du caractère noble et imposant de la grande Monarchie, sa voisine et sa rivale. La littérature anglaise, jusqu'alors presque inconnue à la France, passa le détroit. Addison vit Boileau en 1701, et lui présenta un exemplaire de ses poésies latines. Voltaire, obligé de se réfugier en Angleterre au sujet de sa querelle avec le chevalier de Rohan-Chabot, dédia la Henriade à la reine Anne, et se gâta l'esprit par les idées philosophiques de Collins, de Chubb, de Tindal, de Wolston, de Tolland, de Boling-

broke. Il nous fit connaître Shakspeare, Milton, Dryden, Shaftesbury, Swift, et les présenta à la France comme des hommes d'une nouvelle espèce, découverts par lui dans un nouveau monde. Racine le fils traduisit le Paradis perdu, et Rollin parla de ce poëme dans son Traité des études.

Guillaume III étant parvenu à la couronne britannique, les écrivains de Londres et de Paris s'engagèrent dans la querelle des princes et des guerriers: Boileau dit le passage du Rhin; Prior répond que le régent du Parnasse occupe les neuf Muses à chanter que Louis n'a pas passé le Rhin; ce qui était vrai. Philips traduisait le Pompée de Corneille, et Roscommon en écrivait le prologue; Addison célébrait les victoires de Marlborough, et rendait hommage à Athalie; Pope publiait son Essai sur la critique dont l'Art poétique est le modèle: il donne à peu près les mêmes règles qu'Horace et Boileau mais tout à coup, se souvenant de sa dignité, il déclare fièrement que « les braves Bretons mé-» prisent les lois étrangères : » « But we , brave » Britons, foreign laws despis'd. » Foam traduisit l'Art poétique du poète français : Dryden en revit le texte, et remplaça seulement les noms des auteurs français par des noms d'au-

### 258 ESSAI SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE.

teurs anglais: il rend le hâtez-vous lentement par gently make haste.

La Boucle de cheveux enlevée fut inspirée par le Lutrin, et la Dunciade imitée des Satires de l'ami de Racine. Butler a traduit une de ces satires.

Le siècle littéraire de la reine Anne est un dernier resset du siècle de Louis XIV. Et comme si le grand roi avait eu pour destinée de rencontrer toujours Guillaume et de saire des conquêtes, ne pouvant envahir l'Angleterre avec des gens d'armes, il y pénétra avec des gens de lettres: le génie d'Albion, qui ne céda pas à nos soldats, céda à nos poètes.

# PRESSE PÉRIODIQUE. ADDISON. POPE. SWIFT. STEELE.

Une autre révolution, dont les conséquences ont été et sont encore incalculables, s'opéra: la presse périodique, à la fois politique et littéraire, fut fondée aux bords de la Tamise, Steele composa dans l'intérêt des whigs, le Tatler, le Spectator, le Mentor, l'Englishman, le Lover, le Reader, le Town-Talk, le Chit-Chat, le Plebeian; il combattait l'Examiner, écrit par Swift dans l'esprit tory. Addison, Congrève, Walsh, Arbuthnot, Gay, Pope, King, se rangeaient selon leur opinion sous les étendards de Swift et de Steele.

Jonathan Swift, né en Irlande le 30 novembre 1667, est fort mal à propos appelé par Voltaire le Rabelais de l'Angleterre. Voltaire n'est sensible qu'aux impiétés de Rabelais et à sa plaisanterie, quand elle est bonne; mais la pro-

fonde satire de la société et de l'homme, la haute philosophie, le grand style du curé de Meudon, lui échappaient, comme il ne voyait que le petit côté du christianisme, et ne se doutait pas de la révolution intellectuelle et morale, accomplie dans l'humanité par l'Évangile.

Le Tonneau, où le Pape, Luther et Calvin, sont attaqués; Gulliver, où les institutions sociales sont stigmatisées, n'offrent que de pâles copies du Gargantua. Les siècles où vécurent les deux auteurs mettent d'ailleurs entre eux une immense différence: Rabelais commença sa langue; Swift acheva la sienne. Il n'est pas certain d'ailleurs que le Tonneau soit de Swift ou qu'il l'ait fait seul. Swift s'amusa à fabriquer des vers de vingt, trente et soixante syllabes. L'historien Velly a traduit la Satire sur la paix d'Utrecht intitulée: John Bull.

Guillaume III, qui fit tant de choses, instruisit Swift dans l'art du cultiver les asperges à la manière hollandaise. Jonathan aima Stella, l'emmena dans son doyenné de Saint-Patrick, et au bout de seize ans, quand il fut au bout de son amour, il l'épousa. Esther van Homrigh se prit d'une passion pour Swift, bien qu'il fût vieux, laid et dégoûtant: lorsqu'elle sut qu'il était sérieusement marié avec Stella dont

il ne se souciait guère, elle mourut. Stella suivit de près Esther. Le vilain homme qui tua ces deux belles jeunes femmes, n'a pu, à l'exemple des grands poètes, leur donner une seconde vie.

Steele, compatriote de Swift, devint son rival en politique. Parvenu à la chambre des communes, il en fut expulsé comme auteur de libelles séditieux. A l'occasion de la création des douze pairs, sous l'administration d'Oxford et de Bolingbroke, il écrivit une lettre mordante à sir Milhes Wharton sur les Pairs de circonstance. La liaison de Steele avec le grand corrupteur Walpole ne l'enrichit pas; faisant trève à ses pamphlets, il commença la littérature industrielle et inventa une machine pour transporter du saumon frais à Londres.

On a su gré à Steele d'avoir purgé le théâtre des obscénités dont l'avaient infecté les écrivains de Charles II: le mérite était d'autant plus grand dans l'auteur des Conscious Lovers, qu'il avait des mœurs très peu régulières. Cependant son contemporain Gay, le fabuliste, faisait représenter son Beggar, dont le héros est un voleur et l'héroïne une prostituée. Le Beggar est l'original de nos mélodrames d'aujourd'hui.

PASSAGE DE LA LITTÉRATURE CLASSIQUE A LA LITTÉRATURE DIDACTIQUE, DESCRIPTIVE ET SENTIMENTALE. POÈMES DE DIFFÉRENS AU-TEURS.

La littérature anglaise classique, qui ressemblait à la nôtre, à la différence près des mœurs nationales, dégénéra vite, et passa du Classique à l'Esprit du xvmº siècle. Alors nous devinmes à notre tour imitateurs; nous nous mîmes à copier nos voisins avec un engouement qui nous reprend encore par accès. Ici, la matière est si connue et tellement épuisée, qu'il serait fastidieux de procéder dans un ordre chronologique et de répéter ce que chacun sait.

La poésie morale, technique, didactique, descriptive, compte Gay, Young, Akenside,

Goldsmith, Gray, Bloomfield, Glover, Thomson, etc.; le roman rappelle Richardson et Fielding; l'histoire Hume, Robertson et Gibbon, qu'ont suivi Smolett et Lingard.

En outre de tous ces poètes, on a lu, dans leur temps, l'Art de conserver la santé, par Armstrong, la Chasse, par Somerville, l'Acteur, par Lloyd, l'Art poétique, de Roscommom, l'Art poétique, de Francis, l'Art de la politique, de Bramston, l'Art de la cuisine, de King.

L'Art de la politique a de la verve. L'exorde de ces poëmes divers est imité du début de l'Art poétique d'Horace: Bramston compare un homme à la fois whig et tory à une figure humaine, à sein de femme et à queue de morue.

A lady's bosom, and a tail of cod.

Delacourt, dans son *Prospect of poetry*, essaya l'harmonie imitative technique, comme en composa depuis, en France, M. Piis.

RR's jar untuneful v'er the quiv'ring tongue And serpent S with hissings spoils the song.

Les Plaisirs de l'Imagination, par Akenside, manquent d'imagination; et le poëme sur la

#### 264 ESSAI SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE.

Conversation, de Stillingsleet, n'a pu être composé que chez un peuple qui ne sait pas causer.

Il faut encore rappeler le Naufrage, par Falconer; le Voyageur, le Village abandonné, de Goldsmith; la Création, de Blackmoore; le Jugement d'Hercule, de Shenstone.

Je nomme Dyer et Denham. Il faut lire la Complainte du poète, par l'infortuné Otway, et le Wanderer, par le plus malheureux Savage: c'est là qu'il a peint la furie du Suicide: « Le

- » sourcil à moitié brisé par l'agonie de la
- pensée, elle crie à l'homme : « Pâle miséra-
- ble, attends de moi ton soulagement; née
- du Désespoir, le Suicide est mon nom. •

Born on Despair, and Suicid my name.

#### YOUNG

Young a fait une mauvaise école, et n'était pas lui-même un bon maître. Il dut une partie de sa première réputation au tableau que présente l'ouverture de ses Nuits. Un ministre du Tout-Puissant, un vieux père, qui a perdu sa fille unique, s'éveille au milieu de la nuit pour gémir sur des tombeaux; il associe à la Mort, au Temps et à l'Éternité, la seule chose que l'homme ait de grand en soi-même, la Donleur. Ce tableau frappe.

Mais, avancez un peu, quand l'imagination, éveillée par le début du poète, a déjà créé un monde de pleurs et de rêveries, vous ne trouvez rien de ce qu'on vous a promis. Vous voyez un homme qui tourmente son esprit pour enfanter des idées tendres et tristes, et qui n'arrive qu'à une philosophie morose. Young, que le fan-

tôme du monde poursuit jusqu'au milieu des tombeaux, ne décèle, dans ses déclamations sur la mort, qu'une ambition trompée; il prend son humeur pour de la mélancolie. Point de naturel dans sa sensibilité, d'idéal dans sa douleur; c'est toujours une main pesante qui se traîne sur la lyre.

Young a cherché à donner à ses méditations le caractère de la tristesse : ce caractère se tire de ces trois sources : les scènes de la nature, le vague des souvenirs, les pensées de la religion.

Quant aux scènes de la nature, Young a voulu les faire servir à ses plaintes: il apostrophe la lune, il parle aux étoiles, et l'on ne se sent point ému. Je ne pourrais dire où git cette tristesse, qu'un poète fait sortir des tableaux de la nature; elle est cachée dans les déserts; c'est l'Écho de la Fable desséchée par la douleur, et habitante invisible de la montagne.

Ceux de nos bons écrivains qui ont connu le charme de la réverie ont surpassé le docteur anglais. Chaulieu a mêlé, comme Horace, les pensées de la mort aux illusions de la vie:

> Grotte, d'où sort ce clair ruisseau, De mousse et de fleurs tapissée, N'entretiens jamais ma pensée

#### SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE.

Que du murmure de ton cau.

Muses, qui dans ce lieu champêtre Avec soin me fîtes nourrir; Beaux arbres, qui m'avez vu naître, Bientôt vous me verrez mourir.

La page la plus rêveuse d'Young ne peut être comparée à cette page de Rousseau:

« Quand le soir approchait, je descendais » des cimes de l'île, et j'allais volontiers m'as-» seoir au bord du lac, sur la grève, dans » quelque asile caché; là, le bruit des vagues » et l'agitation de l'eau, fixant mes sens et chas-» sant de mon ame toute autre agitation, la » plongeaient dans une rêverie délicieuse où » la nuit me surprenait souvent, sans que je » m'en fusse aperçu. Le flux et le reflux de » cette eau, son bruit continu, mais renslé par » intervalle, frappant sans relâche mon oreille » et mes yeux, suppléaient aux mouvemens » internes que la rêverie éteignait en moi, et » suffisaient pour me faire sentir avec plaisir » mon existence, sans prendre la peine de pen-» ser. De temps à autre naissait quelque faible » et courte réflexion sur l'instabilité des choses » du monde, dont la surface des eaux m'offrait l'image; mais bientôt ces impressions légères

- s'effaçaient dans l'uniformité du mouvement
- · continu qui me berçait, et qui, sans aucun
- · concours actif de mon ame, ne laissait pas
- » de m'attacher au point, qu'appelé par l'heure
- et le signal convenu, je ne pouvais m'arra-
- » cher de là sans efforts. »

Young a mal profité des rêveries qu'inspirent de pareilles scènes, parce que son génie manquait de tendresse.

Quant aux souvenirs du malheur, ils sont nombreux dans le poète, mais sans vérité, comme le reste. Ils n'ont rien de ces accens de Gilbert, expirant à la fleur de l'âge, dans un hôpital, et abandonné de ses amis:

Au banquet de la vie, infortuné convive, J'apparus un jour, et je meurs! Je meurs, et sur ma tombe, où lentement j'arrive, Nul ne viendra verser des pleurs.

Adieu! champs fortunés, adieu! douce verdure, Adieu! riant exil des bois; Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature, Adieu pour la dernière fois!

Ah! puissent voir long-temps votre beauté sacrée
Tant d'amis sourds à mes adieux!
Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée,
Qu'un ami leur ferme les yeux!

Dans plusieurs endroits, Young déclame contre la solitude: l'habitude de son cœur n'était donc ni du prêtre ni du poète. Les saints nourrissent leurs méditations au désert, et le Parnasse est aussi une montagne solitaire. Bourdaloue suppliait le chef de son ordre de lui permettre de se retirer du monde. « Je sens que mon corps s'af-

- faiblit et tend à sa fin, écrivait-il. J'ai achevé
- » ma course; et plût à Dieu que je pusse ajou-
- ter, j'ai été fidèle !... Qu'il me soit permis
- » d'employer uniquement pour Dieu et pour
- » moi-même ce qui me reste de vie..... Là, ou-
- » bliant toutes les choses du monde, je passe-
- · rai devant Dieu toutes les années de ma vie
- » dans l'amertume de mon ame. » Si Bossuet, vivant au milieu des pompes de Versailles, a su pourtant répandre dans ses écrits une sainte et majestueuse tristesse, c'est qu'il avait trouvé dans la religion toute une solitude.

Au surplus, dans ce genre descriptif élégiaque, notre siècle a surpassé le précédent. Ce n'est plus, comme autrefois, des descriptions vagues, mais des observations précises qui s'harmonient aux sentimens, qui charment par leur vérité, et laissent dans l'ame comme une sorte de plainte.

Regretter ce qu'il a perdu, habiter dans ses 23.

### 270 ESSAI SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE.

souvenirs, marcher vers la tombe, en s'isolant, c'est l'homme. Les images prises dans la nature ont mille rapports avec nos fortunes: celui-ci passe en silence, comme l'épanchement d'une source; celui-ci attache un bruit à son cours, comme un torrent; celui-ci jette sa vie, comme une cataracte: elle épouvante et disparaît.

Young pleure donc sur les cendres de Narcissa sans attendrir le lecteur. Une mère était aveugle; on lui avait caché que sa fille allait mourir: elle ne s'aperçut de son malheur qu'en embrassant cette fille, et en trouvant sous ses lèvres maternelles l'huile sainte dont le prêtre avait touché un front virginal. Voilà ce qui saisit le cœur plus que toutes les pensées des nuits du père de Narcissa.

#### GRAY, THOMSON, DELILLE, FONTANES.

De l'auteur des Nuits je passe au chantre des morts champêtres. Gray a trouvé sur la lyre une série d'accords et d'inspirations inconnus de l'antiquité. A lui commence cette école de poètes mélancoliques, qui s'est transformée de nos jours dans l'école des poètes désespérés. Le premier vers de la célèbre élégie de Gray est une traduction presque littérale du dernier vers de ces délicieux tercets du Dante,

Era già l'ora che volge 'l disio A' naviganti e' ntenerisce il cuore Lo di ch' han detto a' dolci amici addio:

E che lo nuovo peregrin d'amore Punge, se ode squilla di lontana Che paja 'l giorno pianger che si muore.

## Gray dit:

The curfew tolls the knell of parting day.

Dans mon temps, j'ai aussi imité le Cimetière de campagne. (Qui ne l'a pas imité?)

Eh! que sont les honneurs? l'enfant de la victoire, Le paisible mortel qui conduit un troupeau, Meurent également; et les pas de la gloire, Comme ceux du plaisir, ne mènent qu'au tombeau.

Peut-être ici la mort enchaîne en son empire
De rustiques Newton de la terre ignorés,
D'illustres inconnus dont les talens sacrés
Eussent charmé les dieux sur le luth qui respire:
Ainsi brille la perle au fond des vastes mers;
Ainsi meurent aux champs des roses passagères,
Qu'on ne voit point rougir, et qui, loin des bergères,
D'inutiles parfums embaument les déserts.

L'exemple de Gray prouve qu'un écrivain peut rêver sans cesser d'être noble et naturel, sans mépriser l'harmonie.

L'ode sur une Vue lointaine du collége d'Eton, est digne, dans quelques strophes, de l'élégie sur le Cimetière de campagne.

> Ah happy hills! ab pleasing shade! Ah fields belov'd in vain! Where once my careless childhood stray'd,

A stranger yet to pain! I feel the gales, that from you blow A momentary bliss bestow: As, waving fresh their gladsome wing. My weary seul they seem to sooth, And, redolent of joy and youth, To breathe a second spring. Say, father Thames, for thou hast seen Full many a sprightly race, Disporting on thy margent green, The paths of pleasure trace; Who foremost now delight to cleave, With pliant arms, thy glassy wave? The captive linnet which enthrall? What idle progeny succeed To chasse the rolling circle 's speed, Or urge the flying hall?

Alas! regardless of their doom,
The little victims play!
No sense have they of ills to come,
Nor care beyond to-day.

- · Heureuses collines, charmans bocages,
- » champs aimés en vain, où jadis mon enfance
- · insouciante errait étrangère à la peine! Je
- » sens les brises qui viennent de vous; elles
- » m'apportent un bonheur d'un moment : tan-
- » dis qu'elles battent fraîchement de leur aile

- » joyeuse, elles semblent caresser mon ame
- » abattue, et, parfumées de joie et de jeunesse,
- · me souffler un second printemps.
  - Dis, paternelle Tamise (car tu as vu plus
- · d'une race éveillée se jouant sur ta rive ver-
- · doyante, y tracer les pas du plaisir), dis
- quels sont aujourd'hui les plus empressés
- à fendre d'un bras pliant ton onde cristal-
- » line, à enlacer la linotte captive. Dis quelle
- » génération volage l'emporte à précipiter la
- » course du cerceau roulant, ou à lancer la
- » balle fugitive.
  - » Hélas! sans souci de leur destinée, folâ-
- trent les petites victimes! Elles n'ont ni pré-
- » vision des maux à venir, ni soin d'outre-
- » journée. »

Qui n'a éprouvé les sentimens et les regrets exprimés ici avec toute la douceur de la Muse? Qui ne s'est attendri au souvenir des jeux, des études, des amours de ses premières années? Mais peut-on leur rendre la vie? Les plaisirs de la jeunesse reproduits par la mémoire, sont des ruines vues au flambeau.

Gray avait la manie du gentleman-like; il ne pouvait souffrir qu'on lui parlât de ses vers, dont il rougissait. Il se piquait d'être savant en histoire, et il l'était; il s'occupait aussi des sciences naturelles; il avait des prétentions à la chimie, comme dernièrement sir Davie ambitionnait le renom de poète, mais avec raison. Où sont la Gentilhommerie, l'Histoire et la Chimie de Gray? Il ne vit que dans un sourire mélancolique de ces Muses qu'il méprisait.

Thomson a exprimé comme Gray, mais d'une autre manière, ses regrets des jours de l'enfance.

Welcome, kindred glooms!
Congenial horrors hail! with frequent foot,
Pleas'd have I, in my chearful morn of life,
When nurs'd by careless solitude I liv'd,
And sung of nature with unccasing joy,
Pleas'd have I wander'd thro' your rough domain;
Trod the pur virgin-snows, myself pure.

- « Bien-venues ombres apparentées! sym-» pathiques horreurs, salut! Que de fois
- · charmé au joyeux matin de ma vie, lorsque
- , je vivais nourri par une solitude insou-
- · ciante, chantant la nature dans une joie sans
- fin, que de fois j'ai erré charmé à travers
- » les rudes régions des tempêtes et foulé les
- » neiges virginales, moi-même aussi pur! etc. »

Comme les Anglais avaient leur Thomson, nous avions notre Saint-Lambert et notre De-

lille. Le chef-d'œuvre du dernier est sa traduction des Géorgiques (aux morceaux de sentiment près), mais c'est comme si vous lisiez Racine traduit dans la langue de Louis XV: on a des tableaux de Raphaēl, copiés par Mignard; tels sont les tableaux de Virgile, calqués par l'abbé Delille.

Les Jardins sont un charmant ouvrage. Un style plus large se fait remarquer dans quelques chants de la traduction du Paradis perdu. Quoi qu'il en soit, cette école Technique, placée entre l'école classique du xviie siècle et l'école Romantique du xixe, est finie : ses hardiesses trop cherchées, ses labeurs pour ennoblir des choses qui n'en valent pas la peine, pour imiter des sons et des objets qu'il est inutile d'imiter, n'ont donné à l'école technique qu'une vie factice, passée avec les mœurs factices dont elle était née. Cette école, sans manquer de naturel, manque de nature; vouée à des arrangemens puérils de mots, elle n'est ni assez originale comme école nouvelle, ni assez pure comme école antique. L'abbé Delille était le poète des châteaux modernes, de même que le troubadour était le poète des vieux châteaux : les vers de l'un, les ballades de l'autre font sentir la différence entre l'aristocratie dans la force de l'âge et l'aristocratie dans la décrépitude: l'abbé peint des lectures et des parties d'échecs, dans les manoirs où le troubadour chantait des croisades et des tournois.

La prose et les vers de M. de Fontanes se ressemblent et ont un mérite de même nature. Ses pensées et ses images ont une mélancolie ignorée du siècle de Louis XIV, qui connaissait seulement l'austère et sainte tristesse de l'éloquence religieuse. Cette mélancolie se trouve mèlée aux ouvrages du chantre du jour des morts, comme l'empreinte de l'époque où l'auteur a vécu; elle fixe la date de sa venue, elle montre qu'il est né depuis Rousseau, non immédiatement après Fénélon. Si l'on réduisait les écrits de M. de Fontanes à deux petits volumes, l'un de prose, l'autre de vers, ce serait le plus élégant monument funèbre qu'on pût élever sur la tombe de l'école classique.

Parmi les odes posthumes de M. de Fontanes, il en est une sur l'Anniversaire de sa naissance; elle a le charme du Jour des morts, avec un sentiment plus pénétrant et plus individuel. Je ne me souviens que de ces deux strophes:

La vicillesse déjà vient avec ses souffrances. Que m'offre l'avenir? De courtes espérances. Que m'offre le passé? Des fautes, des regrets.
Tel est le sort de l'homme; il s'instruit avec l'âge:
Mais que sert d'être sage,
Quand le terme est si près?

Le passé, le présent, l'avenir, tout m'afflige:
La vie à son déclin est pour moi sans prestige;
Dans le miroir du temps elle perd ses appas.
Plaisirs! allez chercher l'amour et la jeunesse;
Laissez-moi la tristesse,
Et ne l'insultez pas!

Si quelque chose au monde devait être antipathique à M. de Fontanes, c'était ma manière d'écrire. En moi commençait, avec l'école dite romantique, une révolution dans la littérature française: toutefois mon ami, au lieu de se révolter contre ma Barbarie, se passionna pour elle. Je voyais bien de l'ébahissement sur son visage, quand je lui lisais des fragmens des Natchez, d'Atala, de René; il ne pouvait ramener ces productions aux règles communes de la critique; mais il sentait qu'il entrait dans un monde nouveau; il voyait une nature nouvelle; il comprenait une langue qu'il ne parlait pas. Je recus de lui d'excellens conseils: je lui dois ce qu'il peut y avoir de correct dans mon style; il m'apprit à respecter l'oreille; il m'empêcha de tomber dans l'extravagance d'invention et le rocailleux d'exécution de mes disciples, si j'ai des disciples.

Le 18 fructidor jeta M. de Fontanes à Londres. Nous allions souvent nous promener dans la campagne; nous nous arrêtions sous quelquesuns de ces larges ormes, répandus dans les prairies. Appuyé contre le tronc de ces ormes, mon ami me contait son ancien voyage en Angleterre, avant la Révolution; il me redisait les vers qu'il adressait alors à deux jeunes ladies, devenues vieilles à l'ombre des tours de Westminster; tours qu'il retrouvait debout comme il les avait laissées, durant qu'à leur base s'étaient ensevelies les illusions et les heures de sa jeunesse. Nous dînions dans quelque taverne solitaire à Chelsea sur la Tamise, en parlant de Shakspeare et de Milton qui

« . . . . Au pied de Westminster . « Et devinait Cromwell et révait Lucifer (1)]

Milton et Shakspeare avaient vu ce que mon ami et moi nous voyions; ils s'étaient assis comme nous au bord de ce fleuve; pour nous, fleuve étranger de Babylone, pour eux, fleuve

<sup>(1)</sup> Les Consolations. Sainte-Beuve.

## 280 ESSAI SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE.

nourricier de la patrie. Nous rentrions de nuit à Londres, aux rayons défaillans des étoiles, submergées l'une après l'autre dans le brouillard de la ville. Nous regagnions notre demeure guidés par d'incertaines lueurs qui nous traçaient à peine la route, à travers la fumée de charbon rougissante autour de chaque réverbère: ainsi s'écoule la vie du poète.

# RÉACTION. TRANSFORMATION LITTÉRAIRE. HISTORIENS.

Ouand nous devînmes enthousiastes de nos voisins, quand tout fut anglais en France, habits, chiens, chevaux, jardins et livres, les Anglais, par leur instinct de haine pour nous, devinrent anti-Français; plus nous nous rapprochions d'eux, plus ils s'éloignaient de nous. Livré à la risée publique sur leur théâtre, on voyait dans toutes les parades de John Bull un Français maigre, en habit de taffetas vertpomme, chapeau sous le bras, jambes grèles, longue queue, air de danseur ou de perruquier affamé; on le tirait par le nez, et il mangeait des grenouilles. Un Anglais sur notre scène était toujours un milord ou un capitaine, héros de sentiment et de générosité. La réaction à Londres s'étendit à la littérature entière ; on attaqua l'école française: tantôt cherchant à reproduire le passé, tantôt essayant des rou-24.

tes inconnues, d'innovations en innovations on arriva à l'école moderne anglaise.

Lorsque, en 1792, je me réfugiai en Angleterre, il me fallut réformer la plupart des jugemens que j'avais puisés dans les critiques de Voltaire, de Diderot, de La Harpe et de Fontanes.

En ce qui touche les historiens, Hume était réputé écrivain tory-jacobite, lourd et rétrograde; on l'accusait, ainsi que Gibbon, d'avoir surchargé la langue anglaise de gallicismes; on lui préférait son continuateur Smolett, esprit whig et progressif. Gibbon venait de disparaître; il passait pour un rhéteur: philosophe pendant sa vie, devenu chrétien à sa mort, il demeurait, en cette qualité, atteint et convaincu de pauvre homme; Hallam et Lingard n'avaient pas encore paru.

On parlait encore de Robertson parce qu'il était sec; on ne peut pas dire de la lecture de son histoire ce que dit M. Lerminier de la lecture de l'histoire d'Hérodote aux Jeux Olympiques:

La Grèce tressaillit, et Thucydide pleura. Le savant ministre écossais se serait en vain efforcé de trouver ce discours que Thucydide met dans la bouche des Platéens, plaidant leur cause devant les Lacédémoniens qui les condamnèrent à mort pour être restés fidèles aux Athéniens:

Tournez les yeux sur les tombes de vos pères: immolés par les Mèdes, ensevelis dans nos sillons; c'est à eux que chaque année nous rendions les honneurs publics, comme à nos anciens compagnons d'armes. Pausanias les inhuma ici, croyant les déposer dans une terre hospitalière. Si vous nous ôtez la vie; si du champ de Platée vous faites un champ de Thèbes, ne sera-ce pas abandonner

vos proches dans une terre ennemie au milieu de leurs meurtriers? N'asservirez-vous

» pas le sol où les Hellènes conquirent leur li-

berté? N'abolirez-vous pas les antiques sa crifices des fondateurs de ces temples? Nous

» devenons supplians des cendres de vos aïeux;

» nous implorons ces morts pour n'être pas as-

» servis aux Thébains. Nous vous rappellerons

la journée où les actions les plus éclatantes
nous illustrèrent, et nous terminerons ce dis-

cours; fin nécessaire et terrible, puisque nous

» allons peut-être mourir en cessant de parler. »

Avons-nous au milieu de nos campagnes des tombeaux où nous fassions chaque année des libations? Avons-nous des temples qui rappellent des faits mémorables? L'histoire grecque est un poëme, l'histoire latine un tableau, l'histoire moderne une chronique.

### SUITE DE LA TRANSPORMATION LITTÉRAIRE.

#### PHILOSOPHES. POÈTES. POLITIQUES. ÉCONOMISTES.

De I792 à 1800, j'ai rarement entendu citer Locke en Angleterre: son système, disait-on, était vieilli, et il passait pour faible en idéologie. Quant à Newton, en tant qu'écrivain, on lui refusait la terre et on le renvoyait au ciel, ce qui était juste.

Il vint; il révéla le principe suprême, Constant, universel, un comme Dieu lui-même: L'univers se taisait; il dit: Attraction! Ce mot, c'était le mot de la création (1).

Pour ce qui regarde les poètes, les élégans extraits servaient d'exil à quelques pièces de Dryden. On ne pardonnait point aux vers rimés de Pope, bien qu'on visitât sa maison à Twickenham, que l'on coupât des morceaux du saule-pleureur planté par lui, et dépéri comme sa renommée.

(1) Contemplation. A mon père. J.-J. Ampère.

Blair? Ennuyeux critique à la française : on le mettait bien au-dessous de Johnson.

Le vieux Spectateur? Au grenier.

La littérature philosophique? En classe à Édimbourg.

Les ouvrages des Politiques anglais ont peu d'intérêt général. Les questions générales y sont rarement touchées: ces ouvrages ne s'occupent guère que des vérités particulières à la constitution des peuples britanniques.

Les traités des Économistes sont moins circonscrits: les calculs sur la richesse des nations, l'influence des colonies, le mouvement des générations, l'emploi des capitaux, la balance du commerce et de l'agriculture, s'appliquent en partie aux diverses sociétés européennes.

Cependant à l'époque dont je parle, M. Burke sortait de l'individualité nationale politique: en se déclarant contre la Révolution française, il entraîna son pays dans cette longue voie d'hostilités, qui aboutit aux champs de Waterloo. Isolée pendant vingt-deux ans, l'Angleterre défendit sa constitution contre les idées qui l'envahissent aujourd'hui, et l'entraînent au sort commun de l'ancienne civilisation.

# THÉATRE. MISTRISS SIDDONS. PARTERRE. INVA-SION DE LA LITTÉRATURE ALLEMANDE.

Il y avait pourtant de l'ingratitude envers les Classiques que l'on dédaignait : on était revenu à Shakspeare et à Milton; eh bien! les écrivains du siècle de la reine Anne avaient rendu à la lumière ces deux poètes qui attendirent cinquante ans dans les limbes le moment de leur entrée dans la gloire. Dryden, Pope et Addison furent les promoteurs de l'apothéose. Ainsi Voltaire a contribué à l'illustration des grands hommes du règne de Louis XIV: cet esprit mobile, curieux, investigateur, ayant beaucoup de renommée, en prêtait un peu à son prochain, à condition qu'elle lui serait rendue avec de gros intérêts.

Durant les huit années de mon émigration

à Londres, je vis Shakspeare dominer la scène; à peine Rowe, Congrève, Otway, y paraissent-ils quelquefois: ce peintre sublime et inégal des passions ne permettait à personne de se placer auprès de lui. Mistriss Siddons, dans le rôle de lady Macbeth, jouait avec une grandeur extraordinaire: la scène du somnambulisme glaçait d'effroi le spectateur. Talma seul était au niveau de cette actrice, mais son talent avait quelque chose de la correction grecque, qui ne se retrouvait pas dans celui de mistriss Siddons.

Invité à une soirée chez lord Lansdown en 1822, Sa Seigneurie me présenta à une dame sévère, âgée de soixante-treize ans : elle était habillée de crêpe, portait un voile noir comme un diadème sur ses cheveux blancs, et ressemblait à une reine abdiquée. Elle me salua d'un ton solennel et de trois phrases estropiées du Génie du Christianisme; puis elle me dit, avec non moins de solennité : « Je suis » mistriss Siddons. » Si elle m'avait dit : « Je » suis lady Macbeth, » je l'aurais cru. Il suffit de vivre pour rencontrer ces débris d'un siècle, jetés par les flots dù temps sur le rivage d'un autre siècle.

Le parterre anglais était, en mes jours

d'exil, turbulent et grossier; des matelots buvaient de la bière au parterre, mangeaient des
oranges, apostrophaient les loges. Je me trouvais un soir auprès d'un matelot entré ivre
dans la salle; il me demanda où il était: je
lui dis à Covent-Garden: « Pretty Garden,
indeed! — Joli jardin, vraiment! » s'écriatil, saisi comme les dieux d'Homère d'un rire
inextinguible. Mais John Bull, dans sa brutalité, était meilleur juge des beautés de Shakspeare, que ces dandys, qui préfèrent actuellement les pièces de Kotzebue et de nos boulevards, traduites en anglais, aux scènes de
Richard III et d'Hamlet.

La littérature germanique a envahi la littérature anglaise, comme la littérature italienne d'abord, et la littérature française ensuite, firent autrefois irruption dans la patrie de Milton. Walter Scott débuta dans la carrière des lettres par la traduction du Berlichingen de Goëthe. Puis les drames de Kotzebue profanèrent la scène de Shakspeare: on aurait pu choisir autrement, puisqu'on avait Goëthe, Schiller et Lessing. Quelques poètes écossais ont imité mieux, dans leur courage et dans leurs montagnes, ces chants guerriers de la nouvelle Germanie, que M. Saint-Marc-Girardin nous a fait

connaître, comme M. Ampère nous a initiés aux Edda, aux Sagas et aux Nibelungen.

- « Comme elle dort (la reine de Prusse) dou-
- » cement! Ses traits respirent encore je ne sais
- quel air de vie. Ah! puisses-tu dormir jus-
- » qu'au jour où ton peuple lavera dans le sang
- » la rouille de son épée, dormir jusqu'à la
- » nuit, la plus belle des nuits, qui verra bril-
- » ler sur les montagnes les signaux de la guerre.
- » Éveille toi alors, éveille-toi, sainte patrone
- » de l'Allemagne : sois son ange , l'ange de la
- » liberté et de la vengeance (1)! »
- (1) Kærner: *Notices sur l'Allemagne*. M. Saint-Marc-Girardin.

### SUITE DE LA TRANSFORMATION LITTÉRAIRE.

#### ÉLOQUENCE POLITIQUE. FOX. BURKS. PITT.

L'éloquence politique pourrait être considérée comme faisant partie de la littérature britannique (1): j'ai été à même de la juger à deux époques bien différentes de ma vie.

- « L'Angleterre de 1688 était, vers la fin du siècle dernier, à l'apogée de sa gloire. Pauvre émigré à Londres de 1792 à 1800, j'ai entendu parler les Pitt, les Fox, les Sheridan, les Wilberforce, les Grenville, les Whitbread, les Lauderdale, les Erskine; magnifique ambassadeur à Londres en 1822, je ne saurais dire à quel point je fus frappé, lorsque, au lieu des grands orateurs que j'avais admirés autrefois, je vis se lever ceux qui étaient leurs seconds à la date de mon premier voyage, les écoliers à la place des maîtres. Albion s'en va comme le reste; les
- (1) Tout ce qui suit jusqu'au chapitre Voyages est extrait de mes Mémoires, et marqué de guillemets.

idées générales ont pénétré dans cette société particulière et la mènent. Mais l'aristocratie éclairée, placée à la tête de ce pays depuis cent quarante ans, aura montré au monde une des plus belles et des plus puissantes sociétés qui aient fait honneur à l'espèce humaine, depuis le patriciat romain. Les derniers succès de la couronne britannique sur le continent ont précipité sa chute: l'Angleterre victorieuse, de mème que Bonaparte vaincu, a perdu son empire à Waterloo.

- » En 1796 j'assistai à la mémorable séance de la chambre des Communes, où M. Burke se sépara de M. Fox. Il s'agissait de la révolution française, que M. Burke attaquait et que M. Fox défendait. Jamais les deux orateurs, qui jusqu'alors avaient été amis, ne déployèrent autant d'éloquence. Toute la chambre fut émue, et des larmes remplirent les yeux de M. Fox, quand M. Burke termina sa réplique par ces paroles:
  - · Le très honorable gentleman, dans le dis-
- » cours qu'il a fait, m'a traité à chaque phrase
- » avec une dureté peu commune; il a censuré
- » ma vie entière, ma conduite et mes opinions.
- » Nonobstant cette grande et sérieuse attaque,
- » non méritée de ma part, je ne serai pas
- » épouvanté; je ne crains pas de déclarer mes

- sentimens dans cette chambre, ou partout
- » ailleurs. Je dirai au monde entier, que la
- constitution est en péril. C'est certainement
- une chose indiscrète en tout temps, et beau-
- » coup plus indiscrète encore à cet âge de ma
- vie, que de provoquer des ennemis ou de
- » donner à mes amis des raisons de m'aban-
- donner. Cependant si cela doit arriver pour
- · mon adhérence à la constitution britannique,
- » je risquerai tout, et comme le devoir pu-
- blic et la prudence publique me l'ordonnent,
- dans mes dernières paroles je m'écrierai:
- Fuyez la constitution française! - Fly
- » from the french constitution. »
- » M. Fox ayant dit qu'il ne s'agissait pas de perdre des amis, M. Burke s'écria:
- Oui, il s'agit de perdre des amis! Je con-
- nais le résultat de ma conduite; j'ai fait mon
- » devoir au prix de monami, notre amitié est
- finie: I have done my duty at the price of my
- » friend; our friendship is at an end. J'avertis
- les très honorables gentlemen qui sont les
- deux grands rivaux dans cette chambre,
- qu'ils doivent à l'avenir (soit qu'ils se meu-
- vent dans l'hémisphère politique comme deux
- » flamboyans météores, soit qu'ils marchent en-
- semble comme deux frères), je les avertis qu'ils

- » doivent préserver et chérir la constitution
- » britannique; qu'ils doivent se mettre en
- garde contre les innovations, et se sauver du
- » danger de ces nouvelles théories » « --- Fram
- » the danger of these new theories. »
- » Pitt, Fox, Burke ne sont plus, et la constitution anglaise a subi l'influence des nouvelles théories. Il faut avoir vu la gravité des débats parlementaires à cette époque, il faut avoir entendu ces orateurs dont la voix prophétique semblait annoncer une révolution prochaine, pour se faire une idée de la scène que je viens de rappeler. La liberté contenue dans les limites de l'ordre semblait se débattre à Westminster, sous l'influence de la liberté anarchique qui parlait à la tribune encore sanglante de la Convention.
- » M. Pitt, grand et maigre, avait un air triste et moqueur. Sa parole était froide, son intonation monotone, son geste insensible; toutefois la lucidité et la fluidité de ses pensées, la logique de ses raisonnemens subitement illuminés d'éclairs d'éloquence, faisaient de son talent quelque chose hors de ligne.
- J'apercevais assez souvent M. Pitt, lorsque de son hôtel, à travers le parc Saint-James, il allait à pied chez le roi. De son côté, Georges III arrivait de Windsor, après avoir bu de la bière

dans un pot d'étain avec les fermiers du voisinage; il franchissait les vilaines cours de son
vilain châtelet, dans une voiture grise que suivaient quelques gardes à cheval, c'était là le
maître des rois de l'Europe, comme cinq ou six
marchands de la Cité sont les maîtres de l'Inde.
M. Pitt, en habit noir, épée à poignée d'acier
au côté, chapeau sous le bras, montait enjambant
deux ou trois marches à la fois. Il ne trouvait sur
son passage que trois ou quatre émigrés désœuvrés: laissant tomber sur nous un regard dédaigneux, il passait le nez au vent, la figure pâle.

- Ce grand financier n'avait aucun ordre chez lui; point d'heures réglées pour ses repas ou son sommeil. Criblé de dettes, il ne payait rien, et ne se pouvait résoudre à faire l'addition d'un mémoire. Un valet de chambre conduisait sa maison. Mal vêtu, sans plaisir, sans passion, avide de pouvoir, il méprisait les honneurs et ne voulait être que William Pitt.
- Lord Liverpool, au mois de juin 1822, me mena dîner à sa campagne: en traversant la bruyère de Pulteney, il me montra la petite maison où mourut pauvre le fils de lord Chatam, l'homme d'état qui avait mis l'Europe à sa solde et distribué de ses propres mains tous les milliards de la terre.

#### CHANGEMENT DES MOEURS ANGLAISES.

# GENTLEMEN-FARMERS. CLERGE. GRAND MONDE. GEORGES III.

- Séparés du continent par une longue guerre (1), les Anglais conservaient à la fin du dernier siècle leurs mœurs et leur caractère national. Tout n'était pas encore machine dans les classes industrielles, folie dans les hautes classes. Sur ces mêmes trottoirs où l'on voit maintenant se promener des figures sales et des hommes en redingote, passaient de petites filles en mantelet blanc, chapeau de paille noué sous le menton avec un ruban, corbeille au bras, dans laquelle étaient des fruits ou un livre; toutes tenant les yeux baissés, toutes rou-
  - (1) Extrait de mes Mémoires.

gissant lorsqu'on les regardait. Les redingotes sans habit étaient si peu d'usage à Londres, en 1793, qu'une femme, qui pleurait à chaudes larmes la mort de Louis XVI, me disait: « Mais, » cher monsieur, est-il vrai que le pauvre roi » était vêtu d'une redingote, quand on lui coupa » la tête? »

. Les gentlemen-farmers n'avaient point encore vendu leur patrimoine pour habiter Londres; ils formaient encore dans la chambre des Communes cette fraction indépendante qui, se portant de l'opposition au ministère, maintenait les idées d'ordre et de propriété. Ils chassaient le renard ou le faisan en automne, mangeaient l'oie grasse à Noël, criaient Vivat au roast-beef, se plaignaient du présent, vantaient le passé, maudissant Pitt et la guerre, laquelle augmentait le prix du vin de Porto, et se couchaient ivres pour recommencer le lendemain la même vie. Ils se tenaient assurés que la gloire de la Grande-Bretagne ne périrait point, tant qu'on chanterait God save the King, que les bourgs-pourris seraient maintenus, que les lois sur la chasse resteraient en vigueur, et que l'on vendrait furtivement au marché les lièvres et les perdrix, sous le nom de lions et d'autruches

- Le clergé anglican était savant, hospitalier et généreux; il avait reçu le clergé français avec une charité toute chrétienne. L'université d'Oxford fit imprimer à ses frais, et distribuer gratis aux curés, un Nouveau Testament, selon la leçon romaine, avec ces mots: A l'usage du clergé catholique exilé pour la religion.
- » Quant à la haute société anglaise, chétif exilé, je n'en apercevais que les dehors. Lors des réceptions à la cour, ou chez la princesse de Galles, passaient des ladies assises de côté dans des chaises à porteur; leurs grands paniers sortaient par la porte de la chaise, comme des devans d'autel; elles ressemblaient ellesmêmes, sur ces autels de leur ceinture, à des madones ou à des pagodes. Ces belles dames étaient les filles dont le duc de Guines et le duc de Lauzun avaient adoré les mères, et ces filles étaient, en 1822, les mères et grand'mères des petites filles qui dansaient chez moi, en robe courte, au son du galoubet de Collinet. Il y a de cela onze années : onze années attachées au bas d'une robe doivent avoir rendu les pas moins légers. Et chacune de ces petites filles a peut-être à présent onze petites filles, les plus vicilles âgées de onze ans et prêtes à se ma-

298 ESSAI SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE.

rier bientôt sur la célèbre bruyère; rapides générations de fleurs

- Georges III survécut à M. Pitt, mais il avait perdu la raison et la vue. Chaque session, à l'ouverture du parlement, les ministres lisaient, aux chambres silencieuses et attendries, le bulletin de la santé du roi. On rencontrait le monarque aveugle, errant comme le roi Léar dans ses palais, tâtonnant avec ses mains les murs des salles du château de Windsor, ou assis devant un piano, jouant, en cheveux blancs, une sonate de Handel, ou l'air favori de Shakspeare: c'est une belle fin de la vieille Angleterre « OLD ENGLAND (1). »
  - (1) Les extraits des Mémoires sont interrompus ici.

# VOYAGES. LE CAPITAINE ROSS. JACQUEMONT. LAMARTINE.

Voyage! grand mot! il me rappelle ma vie entière. Les Américains veulent bien me regarder comme le chantre de leurs anciennes forêts, et l'Arabe Abou-Gosh se souvient encore de ma course dans les montagnes de la Judée. J'ai ouvert la porte de l'Orient à lord Byron et aux voyageurs qui depuis moi ont visité le Céphise, le Jourdain et le Nil; postérité nombreuse que j'ai envoyée en Égypte, comme Jacob v envoya ses fils. Mes vieux et jeunes amis ont élargi le petit sentier qu'avait laissé mon passage: M. Michaud, dernier pélerin de ses croisades, s'est présenté au saintsépulcre; M. Lenormand a visité les tombeaux de Thèbes pour nous conserver la langue de Champollion; il a vu renaître parmi les ruines de la Grece, la liberté que j'y avais vue expirer sous le turban ivre de fanatisme, d'opium et de femmes. Mes traces en tous pays ont été effacées par d'autres traces; elles ne sont restées solitaires que dans la poussière de Carthage, comme des vestiges d'un hôte du désert sur les neiges canadiennes. Dans les savanes même d'Atala, les herbes sont remplacées par des moissons; trois grands chemins mènent aux Natchez, et si Chactas vivait encore, il pourrait être député au congrès de Washington. Enfin j'ai reçu une brochure des Chéroquois: ces sauvages me complimentent en anglais, comme un « éminent écrivain et le conducteur • de la presse publique. • Eminent writer and conductor of the public press. >

Les voyages doivent être compris dans la littérature anglaise. Il s'est opéré bien des changemens dans la manière de les écrire depuis Shaw, Chandeler, Raleph, Hudson, Baffine, Anson, etc., jusqu'aux derniers explorateurs de terre et de mer. Il faudrait faire un volume sur les capitaines Cook et Van Couver, sur les mille et une courses à travers l'Inde, sur les découvertes de Claperston et de Laing, de Mungo Park et des frères Lander, sur celles des capitaines Francklin, Parry et Ross. Si je me laissais entraîner à mon goût pour les voyages, il me serait impossible de sortir de Tambouctou, des bords du Niger ou des vallées de l'Himalaya. Cependant, et afin de ne pas omettre cette grande branche de la littérature anglaise je citerai quelques passages extraits du journal du capitaine Ross: je m'intéresse particulièrement à ce monde arctique dont je rêvai la découverte dans ma jeunesse.

Le capitaine .Ross, parti d'Angleterre en 1829, à la recherche du passage du nord-ouest, pénétra dans le détroit de Lancaster et l'Inlet du Prince-Régent; arrêté par les glaces dans le golfe auquel il a donné le nom de Boothia, il demeura quatre ans enfermé sur la côte occidentale de ce golfe. Obligé d'abandonuer son navire, la Victoire, il revint, sur la surface d'un océan gelé chercher la baie de Baffin où il eut le bonheur de rencontrer le vaisseau baleinier l'Isabelle qui le reçut à son bord : par un concours de circonstances extraordinaires, l'Isabelle était le vaisseau même que montait le capitaine Ross, lors de son premier voyage en 1828.

Pendant les quatre années de sa détention dans les glaces, le capitaine découvrit le pôle magnétique et la mer polaire de l'ouest, sépa-

201

rée soulement de la mer de l'est par un itshme fort étroit. Voyons maintenant les souffrances des voyageurs, et l'espèce de poésie désolée de ces régions. Le capitaine peint de cette manière la nature hyperboréenne : je me sers de la traduction de M. Defauconpret.

- · La neige détruit l'effet de tout le paysage
- et en fait disparaître l'ensemble en confon-
- » dant les distances, les proportions, et surtout
- " l'harmonie du coloris; en nous donnant une
- · misérable mosaïque de noir et de blanc, au
- · lieu de ces douces dégradations de teintes
- et de ces combinaisons de couleurs que
- produit la nature dans sa parure d'été, au
- · milieu des paysages les moins attrayans et les
- » plus agrestes. »
- - Telles sont mes objections contre une vue
- · de neige. L'expérience d'un jour suffit pour » les suggérer. A plus forte raison doivent-elles
- se présenter à nous dans une misérable
- région où, pendant plus de la moitié de
- l'année, on n'a au-dessus de la tête que de
- la neige; où l'ouragan a des ailes de neige;
- où le brouillard est de la neige; où le
- soleil ne se montre que pour briller sur la
- terre que couvre la neige, quoiqu'il n'en
- » tombe pas ; où l'haleine qui sort de la bou-

che se change en neige; où la neige s'attache aux cheveux, aux cils et à tous les vêtemens; où elle remplit nos chambres, nos plats et nos lits, si nous ouvrons une porte pour donner accès à l'air extérieur; où le cristal liquide qui doit étancher notre soif sort d'une bouilloire remplie de neige et suspendue sur une lampe; où nous avons des sofas, des lits, des maisons de neige; où la neige couvre le pont et le toit de notre navire, et forme nos observatoires et nos garde-manger; enfin où la neige, quand elle ne pourrait plus nous être d'aucun autre usage, servirait à former nos cercueils et nos tombes.

Le commandant Ross, neveu du capitaine, était allé faire une course chez une horde d'Esquimaux:

- Nos guides étaient complétement en défaut, car la neige qui tombait était si épaisse,
- · qu'ils ne pouvaient voir à dix toises devant
- » eux. Nous fûmes donc forcés de renoncer à
- » toute tentative ultérieure, et de consentir à
- » ce qu'ils construisissent une hutte de neige.
  - » Elle fut terminée en une demi-heure, et
- » jamais nous n'eùmes lieu d'être plus satisfaits
- » de ce genre d'architecture, qui, en si peu

- » de temps, nous procura un abri contre le
- » vent et la neige aussi bien qu'aurait pu faire
- » la meilleure maison construite en pierre.
  - » Nos vêtemens avaient été tellement péné-
- très par la neige qui s'y était ensuite gelée,
- » que nous ne pûmes les ôter que lorsque la
- · chaleur de nos corps les eut rendus plus
- souples. Nous souffrions beaucoup de la
- soif, et tandis que les Esquimaux construi-
- saient la hutte, nous simes fondre de la
- neige à l'aide d'une lampe à l'esprit de vin.
- Nous en eûmes bientôt une quantité suffi-
- sante pour nous quatre, et nos guides en fu-
- rent aussi enchantés que surpris, car la
- même opération qu'ils font dans un vase de
- » pierre suspendu sur leur lampe, est pour
- eux l'ouvrage de trois à quatre heures.
- » Notre habitation n'était pourtant pas sans
- » inconvénient. Son extrême petitesse en était
- » déjà un; mais le plus grand était que les
- » murs se fondaient, et que l'ear tombant sur
- nos habits, les mouillait à un tel point que
- » nous fûmes obligés de les ôter, et de nous
- » glisser dans les sacs de fourrure dont nous
- » étions munis. Par ce moyen nous écartâmes
- » l'ennemi et nous pûmes dormir. ».

- « Nous eumes un ouragan venant du nord,
- » et il dura toute la journée avec tant de force
- » que nous ne pûmes sortir de la hutte.....
- » Le vent hurlait autour de nos murs de neige,
- » et celle qu'il chassait battait contre eux avec
- » un sifflement que j'étais charmé de pouvoir
- oublier en me livrant à une conversation qui
- » m'empêchait d'y faire attention. »

Le moment où le commandant Ross découvre l'Océan de l'ouest est remarquable :

« Mes compagnons que j'avais quittés un mo-» ment, avaient annoncé leur arrivée sur les

» bords de l'Océan occidental par trois accla-

» mations. C'était en effet pour eux, et encore

» plus pour moi, leur chef, un spectacle pal-

» pitant d'intérêt, et qui méritait bien le salut

» ordinaire du marin. C'était cet Océan que » nous avions cherché; l'objet de notre ambi-

» tion et de nos efforts; l'espace d'eau libre » qui, comme nous l'avions espéré, devait

» nous porter autour du continent de l'Amé-» rique et nous procurer le triomphe si dé-

» siré par nos prédécesseurs, et que nous-» mêmes nous avions si long-temps et si inutile-

» ment travaillé à obtenir. Notre but eût été

» atteint si la nature n'y eût mis obstacle; si

» notre chaîne de lacs eût été un bras de mer ;

» si cette vallée eût ouvert une communica-• tion libre entre les deux mers. Du moins. nous en avions reconnu l'impossiblité. Cet » Océan tant désiré était à nos pieds; nous al-· lions bientôt voyager sur sa surface, et au milieu de notre désappointement, nous avions du moins la consolation d'avoir écarté • tous les doutes, banni toute incertitude, et • de sentir que, lorsque Dieu a dit non, il ne reste à l'homme autre chose à faire qu'à se » soumettre et à lui rendre grâces de ce qu'il a accordé. C'était un moment solennel, un » momentà ne jamais oublier : les acclamations . des marins ne produisirent jamais une im-» pression plus profonde qu'en ce moment où » elles interrompaient le silence de la nuit, au » milieu d'un désert de glace et de neige, où » il n'y avait pas un objet qui pût rappeler » blait qu'aucun son n'eût jamais été entendu.

il n'y avait pas un objet qui pût rappeler
qu'il existait des êtres vivans, et où il semblait qu'aucun son n'eût jamais été entendu.
On peut s'imaginer combien il me répugnait de retourner au vaisseau, du point où nous étions parvenus, à l'instant où nous touchions presque à l'objet principal de notre expédition; mais il faudrait être dans la situation où nous nous trouvions, pour con-

### SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE.

	cevoir toute l'étendue de nos regrets et de
	notre désappointement. Notre distance du
	cap Turnagain n'était pas alors plus grande
	que l'espace que nous avions déjà parcouru,
	et quelques jours de plus à notre disposition
	nous auraient permis d'achever tout ce qui
	restait à faire; de retourner triomphans à
	la Victoire, et de reporter en Angleterre
	un fruit véritablement digne de nos longs et
	pénibles travaux. Mais ce peu de jours n'é-
	taient pas en notre pouvoir
	» Nous déployames donc notre drapeau
,	pour accomplir le cérémonial d'usage, et
	nous prîmes possession de tout le pays que
	nous apercevions jusqu'à cette pointe éloi-
	gnée. Nous donnâmes à celle sur laquelle

nous étions, le nom de Pointe de la Victoire;
c'était le nec plus ultra de nos travaux.
Nous élevâmes sur la Pointe de la Victoire

Nous élevâmes sur la Pointe de la Victoire
un monticule de pierres de six pieds de hauteur, et dans l'intérieur nous plaçâmes une
caisse d'étain contenant une courte relation
de ce que nous avions fait depuis notre départ d'Angleterre. Telle est la coutume,
et nous devions nous y conformer, quoi-

• qu'il n'y eût pas la moindre apparence que notre petite histoire tombât jamais sous les yeux d'un Européen. Nous aurions pourtant • travaillé à cet ouvrage avec une sorte d'es-» poir, si nous avions su alors qu'on nous repardait déjà comme des hommes perdus, » sinon morts; et que notre ancien ami Back, » notre ami éprouvé, était sur le point de par-» tir pour nous chercher et nous rendre à la » société et à notre patrie. S'il arrive que le • cours des recherches qu'il continue en ce » moment le conduise au cap Turnagain, en • cet endroit, et qu'il y trouve la preuve de » la visite que nous y avons faite, nous savons • ce que c'est pour le voyageur errant dans » ces solitudes, de trouver des traces qui lui rappellent sa patrie et ses amis, et nous pourrions presque lui envier ce bonheur » imaginaire. »

Le sentiment de patrie exprimé au milieu de ces souffrances inouies et de ces affreux climats; ces noms confiés à un monument de neige et qui ne seront pas retrouvés; cette gloire inconnue reposant sous quelques pierres, s'adressant du fond d'une solitude éternelle à une postérité qui n'existera jamais; ces paroles écrites qui ne parleront point dans ces régions muettes, ou qui s'éteindront sous le bruit des glaces brisées par une tempête qu'aucune oreille n'entendra; tout cet ensemble de choses étonne. Mais la première émotion passée, on trouve, en dernier résultat, que la mort est au bout de tout: la vie et la mémoire de l'homme se perdent sur tous les rivages, dans le silence et les glaces de la tombe.

Voyez l'infortuné Jacquemont mourir loin de la France environné de toutes les populations de l'Indostan: sa voix est-elle moins poignante que celle de ces marins sesouvenant de leur pays, dans les solitudes hyperboréennes? Couché sur le dos, parce qu'il n'avait plus la force de se tenir assis, il traçait au crayon, le 1er décembre 1832, ce billet à son frère:

- Ma fin, si c'est elle qui s'approche, est
- · douce et tranquille. Si tu étais là, assis sur
- le bord de mon lit, avec notre père et Frédé-
- ric, j'aurais l'ame brisée et ne verrais pas
- venir la mort avec cette résignation et cette
- » sérénité. Console-toi; console notre père;
- » consolez-vous mutuellement, mes amis.
  - » Mais je suis épuisé par cet effort d'écrire.
- . Il faut vous dire adieu! adieu! Oh! que vous
- êtes aimés de votre pauvre Victor! Adieu!
- » pour la dernière fois. »

Les voyageurs modernes de la France peuvent lutter dans leurs descriptions avec les tableaux présentés par les voyageurs anglais : vous ne trouveriez, dans les peintures de l'Inde, rien d'aussi brillant que cette description de M. de Lamartine. Sous les pins, dans le sable foulé des chameaux, au milieu des caravanes, aux rayons du soleil de la Syrie, le lecteur aimera à se réchauffer en sortant de cette terre sans arbres, de ce sable de neige, marqué par les pas des renards et des ours, de ces huttes de frimas éclairées par ce que le capitaine Ross appelle le crépuscule du midi.

ces huttes de frimas éclairées par ce que le capitaine Ross appelle le crépuscule du midi.

A une demi-lieue environ de la ville, du

côté du levant, l'émir Fakardin a planté une

forêt de pins parasols sur un plateau sablonneux, qui s'étend entre la mer et la plaine

de Bagdhad, beau village arabe au pied du

Liban: l'émir planta, dit-on, cette magnifique forêt pour opposer un rempart à l'in
vasion des immenses collines de sable rouge

qui s'élèvent un peu plus loin et qui mena
çaient d'engloutir Bayruth et ses riches

plantations. La forêt est devenue superbe; les

trones des arbres ont soixante et quatre
vingts pieds de haut d'un seul jet, et ils

étendent de l'un à l'autre leurs larges têtes

» immobiles qui couvrent d'ombres un espace » immense; des sentiers de sable glissent sous » les troncs des pins et présentent le sol le » plus doux aux pieds des chevaux. Le reste » du terrain est couvert d'un léger duvet de » gazon semé de fleurs du rouge le plus écla-• tant; les oignons de jacinthes sauvages sont » si gros, qu'ils ne s'écrasent pas sous le fer » des chevaux. A travers les colonnades de ces • troncs de sapin, on voit d'un côté les dunes » blanches et rougeâtres de sable, qui cachent » la mer, de l'autre la plaine de Bagdhad et le » cours du fleuve dans cette plaine, et un coin » du golfe, semblable à un petit lac, tant il • est encadré par l'horizon des terres et les · douze ou quinze villages arabes jetés sur les » dernières pentes du Liban, et enfin les grou-» pes du Liban même, qui font le rideau de » cette scène. La lumière est si nette et l'air si » pur, qu'on distingue à plusieurs lieues d'é-» lévation les formes des cèdres ou des carou- biers sur les montagnes, ou les grands aigles » qui nagent sans remuer leurs ailes dans . l'océan de l'éther. Ce bois de pins est cer-» tainement le plus magnifique de tous les sites » que j'ai vus dans ma vie. Le ciel, les monta-• gnes, les neiges, l'horizon bleu de la mer 212 ESSAI

» l'horizon rouge et funèbre du désert de sable ; • les lignes serpentantes du fleuve; les têtes • isolées des cyprès; les grappes de palmiers • épars dans la campagne; l'aspect gracieux • des chaumières couvertes d'orangers et de vignes retombant sur les toits; l'aspect sévère • des hauts monastères maronites faisant de larges taches d'ombre ou de larges jets de • lumière sur les flancs ciselés du Liban; les · caravanes de chameaux chargés des marchan-• dises de Damas, qui passent silencieusement • entre les troncs d'arbres; des bandes de pauvres Juiss montés sur des ânes, tenant • deux enfans sur chaque bras; des femmes • enveloppées de voiles blancs, à cheval, mar-· chant au son du fifre et du tambourin, environnées d'une foule d'enfans vêtus d'étoffes » rouges bordées d'or, et qui dansent devant • leurs chevaux; quelques cavaliers arabes » courant le dgérid autour de nous sur des che- vaux dont la crinière balaie littéralement le » sable; quelques groupes de Turcs assis de-» vant un café bâti en feuillage, et fumant la » pipe ou faisant la prière; un peu plus loin » les collines désertes de sable sans fin, qui se » teignent d'or aux rayons du soleil du soir, » et où le vent soulève des nuages de poussière

- » enflammée ; enfin, le sourd mugissement de
- la mer qui se mêle au bruit musical du vent
- · dans les têtes de sapins, et au chant de mil-
- » liers d'oiseaux inconnus; tout cela offre à
- » l'œil et à la pensée du promeneur le mélange
- le plus sublime, le plus doux, et à la fois le
- » plus mélancolique qui ait jamais enivré mon
- » ame; c'est le site de mes rêves, j'y revien-
- » drais tous les jours. »

Le lecteur sera sur ce site de l'avis du poète: il y reviendra.

# ROMANS. TRISTES VÉRITÉS QUI SORTENT DES LON-GUES CORRESPONDANCES. STYLE ÉPISTOLAIRE.

Les romans, toujours à la fin du dernier siècle, avaient été compris dans la proscription générale. Richardson dormait oublié; ses compatriotes trouvaient dans son style des traces de la société inférieure, au sein de laquelle il avait vécu. Fielding se soutenait bien; Sterne, entrepreneur d'originalité, était passé. On lisait encore le Vicaire de Vakefield.

Si Richardson n'a pas de style (ce dont nous ne sommes pas juges nous autres étrangers), il ne vivra pas, parce qu'on ne vit que par le style. En vain on se révolte contre cette vérité: l'ouvrage le mieux composé, orné de portraits d'une bonne ressemblance, rempli de mille autres perfections, est mort-né si le style manque. Le style, et il y en a de mille sortes, ne s'apprend pas; c'est le don du ciel, c'est le talent. Mais si Richardson n'a été abandonné que pour certaines locutions bourgeoises, insupportables à une société élégante, il pourra renaître; la révolution qui s'opère en abaissant l'aristocratie et en élevant les classes moyennes, rendra moins sensibles, ou fera disparaître les traces des habitudes de ménage et d'un langage inférieur.

Les romans en lettres (vu l'espace étroit dans lequel l'action et les personnages sont renfermés) manquent d'un intérêt triste et d'une vérité philosophique qui sortent de la lecture des correspondances réelles. Prenez, par exemple, les œuvres de Voltaire; lisez la première lettre, adressée en 1715 à la marquise de Mimeure, et le dernier billet écrit le 26 mai 1778, quatre jours avant la mort de l'auteur, au comte de Lally Tolendal; réfléchissez sur tout ce qui a passé dans cette période de soixante-trois années.

Voyez défiler la longue procession des morts: Chaulieu, Cideville, Thiriot, Algarotti, Genonville, Helvétius; parmi les femmes, la princesse de Bareith, la maréchale de Villars, la marquise de Pompadour, la comtesse de Fontaine, la marquise Du Châtelet, M<sup>mo</sup> Denis,

et ces créatures de plaisir qui traversent en riant la vie, les Lecouvreur, les Lubert, les Gaussin, les Sallé, les Camargo; Terpsichores aux pas mesurés par les Grâces, dit le poète, et dont les cendres légères sont aujourd'hui foulées par les danses aériennes de Taglioni.

Quand vous suivez quelque temps la même correspondance, vous tournez la page, et le nom écrit d'un côté ne l'est plus de l'autre; un nouveau Genonville, une nouvelle Du Châtelet paraissent et vont, à vingt lettres de là, s'abimer sans retour: les amitiés succèdent aux amitiés, les amours aux amours.

L'illustre vieillard s'enfonçant dans ses années, cesse d'être en rapport, excepté par la gloire, avec les générations qui s'élèvent; il leur parle encore du désert de Ferney, mais il n'a plus que sa voix au milieu d'elles. Qu'il y a loin des vers au fils unique de Louis XIV,

Noble sang du plus grand des rois, Son amour et notre espérance, etc.

aux stances à madame Du Deffant,

Eh quoi! vous êtes étonnée Qu'au bout de quatre-vingts hivers Ma muse faible et surannée Puisse encore fredonner des vers!

Quelquefois un peu de verdure Rit sous les glaçons de nos champs; Elle console la nature, Mais elle sèche en peu de temps.

Le roi de Prusse, l'impératrice de Russie, toutes les Grandeurs, toutes les Célébrités de la terre reçoivent à genoux, comme un brevet d'immortalité, quelques mots de l'écrivain qui vit mourir Louis XIV, passer Louis XV et son siècle, naître et régner Louis XVI, et qui, placé entre le Grand roi et le roi Martyr, est à lui seul toute l'histoire de France de son temps.

Mais une correspondance particulière entre deux personnes qui se sont aimées, offre peutêtre encore quelque chose de plus triste, car ce ne sont plus les hommes, c'est l'homme que l'on voit.

D'abord les lettres sont longues, vives, multipliées; le jour n'y suffit pas: on écrit au coucher du soleil; on trace quelques mots au clair de la lune, chargeant la lumière chaste, silencieuse, discrète, de couvrir de sa pudeur mille désirs. On s'est quitté à l'aube; à l'aube on épie la première clarté pour écrire ce que

l'on croit avoir oublié de dire dans des heures de délices. Mille sermens couvrent le papier où se réflètent les roses de l'aurore; mille baisers sont déposés sur les mots brûlans qui semblent naître du premier regard du soleil: pas une idée, une image, une rêverie, un accident, une inquiétude qui n'ait sa lettre.

Voici qu'un matin quelque chose de presque insensible, se glisse sur la beauté de cette passion, comme une première ride sur le front d'une femme adorée. Le souffle et le parfum de l'amour expirent dans ces pages de la jeunesse, comme une brise s'alanguit le soir sur des fleurs; on s'en apercoit, et l'on ne veut pas se l'avouer. Les lettres s'abrégent, diminuent en nombre, se remplissent de nouvelles, de descriptions, de choses étrangères: quelques-unes ont retardé, mais on est moins inquiet ; sûr d'aimer et d'être aimé, on est devenu raisonnable; on ne gronde plus; on se soumet à l'absence. Les sermens vont toujours leur train; ce sont toujours les mêmes mots, mais ils sont morts; l'ame y manque; Je vous aime n'est plus là qu'une expression d'habitude, un protocole obligé, le j'ai l'honneur d'être de toute lettre d'amour. Peu à peu le style se glace, ou s'irrite. Le jour de poste n'est

plus impatiemment attendu; il est redouté; écrire devient une fatigue. On rougit en pensée des solies que l'on a confiées au papier : on voudrait pouvoir retirer ses lettres et les jeter au feu. Ou'est-il survenu? Est-ce un nouvel attachement qui commence ou un vieil attachement qui finit? N'importe : c'est l'amour qui meurt avant l'objet aimé.

Vive les romans en lettres et sans lettres, où les sentimens ne se détruisent que par la violence, où ils ne cèdent jamais à ce travail caché au fond de la nature humaine; fièvre lente du temps qui produit le dégoût et la lassitude, qui dissipe toute illusion et tout enchantement, qui mine nos passions, fane nos amours et change nos cœurs, comme elle change nos cheveux et nos années.

Cerendant il est une exception à cette infirmité des choses humaines : il arrive quelquefois que dans une ame forte, un amour dure assez pour se transformer en amitié passionnée, pour devenir un devoir, pour prendre les qualités de la vertu; alors il perd sa défaillance de nature et vit de ses principes immortels. Richardson a merveilleusement représenté une passion de cette sorte, dans le caractère de Clémentine.

#### 320 ESSAI SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE.

Au surplus, en laissant à part les lettres fictives des romans, et ne considérant que la langue épistolaire, les Anglais n'ont rien à comparer aux lettres de madame de Sévigné: les lettres de Pope, de Swift, d'Arbuthnot, de Bolingbroke, de lady Montague, et enfin celles de Junius, que l'on croit être de sir Philip Francis, sont des Ouvrages et non des Lettres; elles ont plus ou moins de rapport avec les lettres de Pline le jeune et de Voiture. Je préférerais, pour mon goût, quelques lettres de l'infortuné lord Russel, de lady Russel, de miss Anne Seward, et le peu que l'on connaît des lettres de Byron.

#### NOUVEAUX ROMANS.

De Clarisse et de Tom Jones sont sorties les deux principales branches de la famille des romans modernes anglais, les romans à tableaux de famille et drames domestiques, les romans à aventures et à peintures de la société générale. Après Richardson les mœurs de l'ouest de la ville firent une irruption dans le domaine des fictions : les romans se remplirent de châteaux, de lords et de ladies, de scènes aux eaux, d'aventures aux courses de chevaux, au bal, à l'Opéra, au Ranelagh, avec un chit-chat, un caquetage, qui ne finissait plus. La scène ne tarda pas à se transporter en Italie; les amans traversèrent les Alpes avec des périls effroyables et des douleurs d'ame à attendrir les lions : le lion répandit des pleurs! Un jargon de bonne compagnie fut adopté : or les modes de mots, les affectations d'un certain langage, d'une certaine prononciation, changent dans la haute société anglaise presque à chaque session parlementaire; un honnête lecteur est tout ébahi de ne plus savoir l'anglais qu'il croyait savoir six mois auparavant. En 1822, lors de mon ambassade à Londres, le fashionable devait offrir, au premier coup d'œil, un homme malheureux et malade; il devait avoir quelque chose de négligé dans sa personne, les ongles longs, la barbe non pas entière, non pas rasée, mais grandie un moment par surprise, par oubli, pendant les préoccupations du désespoir : mèche de cheveux au vent, regard profond, sublime, égaré et fatal; lèvres contractées en dédain de la nature humaine, cœur ennuvé, byronnien, noyé dans le dégoût et le mystère de l'être.

Aujourd'huile dandy doit avoir un air conquérant, léger, insolent; il doit soigner sa toilette, porter des moustaches ou une barbe taillée en rond comme la fraise de la reine Élisabeth, ou comme le disque radieux du soleil; il décèle la fière indépendance de son caractère en gardant son chapeau sur sa tête, en se roulant sur les sofas, en alongeant ses bottes au nez des ladies assises en admiration sur des chaises de-

vant lui. Il monte à cheval avec une canne, qu'il porte comme un cierge, indifférent au cheval qui est entre ses jambes, par hasard. Il faut que sa santé soit parfaite, et son ame toujours au comble de cinq ou six félicités, Quelques dandys radicaux les plus avancés vers l'avenir, ont une pipe. Mais sans doute tout cela est changé, dans le temps même que je mets à le décrire.

Le roman est obligé, sous peine de mort, de suivre le mouvement de l'ouest de Londres. Vingt jeunes feinmes travaillant jour et nuit: n'écrivent pas assez vite pour rester dans la vérité des mœurs d'un bont du roman à l'autre : si malheureusement leur ouvrage a trois petits volumes, nombre exigé par les libraires, le premier chapitre est déjà vieilli, lorsqu'elles arrivent au dernier.

Dans ces milliers de romans, qui ont inondé l'Angleterre depuis un demi-siècle, deux ont gardé leur place, Caleb William et le Moine. Dans tous les autres beaucoup de talent et d'esprit est disséminé, comme on éparpille des dons précieux, des qualités rares, dans des feuilletons et des articles de journaux. Les ouvrages d'Anne Radcliffe font une espèce à part. Ceux de mistriss Barbauld, de miss Edgeworth,

de miss Burnett, etc., ont, dit-on, beaucoup de chances de vivre.

- Il y devroit, dit Montaigne, avoir coertion
- des loix, contre les escrivains ineptes et inu-
- tiles, comme il y a contre les vagabonds et
- » fainéants. On banniroit des mains de notre
- » peuple, et moy et cent autres. L'escrivaillerie
- » semble être quelque symptosme d'un siècle
- » desbordé. Quand écrivîmes-nous tant, que
- depuis que nous sommes en trouble? Quand
- » les Romains, tant que lors de leur ruine? »

Je n'ai presque point parlé des femmes anglaises qui ont brillé jadis, ou qui brillent maintenant dans les lettres, parce que j'aurais été entraîné, en suivant mon plan, à des parallèles que je ne veux point faire. Madame de Staël domine son époque, et ses ouvrages sont restés. Quelques Françaises se distinguent aujourd'hui par un rare mérite d'écrivain : une d'entre elles a ouvert une route où elle sera peu suivie, mais par laquelle elle arrivera certainement à l'avenir. Les femmes, quand elles ont du génie, y mêlent des secrets qui font une partie du charme de leur talent et qu'on n'en peut séparer : or, personne n'a le droit d'entrer dans ces mystères de la femme et de la muse. Enfin le talent change souvent

## SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE.

d'objet et de nature; il faut savoir attendre pour l'admirer dans ses modes divers. Plusieurs ont été séduites et comme enlevées par leurs jeunes années : ramenées au foyer maternel par le désenchantement, elles ont ajouté à leur lyre la corde grave ou plaintive sur laquelle s'exprime la religion ou le malheur.

325

#### WALTER SCOTT. LES JUIVES.

Mais ces écoles diverses de romanciers sédentaires, de romanciers voyageurs en diligence ou en calèche, de romanciers de lac et de montagne, de romanciers de ruines et de fantômes, de romanciers de villes et de salons, sont venues se perdre dans la nouvelle école de Walter Scott, de même que la poésie s'est précipitée sur les pas de lord Byron.

L'illustre peintre de l'Écosse me semble avoir créé un genre faux; il a, selon moi, perverti le roman et l'histoire: le romancier s'est mis à faire des romans historiques, et l'historien des histoires romanesques. J'en parle avec un peu d'humeur parce que moi qui tant décrivis, aimai, chantai, vantai les vieux temples chrétiens, à force d'en entendre rabâcher, j'en meurs d'ennui: il me restait pour dernière il-

ESSAI SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 327

lusion une cathédrale; on me la fait prendre en grippe.

Quand un auteur jouit d'une réputation générale dans son pays; quand cette réputation s'est soutenue pendant un grand nombre d'années, il n'appartient à personne, et surtout il n'appartient pas à un étranger, de contester les titres de cette réputation; ils sont établis sur les bases les plus solides: le vrai génie de la langue, l'instinct national et le consentement de l'opinion. Cela suppose toujours des qualités du premier ordre.

Je me récuse donc comme juge de tel auteur anglais, dont le mérite ne me paraît pas atteindre ce degré de supériorité qu'il a aux yeux de ses compatriotes. Si, dans Walter Scott, je suis obligé de passer souvent des conversations interminables; si je n'y rencontre pas toujours cette nature choisie, cette perfection de scènes, cette originalité, ces pensées, ces traits que je trouve dans Manzoni et dans plusieurs de nos romanciers modernes, c'est ma faute. Mais un des grands mérites de Walter Scott, à mes yeux, c'est de pouvoir être mis entre les mains de tout le monde: il faut de plus grands efforts de talent pour intéresser en restant dans l'ordre, que pour plaire en passant

toute mesure; il est moins facile de régler le cœur, que de le troubler.

Burke retint la politique de l'Angleterre dans le passé; Walter Scott refoula les Anglais jusqu'au moyen-âge: tout ce qu'on écrivit, fabriqua, bâtit, fut gothique: livres, meubles, maisons, églises, châteaux. Mais les Lairds de la Grande Charte sont aujourd'hui les fashionables de Bond-Street; race frivole qui campe dans des manoirs antiques, en attendant l'arrivée des deux grands barons modernes, l'Égalité et la Liberté, qui s'apprêtent à les en chasser.

Walter Scott ne moule pas, comme Richardson, sur le type intérieur de l'homme; il reproduit de préférence l'extérieur du personnage; ses fantaisies ont un grand charme, témoin le portrait de la Juive dans Invanhoe.

- · Rebecca montrait avec avantage sa taille
- » d'une proportion exquise, dans une espèce
- d'habillement oriental, à la mode des femmes
- de sa nation. Son turban de soie jaune sevait
- à son teint rembruni. L'éclat de ses yeux,
- l'arc superbe de ses sourcils, son nez aquilin
- » parfaitement formé, ses dents aussi blanches
- » que des perles, ses tresses noires, chacune
- · roulée en spirale, tombant avec profusion

» sur son sein et son col de neige, comme une

» simarre de la plus riche soie de Perse, en-

• tremêlée de fleurs; tout cela composait un

» ensemble de charmes qui ne le cédait point

» aux agréables vierges dont la belle juive était

» entourée. Un corset d'or et de perles serrait

» la taille de Rebecca depuis la gorge jusqu'à

» la ceinture, s'entr'ouvrait dans la partie su-

» périeure, et laissait voir un collier de dia-

» mans orné de pendans d'un prix inestima-

» ble. Une plume d'autruche se rattachait avec

» une agrafe de pierrerie au turban de la fille

de Sion.... elle ressemblait à l'épouse des

» cantiques: The very bride of the canticles. »

Fontanes, cet ami que je regretterai éternellement, me demandait un jour pourquoi, dans la race juive, les femmes sont plus belles que les hommes: je lui en donnai une raison de poète et de chrétien. Les juives, lui dis-je, ont échappé à la malédiction dont leurs pères, leurs maris et leurs fils ont été frappés. On ne trouve aucune juive mêlée dans la foule des prêtres et du peuple qui insulta le Fils de l'Homme, le flagella, le couronna d'épines, lui fit subir les ignominies et les douleurs de la croix. Les femmes de la Judée crurent au Sauveur, l'aimèrent, le suivirent, l'assistèrent

de leur bien, le soulagèrent dans ses afflictions. Une semme, à Béthanie, versa sur sa tête le nard précieux qu'elle portait dans un vase d'albâtre; la pécheresse répandit une huile de parfum sur ses pieds, et les essuva avec ses cheveux. Le Christ, à son tour, étendit sa miséricorde et sa grace sur les juives ; il ressuscita le fils de la veuve de Naïm et le frère de Marthe; il guérit la belle-mère de Simon et la femme qui toucha le bas de son vêtement : pour la Samaritaine il fut une source d'eau vive, un juge compatissant pour la femme adultère. Les filles de Jérusalem pleurèrent sur lui, les Saintes femmes l'accompagnèrent au Calvaire, achetèrent du baume et des aromates, et le cherchèrent au sépulcre en pleurant: Mulier, quid ploras? Sa première apparition après sa résurrection fut à Madeleine; elle ne le reconnaissait pas; mais il lui dit: Marie! » Au son de cette voix les yeux de Madeleine s'ouvrirent, et elle répondit : « Mon maître! . Le reslet de quelque beau rayon sera resté sur le front des juives.

Fontanes parut satisfait de ces raisons, concluantes en effet pour les doctes sœurs.

# ÉCOLE DES LACS. POÈTES DES CLASSES INDUSTRIELLES.

En même temps que le roman passait à l'état romantique, la poésie subissait une transformation semblable. Cowper abandonna l'école française pour faire revivre l'école nationale; Burns, en Écosse, commença la même révolution. Après eux vinrent les restaurateurs des ballades: Coleridge, Wordsworth, Southey, Wilson, Campbell, Thomas Moore, Crabbe, Morgan, Rogers, Sheil, Hogg, ont amené cette poésie jusqu'à nos jours. Gertrude of Wyoming de Thomas Campbell, Lalla-Rookh de Thomas Moore, les Plaisirs de la mémoire, par Rogers, ont obtenu un grand succès. Plusieurs de ces poètes appartiennent à ce qu'on appelait Lake School, parce qu'ils demeuraient au

bord des lacs de Cumberland et de Westmoreland, et qu'ils les chantaient quelquesois.

Thomas Moore, Campbell, Rogers, Crabbe, Wordsworth, Southey, Hunt, Knowles, lord Holland, vivent encore pour l'honneur des lettres anglaises : mais il faut être né Anglais pour apprécier tout le mérite d'un genre intime de composition, qui se fait particulièrement sentir aux hommes du sol. Je ne sais s'il serait possible de bien rendre en français les mélodies de Thomas Moore, surnommé le Barde d'Erin: appliquez cette remarque à ces petites pièces de poésie de noms divers, qui charment l'esprit et l'oreille d'un Anglais, d'un Irlandais, d'un Écossais. Le lyrique Burns dont Campbell a célébré la mort, et le chansonnier des matelots, sont des enfans de la terre britannique; ils ne pourraient vivre dans leur énergie et leur grâce, sous un autre soleil. Nous prétendons comprendre Anacréon et Catulle: je suis persuadé que la finesse attique et l'urbanité romaine nous échappent.

L'Angleterre a vu de temps en temps des poètes sortir des classes industrielles: Bloomfield, garçon cordonnier, est auteur du Garçon de ferme (the Farmers Boy), poëme dont la langue est extrêmement savante. Aujourd'hui c'est un forgeron qui brille: Vulcain était fils de Jupiter (1). Hogg qui vient de mourir, le premier poète de l'Écosse après Burns, était un fermier. Nous avons aussi nos muses du peuple: je ne parlerai point de la belle Cordière et de Clémence de Bourges, parce qu'en dépit de leurs talens et de leurs noms, elles étaient riches; maître Adam, menuisier de Nevers, s'oppose mieux au cordonnier anglais. A présent même, J.-C. Jouvenot, ancien artisan serrurier, a donné deux volumes de poëmes, de comédies et de tragédies. Reboul, boulanger à Nîmes, adresse à une mère ces stances d'une poétique et touchante inspiration:

#### L'ANGE ET L'ENFANT.

#### A UNE MÈRE.

Un ange au radieux visage, Penché sur le bord d'un berceau, Semblait contempler son image Comme dans l'onde d'un ruisseau.

- « Charmant enfant qui me ressemble,
- » Disait-il, oh! viens avec moi:
- (1) On peut lire, dans un des numéros du *National*, un article excellent sur ces auteurs anglais de la classe du peuple.

- » Viens, nous serons heureux ensemble;
- » La terre est indigne de toi.
- » Là, jamais entière allégresse;
- » L'ame y souffre de ses plaisirs;
- » Les cris de joie ont leur tristesse;
- » Les voluptés ont leurs plaisirs.
- » Eh! quoi! les chagrins, les alarmes,
- » Viendraient troubler ce front si pur,
- » Et par l'amertume des larmes,
- » Se terniraient ces yeux d'azur!
- » Non, non, dans les champs de l'espace
- » Avec moi tu vas t'envoler;
- » La Providence te fait grâce
- » Des jours que tu devais couler. »

Et secouant ses blanches ailes, L'ange à ces mots a pris l'essor Vers les demeures éternelles...... Pauvre mère, ton fils est mort.

Si M. Reboul a pris femme parmi les filles de Cérès et que cette femme devienne sa muse, la France aura sa Fornarina.

Voici quelques vers d'un facteur de la poste aux lettres, au bureau de Poligny:

ÉLÉGIE AUX MANES DE MARIE GRAND.

Son aurore était belle; elle était à cet âge Où l'aimable langueur qui pâlit le visage

Donne aux yeux tant de charme et parle à tant de cœurs!
Elle était à cet âge où l'on verse des pleurs.
O pleurs délicieux Sa paupière arrosée , Payait à la nature une douce rosée.
Déjà dans ses yeux bleus on voyait chaque jour Éclore, puis mourir, un beau rayon d'amour.
Elle était
Tendre comme l'agneau qui bêle à la colline
Quand son dos caressant vers la brebis s'incline.
Hélas! tant de vertus ne devraient point finir.
Pourquoi n'en reste-t-il, hélas! qu'un souvenir?
Elle tendit les bras, et nos cœurs s'enlacèrent;
Nos soupirs confondus ensemble s'étouffèrent!
Cette heure si cruelle était pour nous des jours :
Cette heure vit encore, et je pleure toujours.

#### LA PRINCESSE CHARLOTTE. KNOX.

Je viens de nommer Hogg le dernier poète des chaumières des Trois royaumes; je dirai quelques mots de la dernière muse des palais britanniques, afin qu'on voie tout mourir dans ce siècle de mort. La princesse Charlotte d'Angleterre a chanté les beautés de Claremont, en leur appliquant ces vers d'un grand poète:

To Claremont's terrac'd heights and Esher groves, Where, in the sweet solitude, embraced By the soft windings of the silent muse, From courts and cities Charlotte find repose: Enchanting vale! beyond whae'er the muse Har of Achaia, of Hesperia sung.

O vale of bliss! o softly swelling hills,
On which the pover of cultivation lies
And joys to see the wonders of this soil!

« Terrasses élevées de Claremont! bo cages

# ESSAI SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 337

- d'Esher! c'est dans votre paisible solitude
- » que, bercée par les doux accens de sa muse
- · modeste, Charlotte trouve le repos loin des
- cités et des cours! Vallon enchanteur! bien
- » au-dessus de tout ce qu'ont célébré les chan-
- » tres de la Grèce et de l'Ausonie! O vallée
- » du bonheur! à collines doucement inclinées.
- au bonneur: o commes doucement inclinees,
- » sur lesquelles le génie de la culture s'enor-
- » gueillit de voir éclore les merveilles de sa
- » puissance (1). »

Quand on voit cette reine présumée rêver si jeune et si heureuse dans les bocages d'Esher, on peut croire qu'elle eût descendu dans la tombe avec moins de peine du haut du trône d'Élisabeth que du haut des terrasses de Claremont. J'avais vu cette princesse enfant dans les bras de sa mère; je ne l'ai point retrouvée en 1822, à Windsor, auprès de son père. Ces vols que la mort commet sans cesse au milieu de nous, nous surprennent toujours: mais qui sait si ce n'est pas par un effet de sa miséricorde, que la Providence a retiré sitôt du monde la fille de Georges IV? Que de bonheur en apparence attendait Marie-Antoinette, quand elle

20

<sup>(1)</sup> J'emprunte ce texte et cette traduction à une biographie nouvellement publiée.

vint poser à Versailles, sur sa belle tête, la plus belle couronne du monde! Abreuvée d'outrages quelques années plus tard, elle ne trouvait pas une voix en France qui dit: Paix à ses douleurs! L'auguste victime n'était chantée qu'en terre étrangère par des fugitifs ou par des étrangers: l'abbé Delille demandait des expiations à sa lyre fidèle; Alfieri composait l'admirable sonnet:

# Regina sempre!

Knox pleurait la captivité de la reine veuve et martyre :

If thy breast soft pity knows,
O! drop a tear with me;
Feel for th' unexampled woes
Of widow'd royalty.

Fallen, fallen from a throne!

Lo! beauty, grandeur, pow'r;

Hark! 'tis a queens, a mother's moan;

From yonder dismal tow'r,

I hear her say, or seem to say,
« Ye who listen to my story,
Learn how transient beauty's day,
How unstable human glory! »

« Si ton sein connaît la douce pitié, oh ! ré-

- pands avec moi une larme! laisse-toi toucher
- » par les malheurs sans exemple de la veuve
- » royale.
  - Tombée, tombée du trône! Regardez la
- » beauté, la grandeur, la puissance! Écoutez!
- · c'est le gémissement d'une reine, d'une
- mère : là, du fond de cette affreuse tour,
  - » Je l'entends qui dit, ou qui semble dire :
- » Vous qui prêtez l'oreille à mon histoire,
- » apprenez combien est rapide le jour de la
- » beauté, combien inconstante la gloire hu-
- » maine! »

#### CHANSONS, LORD DORSET, BÉRANGER.

La chanson, aussi ancienne en Angleterre qu'elle l'est dans le royaume de saint Louis, a pris toutes les formes: elle se change en hymne pour la religion; elle reste chanson pour les mille riens et les mille accidens de la vie, gais ou tristes. Les Marins (the Seamen) de lord Dorset, sont une composition d'une verve élégante. J'en prends la traduction littérale dans la poétique anglaise de M. Hennet.

A vous, mesdames, qui êtes à présent sur terre,
Nous, qui sommes sur mer, nous écrivons;
Mais d'abord nous voudrions vous faire comprendre
Combien il est difficile d'écrire;
Tantôt les muses, et tantôt Neptune,
Nous devons implorer pour vous écrire
Avec un fa, la, la, la, la.

### ESSAI SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 841

Car les muses auraient beau nous être propices,
Et remplir nos cerveaux vides,
Si le fier Neptune soulève le vent
Pour agiter la plaine azurée,
Nos papiers, plume, encre, et nous,
Roulons avec le vaisseau sur la mer,
Avec un fa, la, la, la, la.

Donc, si nous n'écrivons pas à chaque poste,
Ne nous accusez pas d'indifférence:
N'en concluez pas non plus que nos vaisseaux sont pris
Par les Hollandais ou par le vent:
Nous vous enverrons nos larmes par un chemin plus prompt;
Le flux vous les portera deux fois par jour
Avec un fa, la, la, la, la, la.

Mais à présent nos craintes deviennent plus orageuses
Et renversent nos espérances,
Lorsque vous, sans égards pour nos maux,
Vous vous asseyez avec insouciance au spectacle,
Et permettez peut-être à quelque homme plus heureux,
De vous baiser la main ou de jouer avec votre éventail
Avec un fa, la, la, la, la.

Or, maintenant que nous avons exprimé tout notre amour Et en même temps toutes nos craintes,
Dans l'espoir que cette déclaration excitera
Quelque pitié pour nos pleurs,
Puissions-nous n'apprendre jamais d'inconstance;
Nous en avons assez sur mer,
Avec un fa, la, la, la, la.

Un couplet de l'original donnera l'idée du rhythme:

And now we've told you all our loves
And likewise al our fears;
In hope this declaration moves
Some pity for our tears;
Let's hear of no inconstancy;
We have too much of that at sea
With a fa, la, la, la, la, la.

C'est la chanson française au xviiie siècle. Une très jolie chansonnette, le Pigeon, représente une jeune femme envoyant un message à son amant.

Why tarries my love,
Why tarries my love from me?
Come hither, my dove,
I'll write to my love
And send him a letter by thee, etc.

Pourquoi tarde mon amour,
Pourquoi tarde mon amour,
Pourquoi tarde mon amour loin de moi?
Viens ici, ma colombe;
J'écrirai à mon amour,
Et lui enverrai la lettre par toi.

Je l'attacherai à ta patte,
Je l'attacherai à ta patte,
Je l'attacherai bien fort avec un ruban.
— Ah! non pas à ma patte,
Belle lady, je vous prie,

Elle mit à son cou,
Elle mit à son cou,
Un grelot et un collier si jolis.
Elle attacha à son aile
Le rouleau avec un ruban,
Et le baisa, puis l'envoya dehors.

Mais attachez-la sous mon aile.

Le Gode save the King, le Rule Britannia, de Thomson, la ballade de Burns

Scots, who have with Wallace bled.

Écossais, qui avez répandu votre sang avec Wallace, etc.

doivent rester dans leur langue naturelle. On admire surtout de Burns les Two dogs, le Cottier's saturday night: il a plusieurs chansons à boire; quelques-unes décrivent des scènes de village. Toutes ces pièces pleines d'humour, n'ont pas la verve des refrains de Désaugiers.

Mais si Thibaut, comte de Champagne, l'emporta sur tous les Thibauts anglais du treizième siècle, Béranger, dans le dix-neuvième, laisse loin derrière lui tous les Bérangers de la

Grande-Bretagne. L'art n'ôte rien au succès auprès de la foule, quand il est réuni au vrai talent : les chansons de Béranger, composées avec le soin que Racine mettait à ses vers, et qui sont, pour ainsi dire, travaillées à la loupe, sont descendues aux classes inférieures de la société; le peuple les a apprises par cœur, comme les écoliers apprennent le récit de Théramène. Ainsi que La Fontaine dans la fable, Béranger dans la chanson s'élève au plus haut style. La popularité attachée à des vers de circonstance, à des moqueries spirituelles, passera, mais des beautés supérieures resteront. On sent dans les ouvrages de Béranger, sous une surface de gaieté, un fond de tristesse qui tient à ce qu'il y a de sincère et de permanent dans l'ame humaine. Des couplets tels que ceux-ci seront de toutes les Frances futures et redits dans tous les temps:

Vous vieillirez, ô ma belle maîtresse!
Vous vieillirez, et je ne serai plus.
Pour moi le temps semble, dans sa vitesse,
Compter deux fois les jours que j'ai perdus.
Survivez-moi; mais que l'âge pénible
Vous trouve encor fidèle à mes leçons,
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

Lorsque les yeux chercheront sous vos rides Les traits charmans qui m'auront inspiré, Des doux récits les jeunes gens avides Diront: Quel fut cet ami tant pleuré? De mon amour peignez, s'il est possible, L'ardeur, l'ivresse, et même les soupçons; Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible, De votre ami répétez les chansons.

On vous dira: Savait-il être aimable?
Et sans rougir vous direz: Je l'aimais.
D'un trait méchant se montra-t-il capable?
Avec orgueil vous répondrez: Jamais.
Ah! dites bien qu'amoureux et sensible
D'un luth joyeux il attendrit les sons;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

Objet chéri, quand mon renom futile
De vos vieux ans charmera les douleurs,
A mon portrait quand votre main débile
Chaque printemps suspendra quelques fleurs,
Levez les yeux vers ce monde invisible
Où pour toujours nous nous réunissons;
Et bonne vieille au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

En sortant de Dieppe, le chemin qui conduit à Paris monte assez rapidement : à droite, sur la berge élevée, on voit le mur d'un cimetière; le long de ce mur est établi un rouet de corderie. Un soir du dernier été, je me promenais sur ce chemin; deux cordiers marchant parallèlement à reculons, et se balançant d'une jambe sur l'autre, chantaient ensemble à demi-voix. Je prêtai l'oreille; ils en étaient à ce couplet du Vieux Caporal:

Qui là-bas sanglotte et regarde?
Eh! c'est la veuve du tambour.
En Russie, à l'arrière-garde,
J'ai porté son fils nuit et jour.
Comme le père, enfant et femme,
Sans moi restaient sous les frimas.
Elle va prier pour mon ame.
Conscrits, au pas,
Ne pleurez pas,
Ne pleurez pas,
Marchez au pas,
Au pas, au pas, au pas!

Ces hommes prononçaient le refrain: Conscrits, au pas. Ne pleurez pas... Marchez au pas, au pas, au pas, d'un ton si mâle et si pathétique que les larmes me vinrent aux yeux: en marquant eux-mêmes le pas et en dévidant leur chanvre, ils avaient l'air de filer le dernier moment du Vieux Caporal. Qui leur avait

appris cette complainte? Ce n'était pas assurément la littérature, la critique, l'admiration enseignée, tout ce qui sert au bruit et au renom; mais un accent vrai, sorti de quelque part, était arrivé à leur ame du peuple. Je ne saurais dire tout ce qu'il y avait dans cette gloire particulière à Béranger, dans cette gloire solitairement révélée par deux matelots qui chantaient, au soleil couchant, à la vue de la mer, la mort d'un soldat.

#### BEATTIE.

Burns, Mason, Cowper moururent pendant mon émigration à Londres avant 1800 et en 1800; ils finissaient le siècle: je le commençais. Darwin et Beattie moururent deux ans après mon retour de l'exil.

Beattie avaitannoncé l'ère nouvelle de la lyre. Le Minstrel, ou le progrès du génie, est la peinture des premiers effets de la Muse sur un jeune barde, lequel ignore encore le génie dont il est tourmenté. Tantôt le poète futur va s'asseoir au bord de la mer pendant une tempête; tantôt il quitte les jeux du village pour écouter à l'écart et dans le lointain le son des musettes: le poème est écrit en stances rimées comme les vieilles ballades

#### ESSAI SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 349

- . Si je voulais invoquer une muse savante; · mes doctes accords diraient ici quelle fut la » destinée du barde dans les jours du vieux • temps; je le peindrais portant un cœur content » sous de simples habits: on verrait ses cheveux » flottans et sa barbe blanchie; sa harpe mo-» deste, seule compagne de son chemin, répon-» dant aux soupirs des brises, serait suspen-» due à ses épaules voûtées; le vieillard, en · marchant, chanterait à demi-voix quelque refrain joyeux. . Mais un pauvre minstrel inspire aujour- d'hui mes vers. Dans les siècles gothiques (comme les vieilles ballades le racontent) vivait autrefois un » berger. Ses ancêtres avaient peut-être habité » une terre aimée des Muses, les grottes de la · Sicile ou les vallées de l'Arcadie : mais lui, » il était né dans les contrées du Nord, chez une nation fameuse par ses chansons et par » la beauté de ses vierges; nation fière quoip que modeste, innocente quoique libre, pa-» tiente dans le travail, ferme dans le péril, inébranlable dans sa foi, invincible sous les
  - Edwin n'était pas un enfant vulgaire: son

armes.

850 ESSAI

» œil semblait souvent chargé d'une grave pen-

sée; il dédaignait les hochets de son âge,

» hors un petit chalumeau grossièrement fa-

· conné; il était sensible quoique sauvage,

» et gardait le silence quand il était content;

• il se montrait tour à tour plein de joie et de

• tristesse, sans qu'on en devinât la cause. Les

» voisins tressaillaient et soupiraient à sa vue,

» et cependant le bénissaient. Aux uns il sem-

• blait d'une intelligence merveilleuse; aux

· autres il paraissait insensé.

» Mais pourquoi dirais-je les jeux de son

• enfance? il ne se melait point à la foule

» brillante de ses jeunes compagnons ; il aimait

a à s'enfoncer dans la forêt, ouà s'égarer sur le

» sommet solitaire de la montagne. Souvent

» les détours d'un ruisseau sauvage condui-

» sent ses pas à des bocages ignorés. Tantôt il

» de end au fond des précipices, du sommet

• desquels se penchent de vieux pins; tantôt il

- gravit des cimes escarpées, où le torrent

» brille de rocher en rocher, où les eaux, les

• forêts, les vents, forment un concert im-

» forets, les vents, forment un concert im-

mense, que l'écho grossit et porte jusqu'aux

cieux.

Quand l'aube commence à blanchir les
 airs, Edwin, assis au sommet de la colline,

- » contemple au loin ces nuages de pourpre, » l'océan d'azur, les montagnes grisâtres, le
- » lac qui brille faiblement parmi les bruyères
- · vaporeuses, et la longue vallée étendue vers
- » l'occident, où le jour lutte encore avec les
- · ombres.
  - » Quelquefois, pendant les brouillards de
- » l'automne, vous le verriez escalader le som-
- » met des monts. O plaisir effrayant! debout
- sur la pointe d'un roc, comme un matelot
- » sauvé du naufrage sur une côte déserte, il
- » aime à voir les vapeurs se rouler en vagues
- énormes, s'alonger sur les horizons, là se
- · creuser en golfe, ici s'arrondir autour des
- » montagnes. Du fond du gouffre, au-dessous
- » de lui, la voix de la bergère et le bêlement des
- · troupeaux remontent jusqu'à son oreille, à
- » travers la brume épaissie.

» Le romanesque enfant sort de l'asile où il » s'était mis à couvert des tièdes ondées du

- » midi. Elle est passée la pluie de l'orage; main-
- tenant l'air est frais et parfumé. Dans l'orient
- obscur, déployant un arc immense, l'iris
- » brille au soleil couchant. Jeune insensé qui
- » croit pouvoir saisir le glorieux météore! com-

352 ESSAI

· bien vain est la course que ton ardeur a com-

- · mencée! La brillante apparition s'éloigne à
- » mesure que tu la poursuis. Ah! puisses-tu
- savoir qu'il en est ainsi dans la jeunesse,
- » lorsque nous poursuivons les chimères de
- » la vie.
  - Quand la cloche du soir chargeait de ses
- gémissemens la brise solitaire, le jeune Edwin,
- marchant avec lenteur et prêtant une oreille
- attentive, se plongeait dans le fond des val-
- » lées; tout autour de lui, il croyait voir errer
- des convois funèbres, de pâles ombres, des
- fantômes traînant des chaînes ou de longs
- lantomos trathant des chames ou de rongs
- » voiles; mais bientôt ces bruits de la mort se
- perdaient dans le cri lugubre du hibou, ou
- » dans les murmures du vent des nuits, qui
- ébranlait par intervalles les vieux dômes
- > d'une église.
  - » Si la lune rougeâtre se penchait à son cou-
  - · chant sur la mer mélancolique et sombre,
- » Edwin allait chercher les bords de ces sour-
- » ces inconnues, où s'assemblaient sur les bruyè-
- · res les magiciennes des temps passés. Là,
- » souvent le sommeil venait le surprendre, et
- lui apportait ses visions.
  - Le songe a fui..... Edwin, réveillé avec
- » l'aurore, ouvre ses yeux enchantés sur les

	, BUR DA DITTERATURE ARGUARDS
»	scènes du matin; chaque zéphyr lui apporte mille sons délicieux; on entend le bêlement
-	
•	du troupeau, le tintement de la cloche de la
•	brebis, le bourdonnement de l'abeille; la
>	cornemuse fait retentir les rochers, et se
	mêle au bruit sourd de l'Océan lointain qui
	bat ses rivages.
	• Le chien de la cabane aboie en voyant
	passer le pélerin matinal; la laitière, cou-
•	ronnée de son vase, chante en descendant la
,	colline; le laboureur traverse les guérets en
	sifflant; le lourd chariot crie en traversant
	·
	le sentier de la montagne; le lièvre étonné
•	,
	son aile bruyante; le ramier gémit dans son
,	arbre solitaire, et l'alouette gazouille au haut
	des airs.
•	# ····
•	
	• Quand la jeunesse du village danse au son
	du chalumeau, Edwin, assis a l'écart, se plaît
*	<b>.</b>
•	alors tous les jeux bruyans semblent vains et
,	tumultueux à son ame! Céleste mélancolie,
,	
*	vulgaire!
	• Le chant fut le premier amour d'Edwia;
	. <i>08</i>

» souvent la harpe de la montagne soupira sous

» sa main aventureuse, et la flûte plaintive gé-

• mit suspendue à son souffle. Sa muse, encore

• enfant, ignorait l'art du poète, fruit du tra-

• vail et du temps. Edwin atteignit pourtant

» cette perfection si rare, ainsi que mes vers

» le diront quelque jour. »

La citation est longue; mais elle est importante pour l'histoire de la poésie : Beattie a parcouru la série entière des rêveries et des idées mélancoliques dont cent autres poètes se sont crus les discoverers. Beattie se proposait de continuer son poëme; en effet, il en a écrit le so cond chant: Edwin entend un soir une voix grave s'élevant du fond d'une vallée; c'est celle d'un solitaire qui, après avoir connu les illusions du monde, s'est enseveli dans cette retraite, pour y recueillir son ame et chanter les merveilles du Créateur. Cet ermite instruit le jeune minstrel, et lui révèle le secret de son génie. L'idée était heureuse, mais l'exécution n'a pas répondu au bonheur de l'idée. Les dernières strophes du nouveau chant sont consacrées au souvenir d'un ami. Beattie était destiné à verser des larmes; la mort de son fils brisa son cœur paternel : comme Ossian après la perte de son Oscar, il suspendit sa harpe aux bran-

# sur la littérature anglaise. 355 ches d'un chêne. Peut-être le fils de Beattie était-il ce jeune *minstrel* qu'un père avait chanté, et dont il ne voyait plus les pas sur la montagne.

# LORD BYRON. ORME D'HARROW (1).

On retrouve dans les premiers vers de lord Byron des imitations frappantes du minstrel. A l'époque de mon exil en Angleterre, lord Byron habitait l'école de Harrow, dans un village à dix milles de Londres. Il était enfant; j'étais jeune et aussi inconnu que lui : je le devais précéder dans la carrière des lettres et

(1) Tout ce qui suit, jusqu'a la conclusion, est tiré de mes Mémoires; j'ai seulement abrégé quelques passages quand il s'est agi de moi, ne pouvant dire de mon vivant tout ce que j'en dirai dans ma tombe: c'est une chose fort commode que d'être mort, pour parler à son aise. Je n'ai point cette fois guillemetté le commencement des paragraphes pour annoncer la citation des Mémoires, parce que, des citations de lord Byron étant insérées dans le texte même des Mémoires, il y aurait eu consusion de guillemets.

y rester après lui. Il avait été élevé sur les bruyères de l'Écosse, au bord de la mer, comme moi dans les landes de la Bretagne, au bord de la mer; il aima d'abord la Bible et Ossian, comme je les aimais: il chanta dans Newstead-Abbey les souvenirs de l'enfance, comme je les chantai dans le château de Combourg.

When I roved, a young highlander, o'er the dark heath, And climb'd thy stoop summit, oh! Morven of snow, etc.

- Lorsque j'explorais, jeune montagnard,
  la noire bruyère et gravissais ta cime pen-
- la noire bruyere et gravissais la cime pen chée, ô Morven couronné de neiges, pour
- » m'ébahir au torrent qui tonnait au-dessous
- » de moi, ou aux vapeurs de la tempête qui
- » s'amoncelaient à mes pieds. . . . . . . .
  - Je me levais avec l'aube. Mon chien pour
- guide, je bondissais de montagne en montagne. Je fendais avec ma poitrine les vagues
- tagne. Je tendats avec ma pottrine les vagues
- · de la marée envahissante de la Dee, et j'é-
- » coutais de loin la chanson du highlander. Le
- soir, à mon repos, sur ma couche de
- bruyère, aucun songe, si ce n'est celui de
- » Marie, ne se présentait à ma vue. . . . .

- - Adieu donc, vous collines où mon enfance
- fut nourrie! et toi, douce fluente Dee, adieu
- » à tes eaux! Aucun toit dans la forêt n'abri-
- tera ma tête. Ah! Marie, aucun toit ne peut
- » être le mien qu'avec vous! »

Dans mes longues courses solitaires aux environs de Londres, j'ai traversé plusieurs fois le village de Harrow, sans savoir quel génie il renfermait. Je me suis assis dans le cimetière, au pied de l'orme sous lequel, en 1807, lord Byron écrivait ces vers au moment où je revenais de la Palestine:

Spot of my youth! whose hoary branches sigh, Swept by the breeze that fans they cloudless sky; etc.

Lieu de ma jeunesse, où soupirent les
branches chenues effleurées par la brise qui

rafraichit ton ciel sans nuage! Lieu où je vague aujourd'hui seul, moi qui souvent ai
foulé, avec ceux que j'aimais, ton gazon
mol et vert, avec ceux qui, dispersés au
loin, regrettent comme moi par aventure,
les heureuses scènes qu'ils connurent jadis!
Oh! lorsque de nouveau je fais le tour de ta
colline arrondie, mes yeux t'admirent, mon
cœur t'adore, ô toi, orme affaissé sous les
rameaux duquel je m'étendais, en livrant
aux songes les heures du crépuscule! J'y
délasse aujourd'hui mes membres fatigués
comme j'avais coutume, mais, hélas! sans
mes pensées d'autrefois!

Et moi je dirai: Salut, antique ormeau des songes, au pied duquel Byron enfant s'abandonnait aux caprices de son âge, alors que je

## 360 ESSAI SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE.

rêvais René sous ton ombre, sous cette même ombre où, plus tard, le poète vint, à son tour, rêver Chidle-Harold! Byron demandait au cimetière témoin des premiers jeux de sa vie, une tombe ignorée: inutile prière que n'a point exaucée la gloire.

# LES DEUX NOUVELLES ÉCOLES LITTÉRAIRES. QUELQUES RESSEMBLANCES DE DESTINÉR.

Il y aura peut-être (1) quelque intérêt à remarquer dans l'avenir (si pour moi il y a un avenir), la rencontre des deux chess de la nouvelle école française et anglaise, ayant un même fonds d'idées, des destinées, sinon des mœurs, à peu près pareilles: l'un pair d'Angleterre, l'autre pair de France; tous deux voyageurs dans l'Orient, assez souvent l'un près de l'autre, et ne se voyant jamais: seulement la vie du poète anglais a été mêlée à de moins grands événemens que la mienne.

Lord Byron est allé visiter après moi les ruines de la Grèce : dans *Childe-Harold* il semble embellir de ses propres couleurs les descriptions de l'*Itinéraire*. Au commencement

<sup>(1)</sup> Suite de la citation des Mémoires.

de mon pélerinage, je reproduis l'adieu du sire de Joinville à son château; Byron dit un égal adieu à sa demeure gothique.

Dans les Martyrs, Eudore part de la Messénie pour se rendre à Rome.

Notre navigation fut longue, dit-il
• Nous vîrnes tous
» ces promontoires marqués par des temples
ou des tombeaux
*
» Nous traversames le golfe de Mégare. Devant
• nous était Égine, à droite le Pirée, à gau-
• che Corinthe. Ces villes, jadis si florissantes,
» n'offraient que des monceaux de ruines. Les
• matelots mêmes parurent touchés de ce
» spectacle. La foule accourue sur le pont
» gardait le silence : chacun tenait ses regards
» attachés à ces débris; chacun en tirait peut-
» ètre secrètement une consolation dans ses
• maux, en songeant combien nos propres
• douleurs sont peu de chose, comparées à ces
» calamités qui frappent des nations entières,
• et qui avaient étendu sous nos yeux les ca-
» davres de ces cités. »
Mes jeunes com-
» pagnons n'avaient entendu parler que des
» métamorphoses de Jupiter, et ils ne compri-

<ul> <li>yeux; moi, je m'étais déjà assis, avec le prophète, sur les ruines des villes désolées, et</li> <li>Babylone m'enseignait Corinthe.</li> <li>Lisez maintenant lord Byron, quatrième chant de Childe-Harold:</li> </ul>
As my bark did skim
The bright blue waters with a fanning wind,
Came Megara before me, and behind
Ægina lay, Piræus on the right,
And Corinth on the left; 1 lay reclined
Along the prow, and saw all these unite
In ruin,
The Roman saw these tombs in his own age, These sepulchres of cities, which excite Sad wonder, and this yet surviving page The moral lesson bears, drawn from such pilgrimage.
• · · · · · · · Lorsque ma bar-
» que effleurait le brillant azur des vagues

Le Romain vit ces tombes dans son propre » temps, ces sépulcres de cités qui excitent

» sous une fraîche brise, Mégare vint devant » moi, Égine restait derrière, le Pirée à ma » droite, Corinthe à ma gauche. J'étais appuyé » sur la proue, et je vis ces ruines réunies.

- un triste étonnement; et cette page qui leur
- survit, porte la morale leçon tirée d'un tel
- pélerinage. »

Le poète anglais est ici, comme le prosateur français, derrière la lettre de Sulpicius à Cicéron; mais une rencontre si parfaite m'est singulièrement glorieuse, puisque j'ai devancé le chantre immortel au rivage où nous avons eu les mêmes souvenirs, et où nous avons commémoré les mêmes ruines.

J'ai encore l'honneur d'être en rapportavec lord Byron dans la description de Rome : les Martyrs et ma Lettre sur la campagne romaine ont l'inappréciable avantage pour moi, d'avoir deviné les inspirations d'un beau génie. M. de Béranger, notre immortel chansonnier, a placé dans le dernier volume de ses chansons une note trop obligeante pour que je la rapporte en entier; il a osé dire, en rappelant le mouvement que j'ai imprimé, selon lui, à la poésie française : « L'influence de l'auteur du

- · Génie du Christianisme s'est fait ressentir
- également à l'étranger, et il y aurait peut-
- · être justice à reconnaître que le chautre de
- Childe-Harold est de la famille de René (1).
  - (1) Dans un excellent article (Biograp. Univers.

S'il était vrai que René entrât pour quelque chose dans le fond du personnage unique mis en scène sous des noms divers dans Childe-Harold, Conrad, Lara, Manfred, le Giaour; si par hasard lord Byron m'avait fait vivre de sa vie, il aurait donc eu la faiblesse de ne jamais me nommer? J'étais donc un de ces pères qu'on renie quand on est arrivé au pouvoir ? Lord Byron peut-il m'avoir complétement ignoré, lui qui cite presque tous les auteurs français, ses contemporains? n'a-t-il jamais entendu parler de moi, quand les journaux anglais, comme les journaux français, ont retenti vingt ans auprès de lui de la controverse sur mes ouvrages, lorsque le New Times a fait un parallèle de l'auteur du Génie du Christianisme et de l'auteur de Childe-Harold? Point de nature si favorisée qu'elle soit.

suppl.) sur lord Byron. M. Villemain a renouvelé la remarque de M. de Béranger : qu'on me pardonne si je cite la phrase qui me concerne ; je cherche une excuse à ce que je dis ici dans ces pages extraites de mes Mémoires : le lecteur voudra bien compter pour rien une louange donnée par l'indulgence du talent. « Quelques pages incomparables de René avaient, il » est vrai, épuisé ce caractère poétique. Je ne sais si » Byron les imitait, ou les renouvelait de génie. »

qui n'ait ses susceptibilités, ses défiances: on veut garder le sceptre; on craint de le partager; on s'irrite des comparaisons. Ainsi un autre talent supérieur a évité mon nom dans un ouvrage sur la littérature. Grâce à Dieu, m'estimant à ma juste valeur, je n'ai jamais prétendu à l'empire; comme je ne crois qu'à la vérité religieuse dont la liberté est une forme, je n'ai pas plus de foi en moi qu'en tout autre chose ici-bas. Mais je n'ai jamais senti le besoin de me taire quand j'ai admiré; c'est pourquoi je proclame mon enthousiasme pour madame de Staël et pour lord Byron.

Au surplus, un document trancherait la question si je le possédais. Lorsque Atala parut, je reçus une lettre de Cambridge, signée G. Gordon, lord Byron. Lord Byron, âgé de quinze ans, était un astre non levé: des milliers de lettres de critiques ou de félicitations m'accablaient; vingt secrétaires n'auraient pas suffi pour mettre à jour cette énorme correspondance. J'étais donc contraint de jeter au feu les trois quarts de ces lettres, et à choisir seulement pour remercier ou me défendre, les signatures les plus obligatoires. Je crois cependant me souvenir d'avoir répondu à lord Byron; mais il est possible aussi que le billet

de l'étudiant de Cambridge ait subi le sort commun. En ce cas, mon impolitesse forcée se sera changée en offense dans un esprit irascible; il aura puni mon silence par le sien. Combien j'ai regretté depuis les glorieuses lignes de la première jeunesse d'un grand poète!

Ce que je viens de dire sur les affinités d'imagination et de destinée entre le chroniqueur de René et le chantre de Childe-Harold, n'ôte pas un seul cheveu à la tête du barde immortel. Que peut à la muse de la Dee, portant une lyre et des ailes, ma muse pédestre et sans luth? Lord Byron vivra, soit qu'enfant de son siècle comme moi, il en ait exprimé comme moi (et comme Goëthe avant nous) la passion et le malheur; soit que mes périples et le fallot de ma barque gauloise, aient montré la route au vaisseau d'Albion sur des mers inexplorées.

D'ailleurs, deux esprits d'une nature analogue peuvent très bien avoir des conceptions pareilles, sans qu'on puisse leur reprocher d'avoir marché servilement dans les mêmes voies. Il est permis de profiter des idées et des images exprimées dans une langue étrangère, pour en enrichir la sienne : cela s'est vu dans

## 368 ESSAI SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE.

tous les siècles, dans tous les temps. Moi-même ai-je été sans devanciers? Je reconnais tout d'abord que dans ma première jeunesse, Ossian, Werther, les Réveries du promeneur solitaire, les Études de la nature ont pu s'apparenter à mes idées; mais je n'ai rien caché, rien dissimulé du plaisir que me causaient des ouvrages où je me délectais. Quoi de plus doux que l'admiration? c'est de l'amour dans le ciel, de la tendresse élevée jusqu'au culte; on se sent pénétré de reconnaissance pour la divinité qui étend les bases de nos facultés, qui ouvre de nouvelles vues à notre ame, qui nous donne un bonheur si grand, si pur, sans aucun mélange de crainte ou d'envie.

#### ÉCOLE DE LORD BYRON.

Lord Byron a laissé une déplorable école (1): je présume qu'il serait aussi désolé des Childe-Harold auxquels il a donné naissance, que je le suis des René qui rêvassent autour de moi. Les sentimens généraux qui composent le fond de l'humanité, la tendresse paternelle et maternelle, la piété filiale, l'amitié, l'amour, sont inépuisables; ils fourniront toujours des inspirations nouvelles au talent capable de les développer; mais les manières particulières de sentir, les individualites d'esprit et de caractère, ne peuvent s'étendre et se multiplier dans de grands et nombreux tableaux. Les petits coins non découverts du cœur de l'homme sont un champ étroit; il ne reste rien à cueillir

(1) Suite de la citation des Mémoires.

dans ce champ, après la main qui l'a moissonné la première. Une maladie de l'ame n'est pas un état permanent et naturel; on ne peut la reproduire, en faire une littérature, en tirer parti comme d'une passion incessamment modifiée au gré des artistes divers qui la manient, et en changent la forme.

La vie de lord Byron a été l'objet de beaucoup d'investigations et de calomnies. Les jeunes gens ont pris au sérieux des paroles magiques; les femmes se sont senties disposées à se laisser séduire, avec frayeur, par ce Monstre, à consoler ce Satan solitaire et malheureux. Qui sait? Il n'avait peut-être pas trouvé la femme qu'il cherchait, une femme assez belle, un cœur vaste comme le sien? Byron, d'après l'opinion fantasmagorique, est l'ancien Serpent séducteur et corrupteur, parce qu'il a vu la corruption incurable de l'espèce humaine; c'est un génie fatal et souffrant, placé entre les mystères de la matière et de l'intelligence, qui ne voit point de mot à l'énigme de l'univers, qui regarde la vie comme une affreuse ironie sans cause, comme un sourire pervers du Mal : c'est le fils aîné du Désespoir qui méprise et renie, qui portant en lui une incurable plaie, se venge en menant à la douleur

par la volupté tout ce qui l'approche; c'est un homme qui n'a point passé par l'âge de l'innocence, qui n'a jamais eu l'avantage d'être rejeté et maudit de Dieu; un homme qui, sorti réprouvé du sein de la nature, est le Damné du néant.

Tel est le Byron des imaginations échauffées. Tout personnage qui doit vivre ne va point aux générations futures tel qu'il était en réalité; à quelque distance de lui, son Épopée commence : on idéalise ce personnage; on le transfigure; on lui attribue une puissance, des vices et des vertus qu'il n'eut jamais; on arrange les hasards de sa vie, on les violente, on les coordonne à un système. Les Biographes répètent ces mensonges; les Peintres fixent sur la toile ces inventions, et la postérité adopte le fantôme. Bien fou qui croit à l'histoire! L'histoire est une pure tromperie; elle demeure telle qu'un grand écrivain la farde et la façonne. Quand on trouverait des Mémoires qui démontreraient jusqu'à l'évidence que Tacite a débité des impostures en racontant les vertus d'Agricola et les vices de Tibère, Agricola et Tibère resteraient ce que Tacite les a faits.

Deux hommes distincts se rencontrent dans

lord Byron: l'homme de la nature et l'homme du système. Le poète s'apercevant du rôle que le public lui faisait jouer, l'accepta, et se mit à maudire le monde qu'il n'avait pris d'abord qu'en rêverie: cette marche est sensible dans l'ordre chronologique de ses ouvrages. Quant au caractère de son génie, loin d'avoir l'étendue qu'on lui attribue, il est plutôt assez resserré. Sa pensée poétique et passionnée n'est qu'un gémissement, une plainte, une imprécation; en cette qualité, elle est admirable: il ne faut pas demander à la lyre ce qu'elle pense, mais ce qu'elle chante.

Lord Byron a beaucoup d'esprit et de l'esprit très varié, mais d'une nature qui agite et d'une influence funeste; il a bien lu Voltaire, et il l'imite souvent. En suivant pas à pas le grand poète anglais, on est forcé de reconnaître qu'il vise à l'effet, qu'il se perd rarement de vue, qu'il est presque toujours en attitude, qu'il pose complaisamment devant lui; mais l'affectation de bizarrerie, de siugularité, d'originalité, tient, en général, au caractère anglais. Si lord Byron a d'ailleurs expié son génie par quelques faiblesses, l'avenir s'embarrassera peu de ces misères, ou plutôt il les ignorera; le poète cachera l'homine et interposera le ta-

lent entre l'homme et les races futures : à travers ce voile divin, la Postérité n'apercevra que le Dieu.

Lord Byron a fait époque; il laissera une trace profonde et ineffaçable: l'accident qui le rendit boîteux et qui augmenta sa sauvagerie, n'aurait pas dù l'affliger, puisqu'il ne l'empêcha pas d'être aimé. Malheureusement le poète ne plaçait pas toujours assez haut ses attachemens et les recevait de trop bas.

Plaignons Rousseau et Byron d'avoir encensé des autels peu dignes de leurs sacrifices: peut-être avares d'un temps dont chaque minute appartenait au monde, n'ont-ils voulu que le plaisir, chargeant leur talent de le transformer en passion et en gloire. A leurs lyres, la mélancolie, la jalousie, les douleurs de l'amour; à eux, sa volupté et son sommeil sous des mains légères: ils cherchaient de la rêverie, du malheur, des larmes, du désespoir dans la solitude, les vents, les ténèbres, les tempêtes, les forêts, les mers, et venaient en composer pour leurs lecteurs, les tourmens de Childe-Harold et de Saint-Preux, sur le sein de la Padoana et del Can de la Madona.

Quoi qu'il en soit, dans le moment de leur ivresse, l'illusion de l'amour était complète:

## 374 ESSAI SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE.

du reste ils savaient bien qu'ils tenaient l'Infidélité même dans leurs bras, qu'elle allait s'envoler avec l'aurore; elle ne les trompait pas par un faux semblant de constance; elle ne se condamnait pas à les suivre, lassée de leur tendresse ou de la sienne. Somme toute, Jean-Jacques et lord Byron ont été des hommes infortunés; c'était la condition de leur génie: le premier s'est empoisonné; le second, fatigué de ses excès et sentant le besoin d'estime, est retourné aux rives de cette Grèce où sa Muse et la Mort l'ont tour à tour si bien servi.

#### LORD BYRON AU LIDO.

J'ai précédé lord Byron dans la vie, il m'a précédé dans la mort (1): il a été appelé avant son tour; mon numéro primait le sien, et pourtant le sien est sorti le premier. Byron aurait dû rester sur la terre: le monde me pouvait perdre sans s'apercevoir de ma disparition et sans me regretter.

Tout ce que j'ai vu passer, ou tout ce qui a passé autour de moi, depuis que j'existe, ne se peut dire. Que de tombeaux se sont ouverts et fermés sous mes yeux. Cent fois par le soleil ou par la pluie, au bord d'une fosse ouverte dans laquelle on descendait une bière avec des cordes, j'ai entendu le râlement de ces cordes; j'ai oui le bruit de la première pelletée de

(1) Suite de la citation des Mémoires.

terre tombante sur la bière; à chaque nouvelle pelletée le bruit creux s'assourdissait et diminuait. La terre, en comblant la sépulture, faisait peu à peu monter le silence éternel à la surface du cercueil.

Il n'y a pas encore deux années qu'un jour au lever de l'aube, j'errais au Lido où tant de fois avait erré lord Byron. Il ne sortit de la mer qu'une aurore ébauchée et sans sourire; la transformation de ténèbres en lumière, avec ses changeantes merveilles, ses étoiles éteintes tour à tour dans l'or et dans les roses du matin, ne s'opéra point. Quatre ou cinq barques serraient le vent à la côte; un grand vaisseau disparaissait à l'horizon. Des mouettes posées, marquetaient en troupe la plage mouillée; quelques-unes volaient pesamment au-dessous de la houle du large. Le reflux avait laissé le dessin de ses arceaux concentriques sur la grève; le sable guirlandé de fucus, était ridé par chaque flot, comme un front sur lequel le temps a passé. La lame déroulante enchaînait ses festons blancs à la rive abandonnée.

Les vagues que je retrouvais, ont été partout mes fidèles compagnes; ainsi que de jeunes filles se tenant par la main dans une ronde, elles m'avaient entouré à ma naissance; je saluai ces berceuses de ma couche. Je me promenai au limbe des flots, écoutant leur bruit dolent, familier et doux à mon oreille. Souvent je m'arrêtais pour contempler l'immensité pélagienne: un mât, un nuage, c'était assez pour réveiller mes souvenirs.

J'avais jadis passé sur cette mer : en face du Lido une tempête m'avait accueilli ; je me disais au milieu de cette tempête que j'en avais affronté d'autres, mais qu'à l'époque de ma traversée de l'océan j'étais jeune, et qu'alors les dangers m'étaient des plaisirs (1). Je me regardais donc comme bien vieux, lorsque du port de Trieste, je voguais vers la Grèce et la Syrie? Sous quel amas de jours suis-je donc enseveli!

Lord Byron chevauchait le long de ce rivage solitaire: quels étaient ses pensers et ses chants, ses abattemens et ses espérances? élevait-il la voix, pour confier à la tourmente les inspirations de son génie? Est-ce au murmure de cette vague qu'il trouva ces accens mélancoliques?

If my fame sould be, as my fortunes are, Of hasty growth and blight, and dull oblivion bar

<sup>(1)</sup> Itinéraire.

My name from on the temple where the dead Are honoured by the nations. — Let it be.

· Si ma renommée doit être comme le sont

- mes fortunes, d'une croissance hâtive et
- frèle (1), si l'obscur oubli doit rayer mon
- nom du temple où les morts sont honorés
- par les nations : soit.

Byron sentait que ses fortunes étaient d'une croissance fréle et hâtive; dans ses momens de doute sur la gloire, puisqu'il ne croyait pas à une autre immortalité, il ne lui restait de joie que le néant. Ses dégoûts eussent été moins amers, sa fuite ici-bas moins stérile, s'il eût changé de voie: au bout de ses passions épuisées, quelque généreux effort l'aurait fait parvenir à une existence nouvelle. On est incrédule parce qu'on s'arrête à la surface de la matière: creusez la terre, vous trouverez le ciel.

Déjà j'étais revenu des forêts américaines, lorsque, auprès de Londres, sous l'orme de Childe-Harold enfant, je rêvai les ennuis de René et le vague de sa tristesse. J'avais vu la trace des premiers pas de Byron dans les sen-

<sup>(1)</sup> Blight, niellée.

tiers de la colline d'Harrow; j'ai rencontré les vestiges de ses derniers pas à l'une des stations de son pélerinage; non : je les cherchais en vain ces vestiges. Soulevé par l'ouragan, le sable a couvert l'empreinte des fers du coursier demeuré sans maître : « Pêcheur de Ma-

- » lamoco, as-tu entendu parler de lord Byron?
- Il chevauchait presque tous les jours
- ici. Sais-tu où il est allé? •

Ce fut un jour d'orage: prêt à périr entre Malte et les Sirtes, j'enfermai dans une bouteille vide ce billet: F. A. Chateaubriand naufragé sur l'île de Lampedouse le 26 décembre 1806, en revenant de la Terre-Sainte (1). Un verre fragile, quelques lignes ballotées sur un abîme sans fond, est tout ce qui convenait à ma fortune et à ma mémoire. Les courans auraient peut-être poussé mon épitaphe vagabonde au Lido, à la borne même où Byron avait marqué sa sépulture, comme le flot des ans a rejeté à ce bord ma vie errante.

Venise, quand je vous vis pour la première fois, vous étiez sous l'empire du grand homme, votre oppresseur et le mien: une île attendait sa tombe; une île est la vôtre. Vous dormez l'un

<sup>(1)</sup> Itinéraire.

#### 880 ESSAI SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE.

et l'autre immortels dans vos Sainte-Hélène. 0 Venise! nos destins out été pareils! mes songes s'évanouissent à mesure que vos palais s'écroulent; les heures de mon printemps se sont noircies, comme les arabesques dont le faîte de vos monumens est orné. Mais vous périssez à votre insu; moi, je sais mes ruines. Votre ciel voluptueux, la vénusté des flots qui vous lavent, m'ont retrouvé, dans ces derniers jours, aussi sensible à vos charmes que je le fus jamais. Inutilement je vieillis; l'énergie de ma nature s'est resserrée au fond de mon cœur ; les ans n'ont réussi qu'à chasser ma jeunesse extérieure, à la faire rentrer dans mon sein. Mais que me font ces brises du Lido, si chères au poète de la fille de Rayenne? Le vent qui souffle sur une tête à demi dépouillée, ne vient d'aucun rivage heureux (1).

(1) Fin de la citation des Mémoires.

#### CONCLUSION.

Au surplus, la petite chicane que j'ai faite dans mes Mémoires d'outre-tombe au plus grand poète que l'Angleterre ait eu depuis Milton, ne prouve qu'une chose: le haut prix que j'aurais attaché au moindre souvenir de sa muse. Maintenant, lecteurs, ne vous semble-t-il pas que nous achevons une course rapide parmi des ruines, comme celle que je fis autrefois sur les débris d'Athènes, de Jérusalem, de Memphis et de Carthage? En passant de renommées en renommées, en les voyant s'abîmer tour à tour, n'éprouvez-vous pas un sentiment de tristesse?

Regardez derrière vous; demandez-vous que sont devenus ces siècles éclatans et tumultueux.

où vécurent Shakspeare et Milton, Henri VIII et Élisabeth, Cromwell et Guillaume, Pitt et Burke: tout cela est fini; supériorités et médiocrités, haines et amours, félicités et misères, oppresseurs et opprimés, bourreaux et victimes, rois et peuples, tout dort dans le même silence et dans la même poussière. Et cependant de quoi nous sommes-nous occupés? de la partie la plus vivante de la nature humaine, du génie qui reste à peine comme une Ombre des vieux jours au milieu de nous, mais qui ne vit plus pour lui-même, et ignore s'il a jamais été.

Combien de fois l'Angleterre, dans ce tableau de dix siècles, a-t-elle été détruite sous nos yeux! A travers combien de révolutions n'avons-nous point passé, pour arriver au bord d'une révolution plus grande, plus profonde, et qui enveloppera la postérité! J'ai vu ces fameux parlemens britanniques dans toute leur puissance: que deviendront-ils? J'ai vu l'Angleterre dans ses anciennes mœurs et son ancienne prospérité: partout la petite église solitaire avec sa tour, le cimetière de campagne de Gray, des chemins étroits et sablés, des vallons remplis de vaches, des bruyères marbrées de moutons, des parcs, des châteaux, des villes; peu de grands bois, peu d'oiseaux,

le vent de la mer. Ce n'étaient pas là ces champs de l'Andalousie où je trouvais les Vieux chrétiens et les jeunes amours, parmi les débris voluptueux du palais des Maures, au milieu des aloès et des palmiers; ce n'était pas là cette Campagne romaine dont le charme irrésistible me rappelait sans cesse; ces flots et ce soleil n'étaient pas ceux qui baignent et éclairent le promontoire sur lequel Platon enseignait ses disciples, ce Sunium où j'entendis chanter le grillon qui demandait en vain à Minerve le foyer des prêtres de son temple; mais enfin telle qu'elle était, cette Angleterre, entourée de ses navires, couverte de ses troupeaux et professant le culte de ses grands hommes, était charmante.

Aujourd'hui ses vallées sont obscurcies par les fumées des forges et des manufactures, ses chemins changés en ornières de fer, et sur ces chemins, au lieu de Milton et de Shakspeare, on voit passer des chaudières errantes. Déjà ces pépinières de la science où grandirent les palmes de la gloire, Oxford et Cambridge qui seront bientôt dépouillés, prennent un air désert: leurs colléges et leurs chapelles gothiques, demi abandonnés, affligent les regards; dans leurs cloîtres poudreux, auprès des pierres

sépulcrales du Moyen-âge, reposent oubliées les annales de marbre de ces peuples de la Grèce qui ne sont plus; ruines qui gardent des ruines.

La société telle qu'elle est aujourd'hui, n'existera pas: à mesure que l'instruction descend dans les classes inférieures, celles-ci découvrent la plaie secrète qui ronge l'ordre social depuis le commencement du monde; plaie qui est la cause de tous les malaises et de toutes les agitations populaires. La trop grande inégalité des conditions et des fortunes a pu se supporter tant qu'elle a été cachée d'un côté par l'ignorance, de l'autre par l'organisation factice de la cité; mais aussitôt que cette inégalité est généralement aperçue, le coup mortel est porté.

Recomposez, si vous le pouvez, les fictions aristocratiques, essayez de persuader au pauvre, quand il saura lire, au pauvre à qui la parole est portée chaque jour par la presse, de ville en ville, de village en village; essayez de persuader à ce pauvre, possédant les mêmes lumières et la même intelligence que vous, qu'il doit se soumettre à toutes les privations, tandis que tel homme son voisin a, sans travail, mille fois le superflu de la vie; vos efforts

seront inutiles: ne demandez point à la foule des vertus au-delà de la nature.

Le développement matériel de la société, accroîtra le développement des esprits. Lorsque la vapeur sera perfectionnée, lorsque, unie au télégraphe et aux chemins de fer, elle aura fait disparaître les distances, ce ne seront pas seulement les marchandises qui voyageront d'un bout du globe à l'autre avec la rapidité de l'éclair, mais encore les idées. Quand les barrières fiscales et commerciales auront été abolies entre les divers États, comme elles le sont déjà entre les provinces d'un même État; quand le salaire, qui n'est que l'esclavage prolongé, se sera émancipé à l'aide de l'égalité établie entre le producteur et le consommateur; quand les divers pays prenant les mœurs les uns des autres, abandonnant les préjugés nationaux, les vieilles idées de suprématie ou de conquête, tendront à l'unité des peuples; par quel moyen ferez-vous rétrograder la société vers des principes épuisés? Bonaparte lui-même ne l'a pu : l'égalité et la liberté, auxquelles il opposa la barre inflexible de son génie, ont repris leurs cours et emportent ses œuvres; le monde de force qu'il créa s'évanouit; ses institutions défaillent; sa race même a disparu avec son fils. La lumière qu'il fit n'était qu'un météore; il ne demeure et ne demeurera de Napoléon que sa mémoire:

A toi, Napoléon, l'Éternel en sa force T'arrachera ton peuple ainsi qu'un vain lambeau: Sa colère entrera dans ton étroit tombeau (1).

Il n'y avait qu'une seule monarchie en Europe, la monarchie française; toutes les autres en étaient filles, toutes s'en iront avec leur mère. Les rois, jusqu'ici, à leur insu, avaient vécu derrière cette monarchie de mille ans, à l'abri d'une race incorporée, pour ainsi dire, avec les siècles. Quand le souffle de la révolution eut jeté à bas cette race, Bonaparte vint; il soutint les princes chancelans sur des trônes par lui abattus et relevés. Bonaparte passé, les monarques restans vivent tapis dans les ruines du Colysée napoléonien, comme les ermites à qui l'on fait l'aumône dans les Colysées de Rome; mais bientôt ces ruines mêmes leur manqueront.

La légitimité eût pu encore conduire le monde pendant plus d'un siècle, à une transformation insensiblement accomplie, sans secousse et sans catastrophe: plus d'un siècle était encore nécessaire pour achever sous une

<sup>(1)</sup> Napoléon, par Edgard Quinet.

tutelle paternelle, l'éducation libre des peuples. Contre des fautes très réparables, se sont armées des passions qui n'ont pas vu d'abord que tout pouvait s'arranger, et que le monde pouvait être encore redevable à la légitimité d'un immense et dernier bienfait. Au lieu de descendre sur une pente douce et facile, il faudra donc continuer de marcher par des voies fangeuses ou coupées d'abîmes. Qu'estce que des haltes de quelques mois, de quelques années, pour une nation lancée à l'aventure dans un espace sans bornes? Quel esprit assez peu clairvoyant, pourrait prendre ces intervalles de repos pour un repos définitif? Une étape est-elle un festin permanent? Le voyageur qui s'assied sur le bord de la route afin de se délasser, est-il arrivé au bout de sa course? Tout pouvoir renversé, non par le hasard, mais par le temps, par un changement graduellement opéré dans les convictions ou dans les idées, ne se rétablit plus; en vain vous essaieriez de le relever sous un autre nom. de le rajeunir sous une forme nouvelle: il ne peut rajuster ses membres disloqués dans la poussière où il gît, objet d'insulte ou de risée. De la Divinité qu'on s'était forgée, devant laquelle on avait fléchi le genou, il ne reste que d'ironiques misères: lorsque les chrétiens brisèrent les dieux de l'Égypte, ils virent s'échapper des rats de la tête des idoles. Tout s'en va: il ne sort pas aujourd'hui un enfant des entrailles de sa mère, qui ne soit un ennemi de la vieille société.

Mais quand atteindra-t-on à ce qui doit rester? Quand la société composée jadis d'agrégations et de familles concentriques, depuis le foyer du laboureur jusqu'au foyer du roi, se recomposera-t-elle dans un système inconnu, dans un système plus rapproché de la nature, d'après des idées et à l'aide de moyens qui sont à naître? Dieu le sait. Qui peut calculer la résistance des passions, le froissement des vanités, les perturbations, les accidens de l'histoire? Une guerre survenue, l'apparition à la tête d'un État d'un homme d'esprit ou d'un homme stupide, le plus petit événement, peuvent refouler, suspendre, ou hâter la marche des nations. Plus d'une fois la mort engourdira des races pleines de feu, versera le silence sur des événemens prêts à s'accomplir, comme un peu de neige tombée pendant la nuit, fait cesser les bruits d'une grande cité.

Le manque d'énergie à l'époque où nous vivons, l'absence des capacités, la nullité ou la dégradation des caractères trop souvent étrangers à l'honneur et voués à l'intérêt : l'extinction du sens moral et religieux; l'indifférence pour le bien et le mal, pour le vice et la vertu; le culte du crime; l'insouciance ou l'apathie avec laquelle nous assistons à des événemens qui jadis auraient remué le monde; la privation des conditions de vie qui semblent nécessaires à l'ordre social : toutes ces choses pourraient faire croire que le dénouement approche, que la toile va se lever, qu'un autre spectacle va paraître : nullement. D'autres hommes ne sont pas cachés derrière les hommes actuels; ce qui frappe nos yeux n'est pas une exception, c'est l'état commun des mœurs, des idées et des passions, c'est la grande et universelle maladie d'un monde qui se dissout. Si tout changeait demain, avec la proclamation d'autres principes, nous ne verrions que ce que nous voyons : rêveries dans les uns, fureurs dans les autres, également impuissantes, également infécondes.

Que quelques hommes indépendans réclament et se jettent à l'écart pour laisser s'écouler un fleuve de misères; ah! ils auront passé avant elles! Que de jeunes générations remplies d'illusions, bravent le flot corrompu des lâ-

## 390 essai sur la littérature anglaise.

chetés; qu'elles marchent tête baissée vers un avenir pur qu'elles croiront saisir, et qui fuira incessamment; rien de plus digne de leur courageuse innocence: trouvant dans leur dévouement la récompense de leur sacrifice, arrivées de chimère en chimère au bord de la fosse, elles consigneront le poids des années déçues à d'autres générations abusées, qui le porteront jusqu'aux tombeaux voisins, et ainsi de suite.

Un avenir sera, un avenir puissant, libre dans toute la plénitude de l'égalité évangélique; mais il est loin encore, loin, au-delà de tout horizon visible: on n'y parviendra que par cette espérance infatigable, incorruptible au malheur, dont les ailes croissent et grandissent à mesure que tout semble la tromper, par cette espérance plus forte, plus longue que le temps, que le chrétien seul possède. Avant de toucher au but, avant d'atteindre l'unité des peuples, la démocratie naturelle, il faudra traverser la décomposition sociale, temps d'anarchie, de sang peut-être, d'infirmités certainement: cette décomposition est commencée; elle n'est pas prête à reproduire, de ses germes non encore assez fermentés, le monde nauveau

#### MILTON.

En finissant, revenons par un dernier mot au premier titre de cet ouvrage, et redescendons à l'humble rang de traducteur. Quand on a vu comme moi Washington et Bonaparte; à leur niveau, dans un autre ordre de puissance, Pitt et Mirabeau; parmi les hauts révolutionnaires, Robespierre et Danton; parmi les masses plébéiennes, l'homme du peuple marchant aux exterminations de la frontière, le paysan vendéen s'enfermant dans les flammes de ses récoltes, que reste-t-il à regarder derrière la grande tombe de Sainte-Hélène?

Pourquoi ai-je survécu au siècle et aux hommesauxquels j'appartenais par la date de l'heure où ma mère m'infligea la vie? Pourquoi n'ai-je pas disparu avec mes contemporains, les derniers d'une race épuisée? Pourquoi suis-je demeuré seul à chercher leurs os, dans les ténèbres et la poussière d'un monde écroulé? J'avais tout à gagner à ne pas traîner sur la terre. Je n'aurais pas été obligé de commencer et de suspendre ensuite mes justices d'outretombe, pour écrire ces Essais afin de conserver mon indépendance d'homme.

Lorsqu'au commencement de ma vie, l'Angleterre m'offrit un refuge, je traduisis quelques vers de Milton pour subvenir aux besoins de l'exil: aujourd'hui rentré dans ma patrie, approchant de la fin de ma carrière, j'ai encore recours au poète d'Éden. Le chantre du Paradis perdu ne fut cependant pas plus riche que moi: assis entre ses filles, privé de la clarté du ciel, mais éclairé du flambeau de son génie, il leur dictait ses vers. Je n'ai point de filles; je puis contempler l'astre du jour, mais je ne puis dire comme l'aveugle d'Albion:

. . . . How glorious once above thy sphear! « Soleil! j'eusse autrefois éclipsé ta lumière! ».

Milton servit Cromwell; j'ai combattu Napoléon: il attaqua les rois; je les ai défendus: il n'espéra point en leur pardon; je n'ai pas compté sur leur reconnaissance. Maintenant que dans nos deux pays la monarchie penche

# SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE.

vers sa fin, Milton et moi n'avons plus rien de politique à démêler ensemble : je viens me rasseoir à la table de mon hôte; il m'aura nourri jeune et vieux. Il est plus noble et plus sûr de recourir à la gloire qu'à la puissance.

FIN DU TOME DEUXIÈME ET DERNIER.



# TABLE DES MATIÈRES

### CONTENUES DANS CE VOLUME.

Mıцтон. — Sa naissance. Collége	1
Millon chez son père. — Ouvrages de sa jeunesse.	7
Milton en Italie	12
Milton revenu en Angleterre. — Ses occupations	
et ses premiers ouvrages de controverse	16
Mariage de Milton	20
Traité de Milton sur le divorce	23
Discours sur la liberté de la presse	29
Mort du père de Milton. — Événemens histori-	
ques. — Traité sur l'état des rois et des ma-	
gistrats	33
Milton secrétaire latin du conseil d'état de la	
République. — L'Iconoclaste	39
Défense du peuple anglais contre Saumaise	47
Seconde défense	<b>54</b>
Affranchissement de la Grèce	62

Milton aveugle. — Ses dépêches	6
Richard Cromwell. — Opinion de Milton sur la	
République, sur les dîmes, sur la réforme	
parlementaire	74
Restauration. — Milton arrêté et remis en li-	
berté. — Fidélité du poète à Cromwell	82
Nouveaux travaux de Milton Son Diction-	
naire latin. Sa Moscovie. Son histoire d'An-	
gleterre	87
Travaux poétiques de Milton. — Plan du Para-	
dis perdu pour une tragédie	95
Autres détails sur Milton	101
Publication du Paradis perdu	105
Samson Agoniste. Paradis reconquis. Nouvelle	
logique. Vraic religion. Mort de Milton	110
Paradis perdu. — De quelques imperfections de	
ce poëme	119
Plan du paradis perdu	126
Caractères des personnages du Paradis perdu.	
— Adam et Ève	134
L'Éternel et le Fils	145
Anges	150
Les démons et les personnages allégoriques	154
Milton dans le Paradis perdu	158
QUATRIÈME PARTIE.	
QUAIRIEME PARIIE.	
LITTÉRATURE SOUS LES DEUX DERNIERS STUART.	
Hommes et choses de la Révolution anglaise et	
de la Révolution française comparés	170

DES MATIÈRES.	397
Clubs	176 182
PRUPLE DES DEUX NATIONS A L'ÉPOQUE RÉVOLUTION	NAIRE.
Paysans royalistes anglais	186
Portrait d'un Vendéen	193 198
Lovelace. — Ma détention à la préfecture de	190
police. God save the King	<b>20</b> 3
PROSE.	
Tillotson. Temple. Burnet. Clarendon. Algernon-Sidney	210
POÉSIE.	
Dryden. Prior. Waller. Buckingham. Roscom-	
mon. Rochester. Shaftesbury, etc	214
Butler. Écrivains abandonnés	219
Fin des Stuart	224
CINQUIÈME PARTIE.	
LITTÉRATURE SOUS LA MAISON D'HANOVRE.	
Achèvement et perfectionnement de la langue	
anglaise. Mort des langues	228
Effet de la critique sur les langues. Critique en France. Nos vanités. Mort des langues	237
	<b>54</b>

Qu'il n'y aura plus de renommées littéraires uni-	
verselles, et pourquoi	244
Autres causes qui tendent à détruire les re-	
nommées universelles	250
Marie. Guillaume. La reine Anne. — École clas-	
sique	256
Presse périodique. Addison. Pope. Swift. Steele.	259
Passage de la littérature classique à la littéra-	
ture didactique, descriptive et sentimentale.	
Poëmes de différens auteurs	262
Young	265
Gray. Thomson. Delille. Fontanes	271
Réaction. Transformation littéraire Histo-	
riens	281
Suite de la transformation littéraire. — Philoso-	
phes. Poètes. Politiques économistes	284
Théâtre. Mistriss Siddons. Parterre. Invasion de	
la littérature allemande	286
Éloquence politique. Fox. Burke. Pitt	290
Changement des mœurs anglaises. — Gentle-	
men-Farmers. Clergé. Grand monde. Geor-	
ges III	295
Voyages. Le capitaine Ross. Jacquemont. La-	
martine	299
Romans. — Tristes vérités qui sortent des lon-	
gues correspondances Style épistolaire	314
Nouveaux romans	321
Walter Scott. Les Juives	326
Écoles des lacs. Poètes des classes industrielles.	331
La princesse Charlotte. Knox	336

DES MATIÈRES.	899
Chansons. Lord Dorset. Béranger	<b>34</b> 0
Beattie	
Lord Byron. Orme d'Harrow	<b>3</b> 56
Les deux nouvelles écoles littéraires. Quelques	
ressemblances de destinée	361
École de lord Byron	369
Lord Byron au Lido	375
Conclusion	381
Milton	391

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME.

